

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

Le lac de l'amour

Barbara Cartland

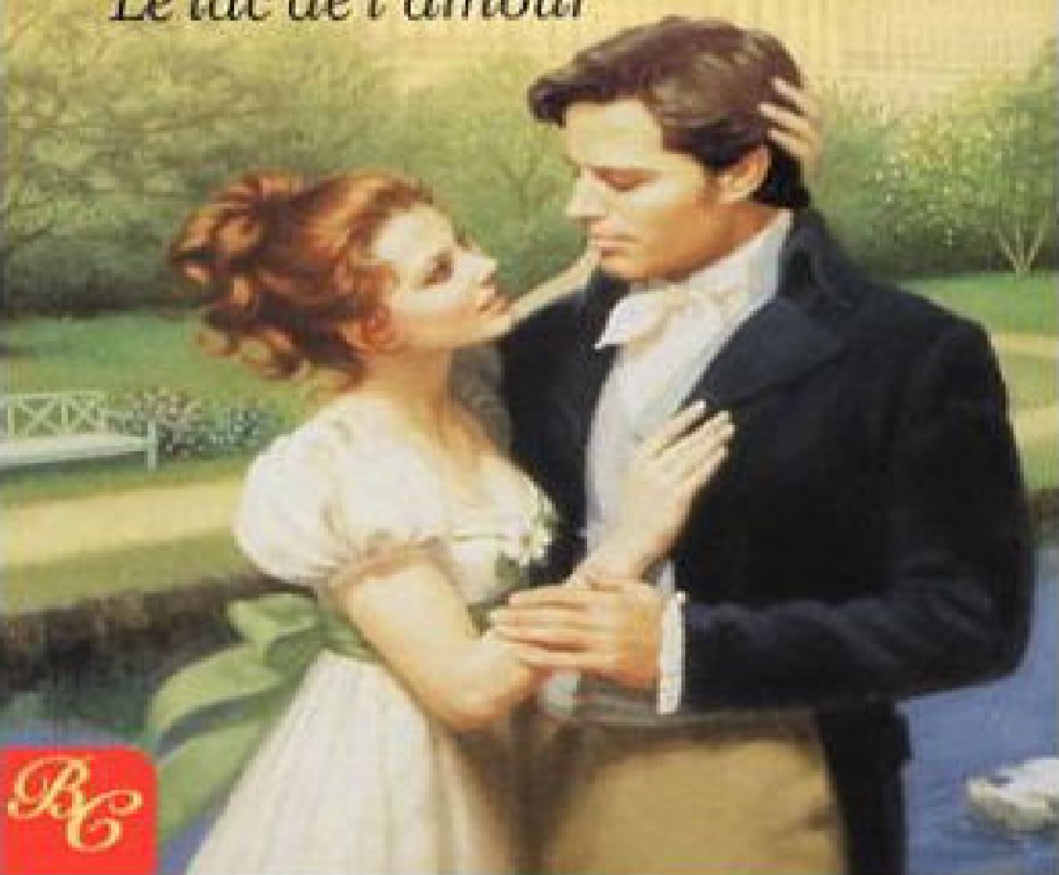
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Barbara Cartland

Le lac de l'amour



Résumé :

- Sachez, mademoiselle la Capricieuse, que vous épouserez mon associé si je vous en donne l'ordre. Sinon, je vous fouetterai jusqu'au sang ! Ce ne sont pas là des paroles en l'air, Lorinda le sait. Décidée à fuir, ce beau-père odieux, elle part pour Londres. Sa route croise celle d'un autre fugitif : affamé, le dos strié de coups de cravache, le jeune Simon tente d'échapper à sa cruelle marâtre. Émue, Lorinda accepte de le conduire chez son oncle, lord Seabrook. Ce dernier, seigneur d'un superbe domaine, accueille son neveu à bras ouverts et engage Lorinda comme gouvernante. Bien vite, la beauté de la jeune fille le subjugué. Hélas, à ses yeux, elle n'est qu'une domestique. Que peut-il lui offrir, sinon de devenir son protecteur ?

NOTE DE L'AUTEUR

Le lac d'Ullswater a une surface d'environ dix kilomètres de long sur un kilomètre de large.

Ce serait au baron Greystoke, premier baron de ce nom et propriétaire du lieu, que le lac devrait le début de son nom : *Ull*. Mais le mot *Ull* se trouve également sur la tour Lynlph qui s'élève sur la rive du lac (côté Cumberland), à côté de l'endroit où le comte de Suffolk avait fait ériger un rendez-vous de chasse sur l'emplacement d'une tour beaucoup plus ancienne.

Le district de Cumbria — le district des lacs — était cher aux poètes anglais.

« *Calme comme un miroir bleu...* » a écrit Thomas Gray au sujet du lac d'Ullswater.

Au XVIII^e siècle, le philosophe Hutchinson évoquait la pureté des eaux du lac d'Ullswater en ces termes : « *un miroir étincelant* ». Il assurait que l'on pouvait voir les poissons et les graviers jusqu'à douze ou même seize mètres de profondeur.

Loin des rives du lac, hors de portée des lignes des pêcheurs, on trouve un poisson assez étrange, le *skelly*. Ce poisson, qui ressemble à une sorte de hareng d'eau douce, se trouve seulement dans le lac d'Ullswater et nulle part ailleurs. Le *skelly* évolue autour des rochers sur lesquels, jusqu'au milieu du XIX^e siècle, des aigles avaient leur

nid.

Les aigles ont disparu et Ton ne voit plus maintenant que de grands cormorans noirs plonger pour attraper le poisson que leur œil infailible a repéré de loin.

En 1805, le grand poète romantique William Wordsworth évoquait « *les pêcheurs tirant leurs filets sur le rivage, et les centaines de poissons qui sautaient dans leur prison.* »

Le *skelly* existe encore aujourd'hui, surtout du côté de Skelly Nab. Mais si par malchance les tempêtes font rage pendant la période du frai, en janvier et février, beaucoup de poissons périssent.

L'on dénombre de nombreuses îles sur le lac d'Ulls-water, dont celle de House Holme, associée aux légendes du roi Arthur.

1873

— Monsieur vous demande, milady, dit une femme de chambre.

Lorinda laissa échapper un petit soupir. Elle savait ce qui l'attendait ! Ralph Piran, son beau-père, allait la tancer d'importance après avoir surpris Murdock Tanner en train d'essayer de l'embrasser.

Elle se débattait de toutes ses forces pour échapper à cet homme qu'elle détestait... et le malheur avait voulu que Ralph Piran fasse son entrée juste au moment où elle giflait l'importun de toutes ses forces.

Surpris, Murdock Tanner avait relâché son étreinte et la jeune fille en avait aussitôt profité pour courir se réfugier dans sa chambre.

Et maintenant elle allait devoir subir les réprimandes sans fin de son beau-père ! Ce dernier devait être furieux car il tenait en haute estime Murdock Tanner, un homme extrêmement riche.

Ralph Piran ne l'était pas moins. Il avait fait fortune dans le transport maritime et l'on pouvait voir sur toutes les mers du globe ses cargos, ses steamers ou ses transatlantiques.

L'armateur avait épousé la mère de Lorinda après la mort accidentelle du mari de celle-ci. Le comte de Walcott-Vernon avait l'habitude de mener ses attelages à grande vitesse — tout comme il menait sa vie. Après un dîner bien arrosé, il avait lancé ses chevaux au triple galop, s'amusant à faire la course avec un ami. Les deux phaétons avaient versé... et le comte était mort sur le coup, écrasé sous un cheval.

Dans un certain sens, cela avait peut-être été préférable. Car les médecins avaient été formels : si le comte avait survécu à ses blessures, il serait resté infirme — ce qu'un homme aussi actif n'aurait jamais supporté.

Il avait laissé sa femme et sa fille unique sans un *penny* vaillant. C'était un joueur invétéré qui ne pouvait s'empêcher de tenter sa chance aux cartes ou aux courses. Devant un tapis vert, rien ni personne ne pouvait le dissuader de miser tout l'argent qu'il avait sur lui, sauf la comtesse qu'il l'adorait et qui était la seule qu'il acceptait — parfois ! — d'écouter.

Après les obsèques, sa veuve s'était mise à pleurer désespérément.

— Qu'allons-nous devenir ? murmurait-elle entre deux sanglots,

tout en serrant les mains de sa fille, en larmes elle aussi. Que pouvons-nous faire ?

Il n'y avait hélas aucune solution... Depuis son mariage, la comtesse avait peu à peu perdu tout contact avec les siens, qui vivaient dans le nord de l'Angleterre. Quant à son mari, il n'avait pratiquement plus de famille...

Il y avait eu pourtant des Walcott-Vernon célèbres au cours des siècles : des généraux, des hommes d'Etat et des diplomates. Mais aucun n'avait réussi à devenir très riche et, quand le père de Lorinda hérita du titre et des domaines, il découvrit que la propriété familiale était terriblement hypothéquée. La mort dans l'âme, il se trouva obligé de mettre en vente le prieuré de Walcott-Vernon, une magnifique demeure située près d'un lac dans le district de Cumbria. Une fois toutes les dettes réglées, il lui resta une petite rente lui permettant tout juste de survivre en louant une maison très simple dans un quartier modeste de Londres.

La comtesse, qui n'avait jamais touché à une casserole de sa vie, fut obligée de se mettre aux fourneaux. Comme elle était adroite et pleine de bonne volonté, elle réussit à préparer des dîners très convenables en dépensant un minimum d'argent. Lorsque la chance souriait à son mari devant les tables de jeu, ils partaient tous les trois passer quelques semaines à l'étranger. Malheureusement le comte choisissait toujours des villes où l'on pouvait jouer, comme Baden-Baden... et ils revenaient la plupart du temps plus pauvres qu'ils n'étaient partis.

Il en fallait plus pour attrister la comtesse.

— Bah! Plaie d'argent n'est pas mortelle... répétait-elle en souriant.

Que leur bourse soit pleine ou plate, ils étaient merveilleusement heureux tous les trois. Quand le comte gagnait, c'était la grande vie, la comtesse et Lorinda se retrouvaient couvertes de cadeaux coûteux, bien souvent inutiles. S'il perdait, elles attendaient des jours meilleurs sans songer à se plaindre.

Le comte de Walcott-Vernon était un véritable gentleman. Ce que, à dire vrai, Ralph Piran n'était pas tout à fait... Mais ce dernier, tout en n'ayant pas la même classe que le comte, restait fort présentable. Et comment la mère de Lorinda aurait-elle pu refuser lorsqu'il l'avait demandée en mariage ?

— Ce sera la fin de tous nos soucis d'argent, avait-elle dit à sa fille.

Malgré sa fortune, Ralph Piran n'avait jamais été admis dans la haute société. En épousant la comtesse de Walcott-Vernon, il voyait enfin s'ouvrir toutes grandes des portes qu'il se croyait fermées pour toujours.

Cela ne le gênait guère de savoir que sa femme ne l'aimait pas et ne cessait de pleurer en pensant à celui qui avait été son premier mari.

Les larmes n'avaient jamais eu le pouvoir de toucher cet homme dur et insensible pour lequel rien d'autre ne comptait que la réussite matérielle.

Son seul regret était de ne pas avoir de fils. A sa grande déception, la comtesse ne lui en donna pas et il tenta de se consoler en constatant que sa belle-fille devenait de plus en plus jolie.

A dix-sept ans, Lorinda était absolument ravissante. Ralph Piran disait avec fierté à tous ceux qu'il avait l'occasion de rencontrer dans le monde :

— Il faut que je vous présente à ma belle-fille, lady Lorinda de Walcott-Vernon.

Cette année-là, Lorinda allait avoir dix-huit ans. Son beau-père, bien décidé à célébrer l'entrée dans le monde de la jeune fille avec tout le faste voulu, avait acheté un très bel hôtel particulier donnant sur Grosvenor Square. Il venait de le faire décorer à grands frais, car il avait l'intention d'y donner des réceptions fabuleuses, des dîners d'au moins cinquante couverts — et un grand bal.

— Ah, vous allez voir ce que vous allez voir ! Ce sera un bal dont on parlera pendant des années ! répétait-il avec suffisance.

Malheureusement ce fameux bal qui devait être le clou de la saison — tout au moins selon Ralph Piran — ne put jamais avoir lieu, car après avoir présenté sa fille à la Cour, la mère de Lorinda fut terrassée par une attaque cérébrale à la suite de laquelle elle resta dans un coma profond. On fit venir les meilleurs médecins à son chevet. Aucun d'entre eux ne réussit à la guérir, ni même à obtenir la moindre amélioration à son état.

Bien entendu, il ne pouvait être question dans ces conditions d'organiser un bal dans la demeure où la pauvre femme gisait inconsciente.

Ralph Piran n'abandonna cependant pas son projet de présenter sa belle-fille dans le monde. Il espérait ainsi voir s'ouvrir devant lui les quelques portes qui lui restaient fermées.

Cela le rendait fou de rage quand certaines dames de la société le regardaient de haut. Il se rendait compte que pour ces aristocrates, il restait et resterait un nouveau riche.

Mais maintenant, pour faire tomber ces derniers bastions, il avait, outre son argent, un atout de taille dans son jeu : sa belle-fille. Être le beau-père de la plus jolie débutante de l'année devait être le clou de sa réussite sociale !

Grand, brun et assez séduisant, Ralph Piran s'habillait chez les meilleurs tailleurs et paraissait tout à fait à sa place au très select White's club ou chez Boodle.

Malgré tout, les invitations se faisaient attendre...

En revanche, les amies de la comtesse de Walcott-Vernon

convenaient Lorinda à toutes les réceptions qu'elles organisaient. Tenu à l'écart, Ralph Piran ne décolérait pas.

Comme il ne manquait pas d'astuce, il trouva un moyen peu orthodoxe pour être le bienvenu dans certains salons. Après avoir découvert que les mères de certaines des amies de Lorinda avaient des difficultés d'argent, il leur fit des cadeaux somptueux et les aida matériellement dans l'organisation de soirées. Cela lui valut de recevoir quelques cartons d'invitation... Ceux-ci ne tardèrent pas à se faire de plus en plus nombreux car il était très généreux et ne lésinait jamais lorsqu'il avait décidé d'obtenir quelque chose.

Ralph Piran put bientôt se vanter d'avoir franchi le seuil de demeures dont un majordome hautain lui aurait barré la porte un an auparavant.

Des messieurs de la haute société lui tapaient dans le dos... avant de lui emprunter un millier de livres sterling — qu'il donnait très volontiers.

« Je ne reverrai probablement jamais la couleur de mon argent, pensait-il, fataliste. Bah ! Je peux me dire que c'est une somme bien placée ! »

Tout occupé qu'il était à grimper l'échelle sociale, il ne négligeait pas ses affaires pour autant. Il était en train de négocier l'achat d'une énorme flotte de bateaux de pêche et avait pour cela besoin de disposer d'importants capitaux.

Il avait fait appel à son ami Murdock Tanner. Armateur lui aussi, ce dernier était prêt à s'associer avec Ralph Piran dans cette entreprise qui leur donnerait le contrôle presque absolu sur toutes les mers et tous les océans du globe.

Murdock Tanner se faisait vieux et, pas plus que son ami, n'avait de fils.

— Je vais vous coucher sur mon testament, vous serez mon héritier, disait-il en riant à Ralph Piran.

Celui-ci se joignait à son hilarité.

— Bonne idée ! Je vais en faire autant !

— Si bien que celui qui survivra à l'autre sera le roi des mers.

Leurs visages s'assombrissaient, tandis qu'ils concluaient tristement

:

— Un bien vieux roi !

En traversant le hall de son hôtel particulier de Grosvenor Square, Ralph Piran entendit Lorinda hurler. Il prêta l'oreille et s'aperçut que les cris venaient de son bureau...

« Mon Dieu ! Que se passe-t-il ? » se demanda-t-il.

Il se précipita, ouvrit brusquement la porte et demeura cloué sur place en voyant sa belle-fille se débattre furieusement dans les bras de Murdock Tanner.

Au moment où il se demandait comment intervenir, Lorinda leva la main et gifla son agresseur de toutes ses forces. Murdock Tanner, qui était loin de s'attendre à une semblable réaction, lâcha la jeune fille qui en profita pour s'enfuir à toutes jambes.

Ralph Piran retrouva sa voix.

— Mon pauvre ami, je suis navré! Absolument navré! s'exclama-t-il.

— La petite tigresse ! grommela Murdock Tanner en contemplant dans une glace sa joue flétrie où les cinq doigts de la main de Lorinda s'étaient imprimés en rouge.

— La petite tigresse, en effet! fit Ralph Piran en écho, avant de sonner pour qu'on apporte du champagne.

Lorinda, qui avait gravi quatre à quatre l'escalier, arriva dans sa chambre et en claqua la porte avec violence.

— L'horrible individu ! s'écria-t-elle.

Elle alla s'asseoir devant sa coiffeuse. Le miroir lui renvoya son image : des yeux agrandis, des cheveux en désordre...

« Comment a-t-il osé m'embrasser? se demanda-t-elle en frissonnant. Si je pouvais apprendre à maman que cet homme a osé me toucher, elle serait furieuse ! »

Avant de tomber malade, la mère de la jeune fille lui avait appris comment devait se conduire une débutante.

— Il faut que tu te montres discrète et très polie, ma chérie. Quant à ta conduite, elle doit être irréprochable en toutes circonstances. A aucun prix, tu ne dois donner aux mauvaises langues l'occasion de médire à ton sujet.

— Comment cela, maman?

— Certaines jeunes filles permettent aux messieurs des familiarités déplacées. Pour éviter d'avoir des ennuis, il faut que tu t'arranges pour ne jamais te trouver seule avec un homme.

— Sinon il essaierait de m'embrasser?

— Jamais un véritable gentleman ne se conduirait ainsi. Je sais que les mœurs sont moins strictes de nos jours et que certaines demoiselles en profitent. J'espère de tout mon cœur que tu sauras rester réservée. Et tout ce que je demande au ciel, c'est que tu épouses un homme aussi charmant, aussi courtois, aussi bien élevé que ton père..., et que tu sois aussi heureuse que je l'ai été.

Lorinda était assez intelligente pour comprendre que sa mère la mettait en garde à demi-mot contre certaines relations d'affaires de Ralph Piran.

Ce dernier, qui était très fier de sa belle-fille, tenait à lui présenter tous ses amis. Or ceux-ci n'étaient pas toujours d'une parfaite éducation... Des messieurs qui auraient pu être son grand-père lui chatouillaient le menton en lui disant qu'elle était jolie comme un

cœur. D'autres, qui avaient l'âge d'être son père, la regardaient avec une telle insistance qu'elle se sentait mal à l'aise. Quant aux jeunes gens, ils avaient tendance à garder trop longtemps sa main dans la leur. Lorinda devinait que s'ils pouvaient l'inviter à danser, ils n'hésiteraient pas à la serrer de très près. Heureusement, cela ne risquait pas d'arriver car l'on ne voyait jamais les amis de Ralph Piran dans les salons de la haute société.

Lorinda adorait aller au bal. Son seul regret était que sa mère ne puisse plus l'y accompagner... Elles auraient eu ensuite tant de choses à se raconter !

« Ce n'est pas à mon beau-père que je peux parler de tout ce qui m'a amusée ou touchée ! se disait la jeune fille avec amertume. Il ne comprendrait rien ! »

Lorsqu'elle entrait dans un salon, elle se rendait compte que les douairières se mettaient à chuchoter avec des mines envieuses. Tout le monde savait que la belle-fille de Ralph Piran représentait un très, très beau parti...

Lorinda avait assez de perspicacité pour se rendre compte que la plupart des jeunes gens qui l'invitaient à danser et la couvraient de compliments exagérés ne s'intéressaient pas vraiment à elle, mais à la fortune de son beau-père.

La jeune fille n'avait aucun mal à les tenir à distance. En revanche, les veufs et les hommes mûrs — mais encore célibataires —, se montraient beaucoup plus insistants.

Comme ce Murdock Tanner, par exemple ! Lorinda ne le rencontrait pas dans le monde car il n'était pas sur les listes des dames de la haute société, mais elle avait de plus en plus souvent l'occasion de le voir chez son beau-père...

Murdock Tanner habitait à Liverpool et, lorsque ses affaires l'appelaient à Londres, il descendait dans un hôtel de la City. A l'époque où la mère de Lorinda avait son mot à dire, jamais Ralph Piran n'aurait osé inviter cet homme à sa table, car ses manières laissaient à désirer. Mais depuis que la pauvre femme était dans le coma, Murdock Tanner venait dîner quotidiennement à Grosvenor Square.

Depuis presque une semaine maintenant, la jeune fille devait supporter la compagnie de cet homme tous les soirs... Or, si son beau-père se tenait correctement à table, on ne pouvait pas en dire autant de Murdock Tanner !

Avec une fascination mêlée de dégoût, Lorinda le regardait parler la bouche pleine, tout en ingurgitant d'énormes morceaux de viande piqués au bout de son couteau. Puis il buvait son vieux bordeaux à grandes lampées bruyantes sans même prendre la peine de s'essuyer les lèvres, si bien que le bord de son verre se trouvait vite couvert de

sauce.

« Il est vulgaire et mal élevé, se disait-elle. J'espère qu'il retournera bien vite à Liverpool ! »

Elle le traitait avec une froide politesse, mais il en fallait plus pour rebuter un Murdock Tanner. Il détaillait la jeune fille des pieds à la tête, et alors ses petits yeux sournois s'allumaient dans son visage couperosé.

— Joli brin de femme! lançait-il avec un gros rire. On ferait facilement des folies pour obtenir ne serait-ce qu'un baiser... Ma belle, aimez-vous les diamants?

Lorinda feignait de ne pas entendre et détournait adroitement la conversation en parlant du temps ou de la politique.

Murdock Tanner ricanait.

— Je n'en ai rien à faire, de la politique ! rétorquait-il grossièrement.

La jeune fille ne répondait pas. Et il poursuivait avec suffisance :

— Ce qui m'intéresse, c'est le commerce !

Puis il se frottait les mains.

— Les affaires qui marchent bien, l'argent qui rentre... Que peut-on demander de plus? Peut-être une jolie femme qui sait comment...

Surprenant le regard sévère de son ami, il s'était brusquement interrompu. Ralph Piran, *lui*, savait que certains sujets ne devaient pas être abordés devant une jeune fille — un détail que semblait ignorer Murdock Tanner.

Un soir, Lorinda était allée à une petite réception avec une amie et la mère de celle-ci. Elle était rentrée d'assez bonne heure et Murdock Tanner se trouvait toujours là. En entendant la porte du bureau de son beau-père s'ouvrir, la jeune fille avait monté l'escalier quatre à quatre pour ne pas avoir à leur dire bonsoir.

Elle était déjà sur le palier du premier étage quand elle avait entendu Murdock Tanner faire un faux pas et tomber lourdement en jurant comme un palefrenier.

« Il a encore trop bu ! » s'était-elle dit, horrifiée.

Si elle trouvait cet homme répugnant, son beau-père le citait souvent en modèle parce qu'il était très doué pour les affaires et que, parti de rien, il avait réussi à bâtir une énorme fortune.

Ce jour-là, Lorinda était allée déjeuner chez une amie. A son retour, sans la moindre méfiance, elle entra dans le bureau de son beau-père où elle savait pouvoir consulter les quotidiens du jour.

A sa grande consternation, elle trouva Murdock Tanner debout devant la fenêtre. Il se tourna vers elle et lui adressa un sourire mielleux.

— Tiens, voilà la plus belle ! Comment se fait-il que je ne vous ai

pas vue hier soir ?

— Je suis allée à une petite réception.

— Vous êtes-vous bien amusée ?

— Mais oui.

— Le contraire m'aurait étonné ! Jolie comme un cœur, vous devez faire tourner la tête de tous les jeunes gens ! Combien de fois vous a-t-on déjà embrassée ?

Lorinda trouva cette question très déplacée et répliqua froidement :

— Jamais. Je ne laisse pas les jeunes gens se livrer à de telles privautés.

Murdock Tanner se mit à ricaner.

— Ah, ah ! Vous manquez là quelque chose de bien agréable, jolie petite créature !

— Je vous en prie, monsieur. Cette conversation...

— Ne prenez pas vos grands airs, ma belle. Quand je vous dis que les baisers sont fort agréables, il faut m'écouter.

— Monsieur...

— D'ailleurs, je vais vous en donner la preuve !

Avant que la jeune fille ait pu deviner ses intentions, il l'avait enlacée.

— Une petite démonstration vaut mieux que de longs discours, déclara-t-il avec satisfaction. Vous voilà prisonnière, ma belle !

Et il resserra son étreinte. Le premier instant de stupeur passé, Lorinda se débattit de toutes ses forces. Sa résistance, au lieu de décourager son agresseur, paraissait au contraire l'amuser.

Comme de bien entendu, les forces étaient par trop inégales. Voyant qu'il était sur le point de lui prendre les lèvres, la jeune fille rejeta la tête en arrière.

« Je suis perdue ! » se dit-elle.

Le visage de Murdock Tanner était tout près du sien... alors elle eut un sursaut de dégoût tel que, levant la main, elle le gifla avec violence.

Stupéfait par cette attaque imprévue, il la lâcha. Elle en profita pour s'enfuir, en manquant au passage de heurter son beau-père, qui contemplait la scène avec des yeux ronds.

Une fois arrivée dans sa chambre, encore toute frissonnante d'horreur, elle s'empressa de se laver le visage et les mains en espérant ainsi se débarrasser de toute trace que le contact de cet immonde individu avait pu laisser sur elle.

— Monsieur vous demande, milady... répéta la femme de chambre. De nouveau, la jeune fille soupira.

— Monsieur est-il seul, s'il vous plaît, Helen ?

— Oui, milady. Son visiteur vient de partir.

Pressentant une discussion déplaisante, Lorinda aurait bien voulu refuser de sortir de sa chambre-mais à quoi bon provoquer la colère de son beau-père ?

— Bien, j'y vais... dit-elle sans le moindre enthousiasme.

Après s'être recoiffée, elle descendit et frappa un léger coup à la porte du bureau.

— Entrez ! lança Ralph Piran d'une voix qui n'augurait rien de bon.

La jeune fille le trouva assis devant sa table de travail. Tout de suite, elle comprit qu'il était fou de rage.

Ses employés et ses domestiques redoutaient les accès de colère de l'armateur. Jusqu'à présent, Lorinda n'avait jamais rien fait pour les susciter...

« Mais il semblerait que ce soit le cas aujourd'hui ! » se dit-elle en se redressant pour affronter l'orage.

— J'aimerais que vous me donniez des explications, Lorinda ! commença-t-il d'un ton glacial.

— A... à quel sujet ?

Ralph Piran s'étrangla littéralement de rage.

— Comment avez-vous osé frapper mon ami ?

— Il m'avait offensée.

— Et comment ?

— Il essayait de m'embrasser ?

— Seigneur, où est le mal ? Vous devriez être flattée qu'un homme comme lui s'intéresse à vous.

— L'ennui, c'est que moi, je ne m'intéresse pas à lui.

— Vous a-t-on demandé votre avis, petite sotte ? Murdock Tanner vous admire...

— Je ne veux pas de son admiration. Il est vieux, laid, mal élevé, et il n'a pas le droit de me toucher.

Ralph Piran laissa éclater un rire dur.

— Écoutez-la ! C'est qu'elle se donne de grands airs, maintenant !

Sa voix monta.

— Et il y a bien de quoi ! N'oubliez pas, petite écervelée, que sans moi, vous seriez dans le ruisseau ainsi que votre mère. Qui vous entretient, s'il vous plaît ? C'est moi ! Qui a payé la robe que vous portez ? C'est moi ! Croyez-vous que vos parents auraient pu vous offrir autant de toilettes luxueuses ? Certainement pas. Alors, ne faites pas la fine bouche, mademoiselle ! Montrez-vous un peu reconnaissante, s'il vous plaît !

— Je le suis, mais...

— Apprenez que Murdock Tanner va devenir mon associé. J'interdis à une petite idiote comme vous de l'insulter ! hurla-t-il de toute la force de ses poumons.

— Je ne l'ai pas insulté. Et il n'a pas le droit de... de m'embrasser. Pas plus d'ailleurs que... qu'un autre homme. Ce sera seulement celui que j'aimerai qui...

— Taisez-vous ! ordonna Ralph Piran dont les yeux étincelaient de rage.

— Je sais que ma mère...

— Votre mère ne vaut pas mieux que si elle était morte, coupa Ralph Piran sans pitié. Je suis votre tuteur et c'est moi que vous devez écouter. C'est à moi que vous devez désormais obéir !

Il croisa les bras et fixa la jeune fille d'un regard dur.

— Si Murdock Tanner essaie de nouveau de vous embrasser, vous ne lui résisterez pas ! Au contraire, vous répondrez à ses baisers ! Est-ce compris ?

— Je ne veux pas qu'il m'approche ! Il me dégoûte ! Je ne peux pas supporter qu'il me touche ne serait-ce que la main...

— Quoi, vous osez me défier ? s'écria Ralph Piran avec stupeur.

Il se leva et jeta à travers la pièce un lourd presse-papiers en bronze avant de se mettre à taper rageusement du pied.

— Mademoiselle la capricieuse, sachez que c'est moi qui commande ici ! Si Murdock Tanner a envie de vous embrasser, laissez faire. N'essayez pas de le repousser et encore moins de le gifler ! Sinon je vous fouetterai jusqu'à ce que je vous entende crier grâce !

La jeune fille laissa échapper une exclamation de stupeur. De toute sa vie, jamais personne n'avait levé la main sur elle — et jamais personne n'avait non plus menacé de la frapper.

— Vous... vous oseriez me...

— Vous fouetter, oui ! répéta-t-il avec une visible satisfaction. Et jusqu'au sang !

Ce fut plus calmement qu'il enchaîna :

— Il est possible que Murdock Tanner vous demande en mariage. Ce qui serait une grande chance pour vous !

La jeune fille devint très pâle.

— Je serais tout à fait en faveur d'un tel mariage, poursuivit Ralph Piran. Songez un peu ! Vous pourriez donner à Murdock un fils qui hériterait de toute sa fortune et de toute la mienne !

Les yeux agrandis d'horreur, Lorinda balbutia :

— E... épouser Murdock Tanner ? Jamais !

— Je vous traînerai jusqu'à l'autel pieds et poings liés s'il le faut ! Je commence à en avoir assez de vos simagrées. Vous n'avez rien d'autre à faire qu'à obéir — et sans protester, s'il vous plaît ! Il faudrait tout de même que vous sachiez qui est le maître ici !

Recroquevillée sur elle-même, Lorinda n'osait plus rien dire.

« Je ne peux pas devenir la femme d'un homme que je déteste ! pensa-t-elle en frissonnant d'horreur. Un homme qui pourrait être mon

père et peut-être même mon grand-père !

Ralph Piran se leva, la dominant de toute sa taille.

— J'espère que tout est clair. Sachez, mademoiselle, que vous avez intérêt à obéir à mes ordres, sinon je n'hésiterai pas à mettre mes menaces à exécution.

Sur ces mots, il s'avança vers la jeune fille, la main levée. Son air était tellement menaçant qu'elle laissa échapper un cri de terreur avant de prendre ses jambes à son cou.

Elle courut se réfugier dans sa chambre et se jeta sur son lit. Elle tremblait si fort que ses dents s'entrechoquaient.

« Mon Dieu ! Comment est-ce possible ? se demanda-t-elle avec effroi. Comment mon beau-père ose-t-il me traiter de la sorte ? »

Mais peut-être rêvait-elle, tout simplement ? Un rêve ? Non, le plus terrible des cauchemars...

Lorinda avait toujours eu des réserves au sujet de Murdock Tanner. Elle le trouvait antipathique, dépourvu d'instruction et de la plus élémentaire courtoisie... Et elle détestait la façon dont il la regardait avec insistance.

« Comme si j'étais un... un quelconque cargo qu'il envisageait d'acheter pour augmenter encore l'importance de sa flotte ! Ou bien... comme si ma robe était transparente ! Ou encore comme... comme s'il cherchait à me déshabiller ! Ô mon Dieu, quelle horreur ! »

La jeune fille comprenait sans peine qu'elle n'était qu'un pion dans le jeu des deux hommes. Ils voulaient s'associer de manière à régner sans partage sur les mers. Mais ils tenaient aussi à assurer leur succession... Or, étant donné qu'ils n'avaient pas plus l'un que l'autre un héritier mâle, à qui irait cet énorme empire ?

Ils avaient trouvé une solution parfaite à leurs yeux... et ne s'étaient même pas donné la peine de consulter la principale intéressée !

— Je ne veux pas épouser cet horrible individu, fit Lorinda entre ses dents serrées.

Malheureusement, son opinion ne comptait pas. Son beau-père ne l'avait-il pas menacée des pires représailles si elle osait se rebeller ?

C'était un homme violent. On racontait qu'il avait un jour cassé sa canne sur le dos d'un petit mousse. Une autre fois, il avait fallu emmener à l'hôpital un garçon de bureau qui s'était évanoui sous ses coups.

Comme les affaires de son beau-père n'intéressaient guère Lorinda, elle n'avait pas trop prêté attention à ces commérages qui, pensait-elle, ne reposaient probablement sur aucune base sérieuse.

« Comme je me trompais ! » se dit-elle.

Après avoir vu Ralph Piran tellement en colère qu'il n'avait pas hésité à lever la main sur elle, elle comprenait qu'il était capable de

tout.

« Oh, maman ! implora la jeune fille. Si seulement vous pouviez m'aider, me conseiller... »

Avec sa mère, Lorinda parlait de littérature, d'art, d'histoire ou de politique. Dans leurs conversations, il n'était pas question d'affaires ou d'argent...

Les yeux de la jeune fille se dessillaient enfin. Elle se rendait compte que jamais sa mère n'avait cessé de vénérer l'homme qu'elle avait tant aimé. Quand elle évoquait le souvenir du comte de Walcott-Vernon, son expression devenait si douce...

« Je suis sûre qu'elle n'avait aucun désir d'épouser Ralph Piran. Si elle l'a fait, c'est surtout à cause de moi, parce quelle voulait que je reçoive une bonne éducation et que j'aie de jolies toilettes... Si elle ne s'était pas remariée, nous aurions vécu comme des pauvresses. Jamais elle n'aurait pu m'offrir ne serait-ce qu'une seule robe de bal ! Or elle rêvait de me voir briller dans les salons, elle rêvait de me voir tomber amoureuse... »

Les larmes se mirent à couler sans retenue sur les joues de la jeune fille. Elle avait eu des robes par douzaines, elle avait été invitée aux plus belles réceptions de la saison, elle avait dansé avec des jeunes gens tous plus séduisants les uns que les autres... mais aucun d'entre eux n'avait réussi à faire battre son cœur.

Et maintenant, pour ses précepteurs, pour ses voyages, pour ses toilettes, ses chevaux, ses voitures et ses colliers de perles, il lui fallait payer un prix exorbitant !

Si Murdock Tanner la demandait en mariage — et elle soupçonnait que ce sujet avait déjà été évoqué entre les deux hommes pour que son beau-père se montre aussi catégorique —, elle ne pouvait envisager de refuser sous peine de se voir tramée jusqu'à l'autel pieds et poings liés...

— Il n'y a pas d'issue ! Mon Dieu ! Que faire ? murmura-t-elle.

La réponse, elle la connaissait déjà. Si elle voulait éviter de devenir la femme d'un homme qu'elle abhorrait, il ne lui restait qu'à fuir. Mais sa fuite devait être extrêmement bien organisée car, si par malheur son beau-père la rattrapait, les représailles seraient terribles !

« Si je pars, il faut que ce soit pour de bon... et pour toujours ! Mais où aller ? Où me cacher ? »

Ses parents avaient peu à peu perdu de vue les rares membres de leur famille. Elle ne pouvait donc aller se réfugier chez eux. Elle ne pouvait pas davantage appeler au secours les mères de ses amies, car celles-ci se seraient immédiatement rangées du côté de Ralph Piran.

Lorinda croyait déjà les entendre :

— Voyons, ma chère enfant, soyez raisonnable ! On ne fait pas la fine bouche quand l'un des hommes les plus riches de tout l'Empire

britannique vous demande en mariage! Vous le trouvez laid? Bah, vous n'aurez qu'à regarder ailleurs... Il est vieux? Bah, pensez à sa fortune et pas à son âge !

Lorinda ne pouvait pas non plus se tourner vers les jeunes gens qui l'avaient fait danser et l'avaient couverte de compliments et de fleurs. Elle ne se faisait guère d'illusions à leur sujet, sachant que c'était sa dot et son héritage qu'ils convoitaient. Aucun d'entre eux n'oserait prendre son parti contre celui du riche armateur!

Qu'attendait-elle de la vie? Confusément, elle rêvait d'amour... Un amour aussi fort que celui qui avait uni ses parents. En dépit des nombreuses difficultés — surtout matérielles — que le comte et la comtesse de Walcott-Vernon avaient rencontrées dans la vie, ils avaient été merveilleusement heureux ensemble.

« Comment pourrais-je éprouver un sentiment aussi fort pour un Murdock Tanner? » se demanda la jeune fille.

Et elle eut un frisson de dégoût.

— Il faut que je parte ! fit-elle à voix haute.

Ce soir-là, elle était invitée avec son beau-père à dîner par un jeune couple dont la femme, très ambitieuse, rêvait de pénétrer dans les salons les plus fermés de Londres. Pour cela il lui manquait non seulement la naissance, mais aussi la fortune, et Lorinda soupçonnait Ralph Piran de lui avoir fourni de l'argent pour qu'elle puisse donner un bal quelques semaines auparavant. A vrai dire, celui-ci avait été un grand succès, même si les invités ne faisaient pas partie de la meilleure société.

« D'ici ce soir, mon beau-père se sera calmé... se dit Lorinda. Je serai très gentille avec lui pour lui faire croire que l'instant de révolte est passé et que je suis prête à lui obéir... Et demain matin, je partirai! »

Elle se rendit dans la pièce voisine où s'alignaient plusieurs armoires contenant ses vêtements ainsi que quelques valises. L'une d'elles était relativement légère et elle pourrait la transporter elle-même s'il le fallait.

Après avoir vérifié que toutes les portes étaient bien fermées à clé — mieux valait qu'une domestique ne la surprenne pas en train de faire ses bagages ! —, la jeune fille se mit en devoir de sélectionner un minimum de vêtements.

Elle choisit trois tenues relativement simples pour la journée, ainsi que trois robes du soir. Elle y ajouta des sous-vêtements, une trousse de toilette et quelques chemises de nuit. Cela suffit à remplir la valise.

« C'est bien dommage, mais je n'ai plus de place pour des tenues hivernales... pensa-t-elle, assez dépitée. Tant pis! »

Elle remit la valise en place en se disant qu'il y avait bien peu de risques pour que les femmes de chambre remarquent quoi que ce soit.

« Je possède tant de robes qu'elles ne vont pas s'apercevoir tout de suite qu'il en manque quelques-unes ! » Elle ouvrit ensuite sa bourse et, après en avoir compté le contenu, fit la grimace.

« On ne va pas très loin avec quelques livres sterling! »

Où trouver de l'argent?

Elle s'assit et se mit à réfléchir — exactement comme le faisait son père quand il avait perdu tout ce qu'ils possédaient au jeu et se demandait comment se tirer de ce mauvais pas.

« Il y a les bijoux de ma mère... »

Lorinda savait qu'elle les trouverait dans le coffre-fort. Celui-ci était scellé au mur d'un boudoir qui séparait la chambre de son beau-père de celle de sa mère. La jeune fille en connaissait la combinaison car sa mère le lui avait fait ouvrir plusieurs fois.

Elle attendit que son beau-père soit retourné à la City pour aller embrasser sa mère.

Celle-ci, toujours inconsciente, gisait sur son lit dans sa chambre plongée dans l'obscurité. Deux infirmières se relayaient à ses côtés. Celle qui se tenait au chevet de la malade se retira discrètement lorsque Lorinda fit son entrée.

La jeune fille embrassa sa mère puis lui prit la main et, à mi-voix, lui expliqua ses projets. Elle savait que la malade ne pouvait pas l'entendre, mais elle venait chaque jour lui parler. Et en cet instant crucial, cela lui faisait tant de bien de se confier!

— Vous comprenez, maman, qu'il n'y a malheureusement pas d'autre solution ? termina-t-elle.

En voyant la pauvre femme demeurer aussi inerte qu'elle l'avait trouvée en entrant, Lorinda essuya une larme. Elle avait eu, l'espace d'un instant, un fol espoir... Et si sa mère réagissait en l'entendant organiser sa fuite ? Et si elle redevenait comme avant, reprenait les rênes de la maison et empêchait Ralph Piran de mener à bien ses sinistres manœuvres?

Mais les médecins avaient été formels. Il n'y avait aucun espoir de voir la malade sortir du coma... Ils pensaient qu'elle s'éteindrait un jour aussi discrètement qu'elle avait vécu, un peu comme s'éteint la flamme d'une bougie.

La jeune fille se retira sur la pointe des pieds et adressa un sourire à l'infirmière qui allait reprendre sa garde. Puis elle se rendit dans le boudoir et fit jouer la combinaison du coffre-fort.

Les somptueux bijoux que Ralph Piran avait offerts à sa mère étincelaient de tous leurs feux. Il y avait parmi eux une parure de diamants qui valait une fortune... Mais Lorinda ne voulait pas toucher à tout cela — même si elle savait que sa mère avait rédigé un testament dans lequel elle laissait à sa fille unique tout ce qu'elle possédait.

La jeune fille se contenta de prendre la bague de fiançailles de sa mère, un très joli bijou en or serti de trois diamants. La comtesse de Walcott-Vernon n'avait jamais voulu la vendre, même dans les moments les plus difficiles... Et Dieu sait s'ils en avaient traversé! Lorinda se souvenait que son père, la mort dans l'âme, était allé une fois porter cette bague au mont-de-piété. Il ne l'y avait pas laissée longtemps !

Elle ouvrit un tiroir et laissa échapper une exclamation de stupeur en le voyant plein de billets et de pièces d'or. Cet argent appartenait à son beau-père, mais ce fut cependant sans le moindre scrupule qu'elle emplit ses poches.

« C'est peut-être voler, se dit-elle, mais après m'avoir traitée comme il l'a fait, j'estime ne plus rien lui devoir! Et si je devais épouser Murdock Tanner, il serait obligé de dépenser cent fois, peut-être même mille fois plus pour organiser la réception et acheter mon trousseau. »

Grâce à tout cet argent, elle pourrait vivre un certain temps.

« Et puis, avec un peu de chance, je trouverai un emploi quelconque. Je peux devenir dame de compagnie, gouvernante d'enfants ou même institutrice ! »

Après avoir fermé soigneusement le coffre-fort, elle regagna sa chambre et s'allongea sur son lit.

Son avenir n'était pas des plus roses, elle en avait le pressentiment. Mais elle préférait mener une vie difficile plutôt que d'épouser un vieil homme qu'elle trouvait répugnant.

Elle avait décidé de partir pour le nord de l'Angleterre. Peut-être rencontrerait-elle là-bas des parents de son père ou de sa mère? Elle savait que le prieuré de Walcott-Vernon — cette magnifique demeure que son père avait été obligé de vendre — ne se trouvait pas très éloignée de la propriété où sa mère avait été élevée.

Un peu plus tard, quand sa femme de chambre vint l'aider à se préparer pour la soirée, Lorinda choisit de porter l'une de ses plus jolies robes du soir. Elle mit même le collier de perles que sa mère — avec l'argent de Ralph Piran, naturellement — lui avait offert pour Noël.

— Ah, vous êtes bien jolie, milady ! dit la femme de chambre.

— Merci...

— J'espère que vous allez passer une bonne soirée, milady.

— Je l'espère aussi.

Lorinda esquissa un sourire un peu acide en pensant qu'elle se souviendrait de toutes ces somptueuses réceptions quand il lui faudrait gagner sa vie comme femme de ménage ou en devenant maîtresse d'école dans un village perdu de province...

Elle jeta un coup d'œil à la pendule qui ornait la cheminée et se raidit. Son beau-père devait déjà l'attendre dans le hall ! Avec une certaine appréhension, elle descendit l'escalier. Elle arrivait en bas des marches quand Ralph Piran sortit de son bureau.

Un seul coup d'œil suffit à Lorinda pour se rendre compte que la colère de son beau-père était tombée.

— Nous ne rentrerons pas trop tard, lui dit-il, car j'ai une importante réunion demain matin à la City.

— Vous me direz quand vous voudrez prendre congé, fit la jeune fille avec docilité.

Il lui adressa un coup d'œil stupéfait. Puis un sourire sarcastique lui vint aux lèvres... Il s'imaginait avoir gagné la partie !

— J'ai reçu un mot de lady Lansdowne, notre hôtesse, déclara-t-il. Elle a invité une vingtaine de personnes à dîner et une vingtaine d'autres viendront ensuite pour la petite soirée dansante qui suivra

— Très bien...

Pendant qu'un valet mettait une cape sur ses épaules, il ajouta :

— L'orchestre que lady Lansdowne a engagé n'est pas encore très connu, mais il paraît que le prince de Galles l'apprécie beaucoup.

Lorinda ne put s'empêcher de sourire. Elle savait que, dès que le prince de Galles lançait une mode, tout le monde s'empressait de la suivre...

— Dans ce cas, cet orchestre sera bientôt très connu ! s'exclama-t-elle avec une pointe d'ironie.

Deux valets déroulèrent un tapis rouge sur les marches du perron et la jeune fille alla s'installer dans la confortable voiture dont un autre valet venait d'ouvrir la portière.

Le cocher fouetta les deux chevaux noirs comme l'ébène, à l'exception d'une étoile blanche au front, et la voiture s'ébranla.

Ralph Piran attendit quelques instants avant de déclarer d'un ton neutre :

— Vous êtes une jeune fille sensée et je suis sûr que vous avez réfléchi à ce que je vous ai dit.

Elle lui adressa un sourire forcé.

— Oui, monsieur, j'ai réfléchi...

— Et vous avez compris où était votre intérêt !

Après une imperceptible hésitation, Lorinda hocha la tête.

— Oui, monsieur.

— Très bien !

Il se frotta les mains.

— Rien ne presse, certes ! Mais Murdock n'est pas homme à perdre son temps une fois qu'il a pris une décision.

Lorinda ne fit aucun commentaire. Mais elle n'en pensait pas moins ! Ainsi, les deux hommes avaient déjà tout arrangé ! Et lorsque

Murdock Tanner avait voulu lui prendre un baiser, c'était avec l'accord de son beau-père...

« La seule que l'on n'avait pas encore songé à mettre au courant était la principale intéressée ! » se dit-elle avec amertume.

Lorsqu'ils se trouvèrent à peu de distance de la demeure de lady Lansdowne, Ralph Piran déclara :

— On va vous faire la cour ce soir.

— Peut-être.

— Oh, certainement! Mais n'oubliez pas que les jeunes gens qui vont se presser autour de vous ne penseront qu'à mon portefeuille !

Il laissa échapper un gros rire.

— Au moins, on ne peut pas dire que ce soit le cas pour Murdock ! Il est assez riche pour ne pas avoir à se soucier d'une dot ou d'un héritage !

La jeune fille se raidit.

« Voici une remarque bien vulgaire ! »

Si son beau-père avait évité d'aborder le sujet, elle l'aurait admiré pour sa maîtrise de lui-même. Mais les quelques réflexions goguenardes qu'il venait de faire la mirent dans une colère folle.

« Je ne sais pas ce que l'avenir me réserve, pensa-t-elle. Je sais seulement que j'ai tout à fait raison de partir !

Lorinda passa une bien mauvaise nuit. Elle ne cessait de se tourner et de se retourner dans son lit en se demandant ce qui l'attendait... C'était très dur pour elle de dire adieu, probablement pour toujours, à la mère qu'elle adorait. Il allait lui falloir aussi quitter la sécurité de cette luxueuse demeure dont Ralph Piran avait confié la décoration aux meilleurs spécialistes de l'époque.

« Mais depuis que cet horrible Murdock Tanner est censé avoir tous les droits sur moi, je n'y suis plus en sécurité ! » se dit la jeune fille avec amertume.

Elle savait que son beau-père devait se rendre de bonne heure à ses bureaux de la *City*. Par prudence, elle attendit cependant un certain temps avant de sonner sa femme de chambre.

— Bonjour, milady ! dit celle-ci en allant ouvrir les rideaux.

— Bonjour, Helen.

— Avez-vous bien dormi, milady ?

— Très bien, merci, prétendit la jeune fille. Mais comme je me sens un peu fatiguée après cette soirée qui s'est terminée assez tard, je prendrai mon petit déjeuner au lit.

— Dans ce cas, je vais tout de suite le commander aux cuisines, milady.

La femme de chambre disparut et revint un quart d'heure plus tard avec un appétissant *breakfast* à l'anglaise.

— Monsieur vient de partir, dit-elle en posant le plateau d'argent sur les genoux de Lorinda. Il semblait bien pressé !

— Je crois qu'il avait une importante réunion à la *City*.

— Ah, c'est donc cela !

« En réalité, il devait avoir hâte de retrouver Murdock Tanner pour lui apprendre qu'il m'avait matée ! » pensa la jeune fille en pinçant les lèvres.

Elle continua à réfléchir.

« Je ne crois pas qu'ils risquent de revenir déjeuner ici : ils iront comme d'habitude dans un restaurant de la *City*... Mais ils seront là ce soir, c'est certain ! J'ai donc la journée pour mettre le plus de distance possible entre eux et moi. »

— Avez-vous besoin d'autre chose, milady ?

— Non, merci. Vous pouvez me laisser, Helen.

La jeune fille n'avait aucun appétit mais, sachant qu'elle aurait besoin de toutes ses forces pour faire face à l'aventure qui l'attendait, elle se força à manger un peu.

Puis, sans perdre une seconde, elle revêtit un ensemble de voyage en velours d'un bleu très doux et appela sa femme de chambre.

— Voulez-vous demander qu'on me prépare une voiture, Helen, s'il vous plaît?

— Oh! Vous vous êtes déjà habillée, milady? Je croyais que vous alliez dormir jusqu'à midi !

— Je le croyais aussi, dit la jeune fille avec un sourire de commande. Heureusement que j'ai consulté mon agenda... J'avais complètement oublié que j'avais promis d'accompagner une amie dans les magasins de Bond Street ! Comme je déjeunerai avec elle, je ne serai pas de retour avant la fin de l'après-midi.

— Très bien, milady. Monsieur a dit qu'il reviendrait ce soir avec M. Tanner. Il a demandé que l'on soigne particulièrement le dîner.

«Je m'en doute! pensa Lorinda avec un certain cynisme. Mais — grâce au ciel — je ne serai pas là pour faire honneur à ce festin ! »

Tout haut, elle déclara :

— A tout à l'heure, Helen. Avant de partir, je vais aller embrasser ma mère comme tous les matins...

La femme de chambre secoua la tête d'un air navré.

— Cette pauvre milady !

La jeune fille prit le sac à main dans lequel elle avait mis la bague de fiançailles de sa mère et la moitié de l'argent qu'elle avait pris dans le coffre. Pour plus de sécurité, elle en avait réparti l'autre moitié dans les poches de son ensemble.

D'un ton négligent, comme s'il s'agissait d'un détail dépourvu d'importance dont elle venait seulement de se souvenir, elle lança :

— Cela ne vous ennuie pas de demander à un valet de mettre ceci dans la voiture, Helen ?

Elle désigna la valise qu'elle avait préparée la veille et qu'elle venait de placer bien en vue.

— J'ai mis là-dedans quelques robes qui ont besoin d'être reprises à la taille. Comme je vais à Bond Street avec mon amie, j'en profiterai pour les laisser dans le magasin où je les avais achetées. La première vendeuse m'avait dit de ne pas hésiter à les rapporter si je souhaitais que l'on y fasse quelques retouches.

La femme de chambre s'empara de la valise.

— Je vais la descendre moi-même, elle n'est pas bien lourde.

— Merci, Helen.

Lorinda se rendit ensuite dans la chambre de sa mère et attendit que l'infirmière soit sortie pour s'agenouiller près du lit de la malade.

Elle se mit à prier de tout son cœur. Et alors il lui sembla que sa mère, qui était pourtant toujours plongée dans un profond coma, la bénissait et l'encourageait à partir.

La jeune fille lui étreignit la main.

— Vous me comprenez, maman? fit-elle à mi-voix. Il n'y avait pas d'autre solution...

La malade ne manifesta aucune réaction. Et Lorinda eut soudain l'étrange impression que sa mère était déjà presque dans l'autre monde, aux côtés de l'homme qu'elle avait tant aimé. Et elle se sentit soudain moins seule, car du haut du ciel, tous deux veillaient sur elle...

Après avoir embrassé les joues pâles de celle qu'elle ne reverrait peut-être plus, la jeune fille se redressa, le visage baigné de larmes.

— Adieu, maman, chuchota-t-elle.

Courage ! Le mot n'avait pas pu être prononcé par une malade dans le coma, et cependant il semblait vibrer dans la pièce et se répercuter en écho d'un mur à l'autre.

Lorinda s'essuya les yeux avec détermination et descendit dans le hall.

— Bonjour, milady, lui dit le majordome. Votre calèche vous attend.

— Merci, Perkins. Je déjeunerai avec une amie et, comme nous avons l'intention d'aller dans les magasins, il est probable que je ne reviendrai pas avant l'heure du dîner.

— C'est ce que m'a appris Helen, milady.

— Je ne garderai pas la voiture. Mon amie me fera reconduire...

— Bien, milady.

La petite calèche que Lorinda avait l'habitude de prendre lorsqu'elle allait faire des courses attendait devant le perron. Cette voiture était tirée par un seul cheval et jamais le cocher de Ralph Piran ne s'abaissait à la mener. Il en laissait le soin au jeune Bernie, un garçon d'écurie qui revêtait pour l'occasion une livrée bleu et or un peu tapageuse. Le beau-père de Lorinda aimait le clinquant...

« Et Murdock Tanner encore plus ! » pensa la jeune fille avec un frisson.

— Où allons-nous, milady? demanda Bernie.

— A Bond Street, répondit-elle en prenant place sur les coussins tapissés de velours de la calèche.

Bernie effleura la croupe du cheval de son fouet. Lorsque la voiture s'ébranla, Lorinda lança un coup d'œil à la façade majestueuse de l'hôtel particulier de Ralph Piran. Les épais doubles rideaux des fenêtres de la chambre de sa mère étaient toujours tirés...

Quand la calèche tourna au coin de Grosvenor Square, la jeune fille remarqua alors que sa valise avait été posée sur un strapontin.

« Jusqu'à présent, tout va bien, se dit-elle. Pourvu que je n'aie rien oublié ! Voyons, j'ai de l'argent, quelques vêtements... »

Elle laissa échapper un petit soupir anxieux.

« L'aventure va commencer ! Où dormirai-je ce soir ? Cela, Dieu seul le sait ! »

Elle demanda au cocher de l'arrêter devant le magasin de Bond Street où elle faisait la plupart de ses achats. Puis elle prit sa valise et descendit.

— Vous pouvez rentrer, Bernie. Je dois retrouver mon amie ici...

— Laissez-moi porter votre valise, milady.

— Pensez-vous, elle est légère comme une plume ! rétorqua-t-elle en se dirigeant d'un pas assuré vers la porte du magasin que lui ouvrait déjà un employé.

La première vendeuse se précipita.

— Bonjour, milady !

Comme si elle avait tout le temps du monde, Lorinda s'assit sur la chaise qu'on lui avait tout de suite offerte.

— J'ai besoin d'une robe du soir pour un grand bal et j'aimerais voir vos nouveaux modèles, dit-elle à la première vendeuse.

— Tout de suite, milady.

Voyant qu'elle regardait sa valise avec surprise,

Lorinda jugea préférable de lui donner quelques explications :

— Ce sont des toilettes que je ne porte plus. Une amie me les a demandées pour une vente de charité.

— Vous êtes très bonne, milady.

Lorinda sursauta.

— Mon Dieu ! Quelle heure est-il ?

— Dix heures moins cinq, milady.

— Oh ! Je suis en retard, comme d'habitude... J'avais promis de retrouver mon amie à dix heures chez la modiste de la rue Bruton et j'ai laissé partir ma voiture ! Pouvez-vous m'appeler un fiacre, s'il vous plaît ?

— Naturellement, milady.

— J'ai une bien meilleure idée ! s'exclama la jeune fille. Je n'ai qu'à passer par la porte de derrière : je serai à deux pas de la rue Bruton !

— En effet, milady. J'aurais dû y penser moi-même.

La première vendeuse accompagna Lorinda au fond du magasin.

— Grâce à vous, je serai à peine en retard, fit la jeune fille en souriant. Merci ! Je reviendrai voir vos nouveaux modèles cet après-midi ou demain matin.

— Quand vous voudrez, milady. Laissez votre valise, je vous en prie ! Un employé va la porter pour vous.

— Ce n'est pas la peine, elle est légère comme tout, assura Lorinda

en se hâtant de sortir.

Une fois hors de vue, elle fit signe à un fiacre.

— Conduisez-moi à Illingworth Square, demanda-t-elle.

Après s'être fait déposer à l'adresse indiquée, elle s'apprêta à marcher pendant un certain temps avant de prendre un autre fiacre.

Lorsque son beau-père découvrirait qu'elle s'était enfuie, il serait tout d'abord fou de rage. Puis il s'inquiéterait... Et il était alors très probable qu'il engagerait un détective privé pour la rechercher. Par conséquent, mieux valait brouiller les pistes !

La jeune fille n'avait pas encore décidé de quelle manière quitter Londres. Valait-il mieux louer une voiture ou prendre le train ?

« Je n'ai pas pensé plus tôt à cela, et c'est bien dommage, se dit-elle. En fin de compte, l'idéal serait que je me déguise pour que l'on ne puisse pas retrouver ma trace... »

Elle en était là de ses réflexions quand un enfant en larmes arriva droit sur elle en courant de toute la vitesse de ses petites jambes. Il ne l'avait même pas vue, tant il sanglotait fort et tant il courait vite. Il la heurta si violemment qu'il serait tombé si elle ne l'avait pas aidé à reprendre son équilibre.

— Tu t'es fait mal ? Pourquoi pleures-tu ? lui demanda-t-elle gentiment.

Il leva vers elle des yeux pleins de larmes.

— Oh ! Ta main saigne ! s'exclama-t-elle. Tu t'es coupé ?

— Elle... elle m'a battu ! Elle... elle n'arrête pas de me battre ! Je... je me suis sauvé et je... je ne retournerai jamais là-bas ! déclara-t-il entre deux sanglots.

— Attends, je vais te panser la main avec mon mouchoir. Assieds-toi sur ce banc...

Le petit garçon obéit docilement. Puis il regarda derrière lui avec angoisse.

— Ils vont courir après moi et, s'ils me rattrapent, elle va encore me battre !

Mue par une soudaine impulsion — un peu comme si une force irrésistible la poussait à agir —, Lorinda fit signe à un fiacre libre.

— Ne t'inquiète pas, dit-elle au petit garçon. Je t'emmène avec moi, ils ne te trouveront pas et elle ne pourra plus jamais te faire mal.

Sans se faire prier, l'enfant sauta en voiture.

— Où allons-nous, madame ? demanda le cocher du fiacre.

— Ce petit garçon s'est blessé. Emmenez-nous dans un endroit tranquille où je pourrais le soigner... J'aimerais aussi lui donner quelque chose de bon à boire pour qu'il oublie son gros chagrin.

Le cocher du fiacre, qui avait l'air d'un bon grand-père, hocha la tête en souriant.

— Je sais exactement ce qu'il vous faut, madame !

Et il fouetta son cheval qui partit au trot le long d'avenues bordées d'arbres.

Lorinda sourit à son protégé qui avait enfin cessé de pleurer.

— Maintenant, dis-moi comment tu t'appelles !

— Simon.

— Et qui fuyais-tu ?

— Ma... ma belle-mère. Elle me déteste et me bat tout le temps. Si... si mon père était toujours vivant, jamais elle n'oserait me faire mal !

Lorinda examina la main enflée et ensanglantée de Simon.

« Pauvre petit ! On l'a soit fouetté au sang, soit cinglé à coups de cravache... »

— Je vais te soigner, promet-elle. Tu verras, tu seras très vite remis. Est-ce seulement à la main que ta belle-mère t'a fait mal ?

— Non, elle me donne aussi des coups sur le dos, sur les jambes, partout ! Cela fait si mal ! Je pleure, je la supplie d'arrêter... mais elle continue.

Lorinda se sentit submergée de colère. Elle ne pouvait ni comprendre ni admettre la cruauté — surtout envers un enfant sans défense.

Elle crut entendre son beau-père :

— Je vous fouetterai jusqu'à ce que je vous entende crier grâce !

Elle le savait capable de mettre une telle menace à exécution...

« Mais je ne crois tout de même pas qu'il m'aurait battue jusqu'au sang ! »

Tout haut, elle demanda :

— Et tu t'es sauvé pour ne plus être fouetté par ta méchante belle-mère... Où veux-tu aller ?

— Chez mon oncle James.

Lorinda se dit qu'il ne lui restait plus qu'à conduire Simon chez ce dernier.

« Lorsque qu'il comprendra combien l'enfant est maltraité par sa belle-mère, il faudra bien qu'il prenne des mesures ! »

Tout haut, elle demanda :

— Et où habite cet oncle James ?

— Très, très loin.

— Dis-moi où, et je t'aiderai.

Simon la regarda avec une totale confiance. C'était un beau petit garçon de six ou sept ans, mais il était encore bouleversé par la terrible correction qu'il venait de recevoir et sa main devait le faire souffrir.

Patiemment, la jeune fille reprit :

— Tu t'appelles Simon, c'est bien cela ?

— Oui, madame.

— Simon comment?

— Simon Seabrook.

— Et comment s'appelle ton oncle James ?

— Lord Seabrook.

— Si ton oncle savait que ta belle-mère te bat, crois-tu qu'il l'en empêcherait?

— Oh, oui ! Oncle James aimait beaucoup mon père et ne permettrait pas à ma belle-mère d'être aussi méchante.

— Pourquoi te punit-elle? Aurais-tu fait de grosses sottises ?

Simon secoua négativement la tête.

— J'aurais bien trop peur! J'essaie de me faire remarquer le moins possible pour qu'elle n'ait pas l'occasion de me battre... Mais elle trouve toujours une raison pour cela. Elle me déteste et dit que je fais mal tout ce que je fais.

Voyant qu'il était sur le point de se remettre à pleurer, Lorinda s'empessa de changer de sujet de conversation.

— Il faut que tu me dises où habite ton oncle pour que je te conduise près de lui.

Simon la regarda avec des yeux étincelants.

— Vous... vous allez faire cela, madame? Oh, je serais si heureux ! Je... je n'aurais plus jamais besoin de retourner chez ma belle-mère ?

— Si ton oncle accepte de te garder avec lui, je pense que tu ne la reverras jamais.

— Oh, je serais si heureux ! répéta Simon.

— Mais il faudra que tu demandes très gentiment et très poliment à ton oncle de bien vouloir prendre soin de toi. A-t-il des enfants ?

— Non, il n'est pas marié.

— Et où habite-t-il? Il faut absolument que je le sache si tu veux que nous allions là-bas.

— Il habite dans un château.

— Mais où?

— Très, très loin, près d'un très, très grand lac. Mon père me racontait qu'il allait nager dans le lac autrefois, quand il avait mon âge.

— Où se trouve ce très, très grand lac ?

— Très, très loin.

Lorinda commençait à désespérer...

« Est-ce cela qu'on appelle un dialogue de sourds ? » se demanda-t-elle.

Et elle insista encore :

— Te souviens-tu du nom du lac?

— C'est un nom bizarre, un nom amusant qui ressemble un peu à « ouille » !

— Serait-ce par hasard Ullswater ?

— Oui! s'écria Simon? C'est cela! Ouillewater!

Lorinda se dit que la coïncidence était extraordinaire. Les siens n'étaient-ils pas originaires du district des lacs ? Et c'était justement là-bas qu'elle avait l'intention de se rendre dans l'espoir de trouver un cousin ou une tante susceptibles de l'héberger en attendant quelle trouve un emploi quelconque. Or voilà que le hasard voulait que le petit garçon quelle avait recueilli sans réfléchir souhaitait lui aussi se rendre dans le nord de l'Angleterre !

Un petit sourire lui vint aux lèvres.

« Tout à l'heure, je me disais que j'aurais dû me déguiser... Un hasard bienheureux va me permettre de passer tout à fait inaperçue. En effet, les détectives engagés par mon oncle vont se lancer à la poursuite d'une jeune fille seule. Quant à ceux auxquels la belle-mère de Simon va faire appel, ils seront seulement sur la piste d'un petit garçon perdu. Personne n'aura l'idée d'imaginer, en voyant une jeune femme voyager accompagnée d'un petit garçon — son fils, penseront les gens —, qu'il s'agit en fait des deux fugitifs que l'on recherche séparément !

Elle baissa la voix :

— Écoute, Simon...

— Oui, madame?

— Il ne faut à aucun prix que ta belle-mère puisse te retrouver.

— Oh, non!

— C'est un peu comme dans un jeu... Pour échapper aux méchants, il faut éviter d'être reconnu. Aussi, en attendant d'arriver chez ton oncle, tu vas prétendre être mon fils. Lorsque tu me parleras, il faudra que tu m'appelles maman. Tu n'oublieras pas ?

Pour la première fois, Simon sourit.

— Comme c'est amusant! J'aime les jeux...

— Jusqu'à ce que nous retrouvions ton oncle, tu t'appelleras Simon Bell. Quant à moi, je suis Mme Bell — ta maman. Tu as bien compris?

Il pouffa.

— Oui... maman !

Quelques instants plus tard, la voiture s'arrêta devant un restaurant.

Le cocher du fiacre vint ouvrir la portière à sa passagère.

— C'est l'un de mes amis qui tient ce restaurant, madame. Je suis sûr qu'il ne demandera pas mieux que de vous aider, vous et ce jeune monsieur.

— Je vous remercie.

Après lui avoir réglé le montant de la course, elle lui glissa dans la main un petit pourboire. Rien de très important : elle devinait que c'était une erreur de donner de trop grosses gratifications. Celui qui la recevait se souvenait forcément du généreux donateur...

« Et dans mon cas, mieux vaut passer inaperçue ! » pensa la jeune fille.

Sans tenir compte du panneau qui disait que l'établissement était fermé, le cocher du fiacre ouvrit la porte et cria de toute la force de ses poumons :

— Bill ! Il y a là une dame qui voudrait soigner son fils. Le petit s'est blessé.

Un homme d'un certain âge s'approcha d'un air peu amène. Mais dès qu'il vit Lorinda, son visage s'éclaira, car il avait compris que son ami ne lui amenait pas n'importe qui, mais une personne de la bonne société.

— En quoi puis-je vous aider, madame ?

— Mon fils s'est fait mal à la main, et je vous serais très reconnaissante de bien vouloir me donner un peu d'eau pour que je puisse nettoyer la plaie avant de la panser.

— C'est bien facile ! dit-il en emmenant Lorinda et Simon dans une pièce où il y avait un lavabo et de l'eau courante.

La jeune fille ouvrit le robinet en cuivre et mit la main de l'enfant sous le filet d'eau.

— Aïe !

— Chut, Simon ! Sois courageux ! Je ne peux pas te bander la main si elle n'a pas été soigneusement nettoyée.

Le petit garçon serra les dents et Lorinda put mener sa tâche à bien. Elle était en train de déplier son mouchoir en fin linon quand le restaurateur lui tendit un pansement immaculé.

— Prenez plutôt cela, madame. J'ai toujours un petit nécessaire d'urgence ici... On ne sait jamais : un accident est si vite arrivé !

— Merci.

Avec adresse, la jeune femme banda la main de Simon. Puis elle demanda au propriétaire du restaurant — un fort brave homme, en fin de compte —, de leur servir de la limonade et des biscuits.

Simon but son verre de sirop d'orgeat d'un trait et fit honneur aux biscuits au chocolat qui l'accompagnaient.

— Pouvez-vous me dire s'il y a une écurie de louage proche d'ici ? demanda Lorinda au restaurateur qui remplissait de nouveau le verre du petit garçon. Nous devons nous rendre à la campagne pour d'urgentes raisons familiales. Comme mon cocher est souffrant et que le temps presse, je suis obligée de m'arranger autrement.

— Vous ne pourriez pas mieux tomber ! s'exclama le propriétaire du restaurant. Il y a une écurie de louage juste au coin de la rue. Évidemment, on ne peut pas la comparer aux grands établissements, mais elle est dirigée par un homme honnête et sérieux. Il a de bons chevaux et des voitures confortables.

— Voilà exactement ce qu'il me faut ! Je vous remercie de m'avoir

permis de nettoyer la blessure de mon fils chez vous.

Elle esquissa un sourire.

— C'est toujours quand on est pressé qu'on se trouve retardé par des incidents de ce genre. Dites-moi, je vous prie, combien je vous dois pour les limonades, les biscuits et le bandage.

Le restaurateur griffonna l'addition et la posa sur la table en déclarant :

— Vous ne me devez rien pour le bandage. J'ai été très heureux de vous rendre ce petit service, madame, et j'espère que j'aurai l'occasion de vous revoir dans d'autres circonstances à l'une des tables de mon restaurant qui propose une excellente cuisine.

— Je n'en oublierai pas l'adresse. Lorsque je serai de retour à Londres, je demanderai à mon mari de m'emmener dîner chez vous.

— Ce serait un grand honneur, madame ! assura-t-il en s'inclinant bien bas.

Il accompagna la jeune fille jusqu'à la porte et lui montra où se trouvait l'écurie de louage. Elle n'était pas bien grande, en effet, mais semblait tenue correctement. Les chevaux avaient l'air bien nourris et les voitures en bon état.

Par mesure de prudence, Lorinda jugea plus sage de ne pas donner leur exacte destination.

— J'ai besoin de me rendre à Nottingham, déclara-t-elle.

Le propriétaire de l'endroit ôta sa casquette et se gratta la tête.

— Cela devrait prendre au moins deux jours...

— C'est ce que je pensais. Votre cocher pourrait nous déposer à mi-chemin et je trouverai certainement une autre voiture à louer.

— Nous vous amènerons à Nottingham, madame !

Après un instant d'hésitation, il ajouta :

— Si du moins vous avez de quoi payer le voyage.

— Combien cela coûtera-t-il ?

Le propriétaire de l'écurie de louage réfléchit pendant quelques instants.

— Puisque vous n'êtes que deux et avez peu de bagages, je vais vous donner une petite berline de voyage qu'un seul cheval suffit à tirer...

Il se tourna vers le fond de la cour.

— Larry !

Un homme d'une cinquantaine d'années sortit d'un box, une fourche à la main.

— Oui, monsieur ?

— Tu peux préparer la berline verte ?

— Tout de suite, monsieur. J'attelle Sultan ?

— C'est ça. Et prépare-toi à partir pour Nottingham. Cette jeune dame est pressée !

Là-dessus, le propriétaire de l'écurie se mit à compter sur ses doigts.

— Donc, deux jours de voyage, la berline verte, un cheval, un cocher, des frais d'auberge. Eh bien, cela coûtera... euh, voyons que je fasse mes calculs...

La somme qu'il se décida enfin à citer parut ridiculement basse à la jeune fille. Mais elle n'avait aucune idée des prix — à part ceux des robes de grand couturier... Depuis que sa mère avait épousé Ralph Piran, n'avait-elle pas eu à sa disposition toutes les voitures qu'elle voulait ?

— C'est payable à l'avance ! dit l'homme.

Sans songer à marchander, Lorinda lui donna la somme demandée. Tout en glissant les billets dans sa poche, il ajouta à mi-voix :

— Et si vous êtes contente de Larry, vous pourrez lui donner à l'arrivée un bon pourboire.

— Naturellement !

Moins d'un quart d'heure plus tard, la voiture partit. Mme Bell et son soi-disant fils s'étaient installés à l'intérieur avec leur unique valise. Larry s'était perché sur le siège du cocher. Quant à Sultan, un solide bai brun, il ne demandait qu'à trotter et ses fers résonnaient gaieusement sur les pavés.

Simon glissa sa main valide dans celle de Lorinda.

— C'est amusant ! chuchota-t-il.

La jeune fille regrettait d'avoir prétendu que Simon était son fils.

« J'ai l'air trop jeune pour avoir un enfant de cet âge... pensa-t-elle. J'aurais mieux fait de dire que je voyageais avec mon frère ! »

Hélas, il était maintenant trop tard pour raconter autre chose... Lorinda prit dans son sac la bague de fiançailles de sa mère et la passa à son annulaire gauche, en la retournant de manière à cacher les diamants à l'intérieur de sa main. Elle avait ainsi l'air de porter une alliance.

Dès que la voiture quitta Londres, Simon se mit à la fenêtre pour regarder défiler le paysage.

— J'aime beaucoup voyager, déclara-t-il. Mais je trouve que Sultan ne va pas assez vite. Pourquoi le cocher ne le met-il pas au galop ?

— Parce que nous avons une longue route à faire. Il faut ménager le cheval dès le début du voyage pour éviter qu'il ne se fatigue.

— Si nous allons trop lentement, ma belle-mère peut nous rattraper.

« Et mon beau-père aussi ! » ajouta intérieurement la jeune fille.

Mais ce ne serait pas avant le soir que Ralph Piran comprendrait qu'elle s'était enfuie... Elle aurait déjà réussi à mettre une certaine distance entre eux.

« Il ne faut cependant pas que je m'imaginer sauvée pour autant ! Je

ne dois pas sous-estimer le pouvoir de mon beau-père, et encore moins sa détermination ! »

Jamais cependant Ralph Piran ne soupçonnerait qu'elle était en route pour Ullswater, accompagnée par un petit garçon qu'elle faisait passer pour son fils !

Pour éviter que l'enfant ne commette d'impairs, elle lui rappela qu'il devait l'appeler « maman ».

— Oh, j'ai bien compris cela ! s'exclama-t-il.

— Vois-tu, Simon, tu te caches... et moi aussi. Tant que nous ne serons pas arrivés chez ton oncle, il faut que nous fassions preuve de la plus grande prudence, sinon on nous ramènera de force à Londres.

Il frissonna.

— Je ne veux pas retourner chez ma belle-mère !

— Et moi, je ne veux pas retourner dans la demeure d'où je me suis enfuie.

Ils avaient déjà traversé plusieurs villages. Le cocher, qui devait commencer à avoir faim, s'arrêta à l'entrée de l'un d'eux et vint trouver Lorinda.

— Voulez-vous que nous fassions halte ici pour déjeuner, madame ?

La jeune fille jeta un coup d'œil par la fenêtre et secoua négativement la tête.

— C'est jour de marché. Il y aura du monde partout et il nous faudra attendre pour être servis ! Poussons plutôt jusqu'au prochain village.

Environ cinq kilomètres plus loin, Larry s'arrêta de nouveau.

— Et ici, madame ?

Lorinda vit de nombreuses affiches annonçant qu'une fête aurait lieu le jour même dans le but de collecter des fonds pour l'hôpital local. Les estrades étaient déjà montées et des villageois endimanchés se promenaient dans les rues.

Elle secoua la tête.

— Non. Je préfère m'arrêter dans un endroit calme.

Lorsque la voiture repartit, Simon parut déçu.

— J'aurais aimé voir la fête !

— Moi aussi. Mais nous devons songer à faire de la route, pas à nous amuser !

— Vous avez raison... maman, admit-il.

Il n'y avait ni foire ni fête au village suivant. Seuls quelques canards évoluaient paisiblement dans la mare qui se trouvait devant une petite auberge de carte postale.

— Si nous nous arrêtions ici, madame ? demanda le cocher.

— Cela me paraît très bien.

Larry s'occupa de son cheval et alla manger un morceau aux cuisines, tandis que la femme de l'aubergiste conduisait Lorinda et son

« fils » dans la salle à manger où elle leur servit de la viande froide, de la salade de son jardin, du fromage et des fraises à la crème auxquelles Simon fit honneur.

Pour se vieillir, la jeune fille tira ses cheveux en arrière. Et elle se promit — si par hasard un étranger s'avisait de lui adresser la parole —, de ne lui répondre que du bout des lèvres, tout en fronçant les sourcils et en prenant un air réservé.

Avant de repartir, elle régla leur repas. De nouveau, la somme demandée lui parut infime...

Lorsque Lorinda et Simon arrivèrent dans la cour, ils y trouvèrent Larry qui finissait d'atteler. Comme il avait déjà compris que sa cliente était assez difficile, il jugea plus sage de lui demander où elle aimerait faire halte pour la nuit.

— Dans une ville, un gros bourg ou un village ?

La jeune fille n'hésita pas.

— Nous serions bien mieux dans un petit village tranquille.

Il hocha la tête.

— Je vois ce qu'il vous faut! Je connais une jolie auberge, peut-être pas très luxueuse pour une dame comme vous, mais très propre et très bien tenue.

— C'est le principal, Larry.

— Nous devrions y arriver en fin d'après-midi.

— Ce serait parfait.

Un peu plus tard, dans la voiture que Sultan tirait au petit trot, Lorinda posa quelques questions à Simon au sujet des siens.

Petit à petit, elle réussit à comprendre que l'enfant était le fils de Ruppert Seabrook, qui n'était autre que le frère cadet de l'actuel lord Seabrook.

Ruppert avait épousé la mère de Simon sans tenir compte de l'opposition de son père, le défunt lord Seabrook. Ce dernier, estimant que son cadet faisait une mésalliance, l'avait jeté à la porte du château familial... Ruppert était alors allé vivre dans le Devon, où — selon Simon — il avait été très heureux avec la femme qu'il aimait. C'était non seulement un excellent cavalier, mais aussi un dresseur de chevaux exceptionnel. Il avait de plus un flair extraordinaire pour deviner le potentiel d'un cheval. Comme il fallait bien vivre, il achetait pour trois fois rien des poulains qu'il « débourrait » lui-même avant de les revendre avec un substantiel bénéfice.

Deux ans auparavant, la mère de Simon était morte des suites d'une pneumonie, laissant son mari et son fils inconsolables...

Ruppert n'avait pas eu le courage de rester dans la jolie maison que sa femme avait décorée elle-même. Avec Simon, il était allé s'installer à Londres.

Comme il était jeune et séduisant et qu'il portait un beau nom, il

avait été invité à un grand nombre de réceptions. Beaucoup de femmes s'intéressaient à lui, mais il n'en remarquait aucune et, dépitées, elles abandonnaient vite la partie. Il fallut toute l'obstination d'une riche veuve pour qu'il se décide à se remarier, pensant ainsi donner une mère au petit Simon.

— Avant d'épouser mon père, elle disait qu'elle adorait les enfants... Elle me donnait des jouets magnifiques... Et puis, tout de suite après le mariage, elle m'a confié à une gouvernante qui était très sévère, mais qui, au moins, ne me battait pas, elle !

Quelques mois plus tard, Ruppert Seabrook avait fait une mauvaise chute de cheval au cours d'un steeple-chase. Les vertèbres cervicales brisées, il était mort sur le coup...

Sa seconde femme, qui l'aimait à sa façon, l'avait beaucoup pleuré.

— Et que vais-je faire de toi, maintenant ? avait-elle lancé en regardant Simon sans aménité.

Comme elle n'avait aucune envie de s'occuper du fils d'une autre, elle avait écrit au frère aîné de son mari, devenu entre-temps lord Seabrook, pour lui demander de se charger de l'enfant.

Lord Seabrook lui avait répondu qu'il voyageait beaucoup à l'étranger et que, par conséquent, il était préférable qu'elle garde le petit garçon avec elle.

Cette lettre avait rendu la belle-mère de Simon folle de rage. C'était à partir de ce moment-là qu'elle avait commencé à battre l'enfant. Au moindre prétexte, elle prenait son fouet ou sa cravache.

— Elle me déteste ! s'écria Simon en se remettant à pleurer. Elle voudrait que je meure pour être débarrassée de moi !

Lorinda prit l'enfant dans ses bras et l'embrassa.

— Ne pense plus à elle ! Tu ne la reverras jamais !

Tout en s'efforçant de rassurer le petit garçon, la jeune fille se demandait ce qui se passerait si Ralph Piran réussissait à la retrouver.

« On ne peut pas ramener Simon chez sa belle-mère si elle le bat comme plâtre ! »

La véracité des dires du petit garçon se trouva confirmée lorsqu'ils s'arrêtèrent pour la nuit dans une auberge guère plus grande que celle où ils avaient déjeuné.

L'aubergiste leur proposa deux petites chambres communicantes et sa femme leur servit un dîner très simple mais excellent.

Lorinda aida ensuite Simon à se préparer pour la nuit. Elle fut horrifiée, en lui ôtant sa chemise, de voir son dos marqué de cicatrices dont certaines saignaient.

« Mon Dieu ! Comment est-ce possible ? Oh, le pauvre petit ! »

Elle descendit demander à la femme de l'aubergiste si elle avait un onguent calmant à lui vendre.

— Bien sûr, madame ! Il y a au village une vieille femme qui

fabrique d'excellents remèdes !

Pour quelques shillings, la jeune fille acheta un petit pot de crème à l'arnica. Elle en appliqua sur le dos meurtri de Simon, en évitant toutefois de toucher aux blessures ouvertes qui auraient besoin d'être soignées avec un antiseptique.

« Mon Dieu ! Comment peut-on frapper ainsi une créature sans défense ? »

Si le petit Simon avait été un enfant insupportable, Lorinda aurait compris que sa belle-mère lui donne de-temps en temps une fessée. Mais elle avait déjà pu se rendre compte que Simon était sage et bien élevé. Ce n'était pas un rebelle que l'on ne dressait qu'à force de corrections !

« De toute manière, des coups laissant de telles traces sont inexcusables ! »

Ils partirent de très bonne heure le lendemain matin. Une belle journée estivale s'annonçait et, déjà, le soleil brillait dans un ciel sans nuages.

Lorinda constata avec plaisir que le cheval semblait en aussi bonne forme que la veille. Larry, d'excellente humeur, sifflait comme un pinson. Quant à Simon, il assurait que sa main et son dos lui faisaient beaucoup moins mal.

— Il fait si beau que si vous n'y voyez pas d'inconvénient, madame, je vais baisser la capote de la voiture, proposa leur cocher.

Simon battit des mains.

— Oh, oui ! S'il vous plaît maman, dites oui !

Lorinda ne voyait aucune raison de s'opposer à la suggestion de Larry.

— Quelle bonne idée ! Cela nous fera du bien de respirer l'air de la campagne.

Des haies de chèvrefeuille odorantes bordaient la route et dans les prés bien verts où paissaient des moutons pointaient les corolles des marguerites et des boutons-d'or. De temps en temps, ils traversaient un village dont les cottages coiffés de toits de chaume étaient entourés de jardins fleuris.

— Comme c'est joli ! s'extasiait Simon. Vous entendez les oiseaux chanter, maman ?

Amusée de l'enthousiasme de l'enfant, Lorinda sourit. Maintenant qu'un nombre appréciable de kilomètres la séparait de son beau-père, elle se sentait un peu plus rassurée, sans toutefois oser encore se croire sauvée.

Comme la veille, ils s'arrêtèrent pour déjeuner dans une petite auberge tranquille où on leur servit un excellent repas froid. En revanche, celle où ils s'arrêtèrent pour la nuit était beaucoup moins

confortable que celle où ils avaient séjourné la veille.

Lorinda fit la grimace en voyant les couvertures en mauvais état...

« Bah ! J'aurais bien tort d'attacher de l'importance à de pareils détails ! » se dit-elle.

Elle enduisit le dos de Simon d'onguent avant de le mettre au lit.

— Vous voulez bien me raconter une histoire comme hier soir...
maman? demanda-t-il.

— Bien sûr!

La jeune fille s'assit au bord du lit de l'enfant.

— Il était une fois...

Elle attendit qu'il se soit endormi pour regagner sa propre chambre, qui communiquait avec celle de son soi-disant fils, après avoir soigneusement verrouillé les portes donnant sur le couloir.

A peine venait-elle de sombrer dans le sommeil qu'un cri perçant la réveilla en sursaut. Sa première pensée fut celle-ci :

« On attaque Simon ! »

Elle se précipita dans la chambre éclairée par la lumière argentée du clair de lune. C'était bien l'enfant qui hurlait... mais dans son sommeil.

« Ce n'est qu'un cauchemar... »

Lorinda prit dans ses bras le petit garçon qui s'agrippa convulsivement à elle.

— Au secours! Empêchez-la de me battre! Sauvez-moi! Au secours!

— Tout va bien, Simon... Calme-toi, tu es en sécurité, tu ne crains rien...

Il entrouvrit les yeux et la reconnut.

— Je... je croyais que... que ma belle-mère... m'avait rattrapé...

— Ta belle-mère est bien loin maintenant.

Simon éclata en sanglots.

— Je... j'ai eu si peur! Si... si elle me retrouvait, elle... elle me battrait jusqu'à ce que je m'évanouisse...

— Écoute-moi bien, Simon! fit Lorinda avec force. Je te promets que personne ne te fera plus jamais de mal. Il faut que tu me croies !

Elle serra l'enfant contre elle.

— Voilà... Le mauvais rêve est fini!

— Ma... ma belle-mère...

— Tu ne la verras plus jamais !

Tout en assurant ceci avec force, elle se dit qu'il fallait absolument qu'elle trouve les arguments pour convaincre lord Seabrook de prendre son neveu en charge.

« S'il refuse, je m'en occuperai moi-même... »

Elle embrassa Simon sur le front avec une infinie tendresse avant de lui demander :

— Veux-tu que je te raconte encore une histoire ?

— Oh, oui, s'il vous plaît !

Il la contempla avec adoration.

— Vous êtes aussi gentille et aussi belle que maman. Je vous aime beaucoup !

Lorinda l'embrassa de nouveau.

« Ce compliment est le plus sincère de tous ceux que j'ai reçus jusqu'à présent ! » se dit-elle avec une certaine amertume.

Une fois arrivée à Nottingham, Lorinda fit ses adieux à Larry et lui donna un pourboire en le remerciant de les avoir amenés à bon port.

A bon port ? En réalité, ils étaient loin d'être arrivés ! Avant de louer une autre voiture, la jeune fille alla acheter une chemise neuve pour Simon, car celle qu'il portait était toute tachée de sang.

Puis ils repartirent... Par mesure de prudence, Lorinda changea encore une fois de voiture et de cheval.

« J'espère avoir maintenant suffisamment brouillé les pistes ! » se dit-elle.

Mais une fois qu'ils seraient arrivés au château, le plus dur resterait à faire.

« Il me faudra convaincre lord Seabrook de s'occuper de son neveu... ce qui risque d'être une tâche bien difficile. Un homme encore célibataire n'a aucune envie de se retrouver avec à sa charge un enfant qui n'est pas le sien ! Il n'a d'ailleurs pas hésité à le dire sans ambages à la belle-mère de Simon... »

Lorinda était cependant bien déterminée à faire tout ce qui était en son pouvoir pour éviter que Simon ne retourne auprès de sa cruelle marâtre.

Lorsqu'ils arrivèrent à Penrith, la jeune fille dit à son petit protégé :

— Nous sommes maintenant tout près du lac d'Ullswater... et du château de ton oncle.

— Oh!

— Comme il est déjà tard, nous allons passer encore une nuit dans une auberge. Et demain matin, nous prendrons une nouvelle voiture pour nous conduire là-bas. A partir de maintenant, tu peux redevenir toi-même.

— Le jeu est fini ? Je ne m'appelle plus Simon Bell ? s'exclama-t-il, très déçu.

— Tu es Simon Seabrook et je ne suis plus ta mère.

L'enfant pâlit.

— Vous... vous n'allez pas me quitter? demanda-t-il avec une réelle anxiété.

Elle jugea inutile de lui donner de faux espoirs.

— Je l'ignore. Tout dépendra de ton oncle. N'oublie pas que, moi aussi, je fuis quelqu'un qui me fait peur...

— Nous n'aurons qu'à demander à mon oncle James de vous cacher.

Lorinda avait déjà pensé à cela. Ce serait en effet la meilleure solution !

« Il ne faut pas trop rêver ! » se dit-elle en s'efforçant de garder les pieds sur terre.

— Mon oncle James est très gentil, vous savez !

— L'idéal serait qu'il m'engage comme gouvernante pour que je m'occupe de toi.

Ce serait en effet une solution parfaite, une solution inespérée — mais elle n'osait trop croire au miracle.

— J'aimerais tant que vous soyez ma gouvernante ! s'exclama Simon. Nous resterions toujours ensemble, vous me raconteriez tous les jours de belles histoires et...

Il s'interrompit brusquement.

— J'y pense... Puisque je ne peux plus vous appeler maman, comment dois-je m'adresser à vous maintenant ? Quel est votre nom ?

— Lo...

La jeune fille se mordit la lèvre inférieure.

« Il ne faut pas que je révèle mon véritable prénom, : car si mon beau-père diffuse des avis de recherche un peu partout, je serais vite retrouvée !

Elle était en train de chercher un prénom commençant par Lo... et ce n'était pas si facile !

— Lo... Loli...

— Et pourquoi pas Lolita ?

Mais Simon s'enthousiasmait déjà.

— Loli ! C'est joli. Me permettez-vous de vous appeler par votre prénom ?

La jeune fille sourit. Si elle avait la chance de devenir la très jeune gouvernante du neveu de lord Seabrook, mieux valait que son élève l'appelle Loli au lieu de lui donner du Mme Bell.

— C'est entendu, je serai Loli pour toi. Mais cela ne doit pas t'empêcher d'être très gentil et très poli avec moi si je deviens ta gouvernante.

Simon posa sa joue sur le bras de la jeune fille.

— Je serai toujours gentil et poli avec vous, parce que je sais que vous ne me battrez jamais.

En le sentant frissonner, Lorinda comprit qu'il pensait de nouveau à sa belle-mère. Elle s'empressa de changer de sujet de conversation.

— Il est l'heure de dormir. Veux-tu que je te raconte une histoire ?

— Oh, oui, s'il vous plaît, Loli !

Le lendemain matin, ils repartirent dans une autre voiture de louage. Le temps se maintenait au beau et le paysage était magnifique. Lorsqu'ils arrivèrent en vue du lac, Simon sauta de joie.

— Ouillewater! Je suis sûr que c'est le lac d'Ouillewater ! Mon père m'avait bien dit qu'il était très, très grand...

— Ullswater, corrigea doucement la jeune fille.

Le lac semblait se perdre à l'infini sous une légère brume, tandis qu'à l'horizon, on voyait les sommets des montagnes se détacher sur le ciel pur.

La route longeait les berges et, en voyant quelques voiliers, Simon recommença à sauter de joie.

— Papa faisait du bateau sur le lac ! Et moi aussi, j'irai en faire...

Le cocher brandit son fouet vers la gauche.

— Voilà le château de Seabrook !

Lorinda laissa échapper une exclamation admirative.

« C'est magnifique ! » songea-t-elle en voyant les tours altières surgir au milieu d'un écrin de verdure.

Très impressionné lui aussi, Simon se trouva pendant quelques instants réduit au silence.

— Est-ce vraiment le château de mon oncle James ? demanda-t-il d'une voix mal assurée. Est-ce vraiment le château où mon père a grandi ? On se croirait dans... dans un livre d'images !

La voiture franchit une grille en fer forgé ornée d'entrelacs et de flèches d'or avant d'emprunter une large allée bordée de chênes séculaires.

Le parc était superbe, avec des massifs de fleurs de toutes les couleurs et des pelouses si bien entretenues qu'on les aurait crues en velours émeraude.

Lorsque la voiture de louage s'arrêta en bas du perron, Lorinda eut l'impression que sa respiration s'arrêtait.

« Que ferons-nous si lord Seabrook n'est pas là ? » se demanda-t-elle avec angoisse.

Elle paya le cocher qui déposa sa valise sur la première marche du perron. Elle n'eut même pas besoin de sonner car deux valets en élégante livrée venaient d'ouvrir en grand la porte à double battant. Un majordome aux favoris blancs apparut et la regarda d'un air interrogateur.

— Lord Seabrook est-il là ? demanda-t-elle.

A son grand soulagement, le majordome hocha affirmativement la tête.

— Mais oui, madame. Qui dois-je annoncer ?

Lorinda baissa les yeux vers le petit garçon qui se tenait à ses côtés.

— Son neveu, Simon Seabrook.

Le majordome laissa échapper une exclamation.

— Monsieur Simon Seabrook! C'est que j'ai bien connu votre père, monsieur Simon! Comme vous lui ressemblez !

Le visage de l'enfant s'éclaira.

— C'est vrai, vous avez connu mon père ? demanda-t-il, oubliant sa timidité. Il m'a souvent parlé de ce grand château et du lac de Ouille... de Ullswater.

Le majordome sourit.

— Si vous voulez bien me suivre, madame.

En tenant Simon par la main, la jeune fille entra ; dans un grand hall dont les murs étaient couverts de portraits représentant certainement les ancêtres de Simon. Elle aperçut un escalier à double révolution et une énorme cheminée moyenâgeuse. Cette partie du château devait être la plus ancienne et par la suite, au cours des siècles, ses propriétaires respectifs avaient ajouté qui une aile, qui une tour pour en faire le magnifique bâtiment qu'il était devenu.

Le majordome fit entrer les visiteurs dans un petit salon dont les portes-fenêtres étaient ouvertes sur une terrasse dominant le lac.

Simon courut jusqu'à la terrasse.

— Il y a trois bateaux avec des voiles blanches !

Lolita regarda autour d'elle en se disant qu'elle n'avait jamais de sa vie eu l'occasion de voir un aussi beau château.

« Comment le père de Simon a-t-il pu quitter une pareille demeure? »

— Voilà encore un autre bateau ! s'écria Simon. Un bateau encore plus grand que les autres ! Oh, comme j'aimerais aller me promener sur l'eau !

— Il faudra que tu demandes à ton oncle s'il possède un voilier.

La porte s'ouvrit à ce moment-là et un homme en tenue d'équitation fit son entrée. Il était brun, très grand... et fort séduisant avec ses yeux sombres, sa mâchoire volontaire, son front haut et son nez aquilin.

Simon courut se jeter dans ses bras en poussant un cri de joie.

— Oncle James !

Lord Seabrook le souleva sans effort.

— Quelle surprise! Personne ne m'avait prévenu de ta visite !

— Je suis venu parce que je ne voulais pas rester chez ma belle-mère. Elle me battait si fort, elle me faisait si mal et je pleurais tant que... que je me suis sauvé !

Stupéfait, lord Seabrook déposa son neveu par terre.

— Ta belle-mère te battait? répéta-t-il avec incrédulité.

L'enfant lui montra la main que Lorinda avait pansée. La jeune fille avait jugé qu'il valait mieux maintenant la laisser cicatriser à l'air

libre.

En voyant les marques des coups de cravache qui creusaient la chair, le visage de lord Seabrook durcit.

— Que signifie cela? demanda-t-il en se tournant vers la jeune fille. Que s'est-il passé exactement ? Étant donné les circonstances, laissez-moi tout d'abord vous remercier de m'avoir amené mon neveu.

Il tendit la main à Lorinda qui la serra.

— Votre neveu vous a dit la vérité : sa belle-mère le maltraitait...

Elle adressa un sourire à l'enfant.

— Mais tout cela est fini et désormais, plus personne ne lui fera jamais mal !

A mi-voix, elle ajouta :

— Il faut que je vous mette au courant de la situation, mais il serait préférable pour cela que nous soyons seuls.

Lord Seabrook comprit tout de suite qu'elle voulait éviter à l'enfant d'écouter un récit certainement très pénible pour lui. Ses blessures cicatrisaient, mais il était loin d'être remis mentalement. Ne faisait-il pas de terribles cauchemars presque toutes les nuits ?

— Aimerais-tu boire un peu de limonade, Simon? demanda lord Seabrook à son neveu.

— Oui, s'il vous plaît, mon oncle.

— Barty, le majordome, t'offrira aussi quelques chocolats. Aimes-tu les chocolats ?

— Beaucoup, mon oncle. Mais ma belle-mère ne m'en donnait jamais ! Elle disait que le pain sec était bien assez bon pour moi !

De nouveau, le visage de lord Seabrook durcit. Sans faire le moindre commentaire, il sonna et le majordome arriva quelques instants plus tard.

— Barty, j'ai dit à monsieur Simon que vous alliez lui offrir de la limonade et quelques-uns de ces chocolats que son père et moi aimions tant lorsque nous étions enfants.

Le majordome hocha la tête en souriant.

— Je suis sûr que je trouverai des chocolats à l'office, milord.

Il se tourna vers le petit garçon.

— Si vous voulez bien venir avec moi, monsieur Simon.

— Arrangez-vous pour que nous ne soyons pas dérangés, Barty, fit lord Seabrook.

Le majordome comprit immédiatement ce qui était attendu de lui.

— Je suis sûr que monsieur Simon aimerait monter tout en haut du donjon.

— Oh, oui! s'exclama l'enfant.

Il suivait déjà Barty quand il fit brusquement demi-tour et retourna en courant vers Lorinda.

— Vous n'allez pas partir, Loli? demanda-t-il avec angoisse.

— Non, ne t'inquiète pas. Je serai là quand tu reviendras après être monté tout en haut du donjon.

— Je vous apporterai un chocolat...

Après un instant d'hésitation, il ajouta :

— Si du moins on m'en donne assez !

Lord Seabrook éclata de rire.

— Je suis sûr qu'il y en aura suffisamment ! Tu vas boire de la limonade, manger des chocolats, monter tout en haut du donjon... et revenir nous retrouver.

Tout à fait rassuré, Simon suivit le majordome sans se faire prier.

Resté seul avec Lorinda, lord Seabrook lui indiqua un fauteuil.

— Asseyez-vous, je vous en prie.

La jeune fille s'exécuta. Après s'être installé en face d'elle sur un autre fauteuil, il demanda :

— Que signifie cette histoire au sujet de ma belle-sœur maltraitant mon neveu ? J'ai peine à la croire capable d'une chose pareille !

— Vous avez vu la main de Simon, dit Lorinda. Mais ce n'est rien en comparaison de son dos, qui est lacéré de coups. Je ne sais combien de fois il a été battu.

— Ce n'est pas possible !

— Hélas, si !

— Comment peut-on faire preuve d'une pareille cruauté envers un enfant sans défense ?

— Je ne peux pas le comprendre davantage. Et j'aurais eu honte de moi si j'avais laissé Simon retourner auprès de sa marâtre. C'est pourquoi je vous l'ai amené...

— Vous avez eu entièrement raison ! Dans quelles circonstances vous êtes-vous trouvée mêlée à cette lamentable affaire ?

— Tout à fait par hasard. Je me trouvais dans Illingworth Square quand Simon est arrivé en courant. Il sanglotait et sa main était en sang. Quand je lui ai demandé ce qui lui arrivait, il m'a raconté que sa belle-mère ne cessait de le battre et qu'il s'était sauvé. Le cas était grave... et j'ai compris qu'il fallait prendre des mesures d'urgence.

— Vous avez bien fait. C'aurait été un crime de rendre cet enfant à sa belle-mère ! Comment êtes-vous venue jusqu'ici ?

— J'ai pris des voitures de louage.

— Cela a dû vous coûter très cher. Je vous rembourserai tous vos frais, naturellement.

— Je vous en remercie. J'ai dépensé cet argent de bon cœur... mais j'avoue que je ne suis pas bien riche. Je dois travailler pour vivre.

Lorinda retint sa respiration avant de déclarer d'un trait :

— Je cherche un emploi de gouvernante...

Lord Seabrook haussa les sourcils avec incrédulité.

— Vous ?

La jeune fille portait l'élégant ensemble de voyage en velours bleu qu'elle avait acheté dans l'une des meilleures boutiques de Bond Street. Une véritable gouvernante n'aurait jamais pu s'offrir une semblable toilette !

— Vous avez l'air étonné, murmura-t-elle. Et pourtant je vous ai dit la vérité. J'ai vraiment besoin de travailler. Simon m'a prise en affection, je l'aime beaucoup moi aussi... et j'espère de tout mon cœur que je pourrai rester avec lui.

Avec son visage en forme de cœur, ses joues roses et ses grands yeux couleur saphir, elle était ravissante — surtout quand elle prenait cet air implorant...

Lord Seabrook ne savait que penser. Mille questions lui venaient aux lèvres mais il jugea plus sage de ne pas les poser maintenant.

— Je serais très heureux si vous acceptiez de rester avec Simon, se contenta-t-il de déclarer. Tout au moins provisoirement, jusqu'à ce que je sache comment je vais m'organiser. Comment vous appelez-vous ? Je ne crois pas que vous m'ayez donné votre nom...

Avec un sourire, il ajouta :

— J'ai entendu Simon vous appeler Loli. C'est charmant... mais pour une gouvernante censée faire preuve d'autorité, je me demande si c'est bien indiqué !

— Je m'appelle Mme Bell et je suis veuve.

Lord Seabrook eut peine à cacher sa surprise.

— Mon mari a été tué dans un accident quelques semaines seulement après notre mariage, s'empessa d'expliquer la jeune fille. Comme il m'a laissé très peu d'argent, je me trouve obligée de chercher un emploi.

— Eh bien, tout s'arrange ! Car de mon côté je serais très heureux que vous vous occupiez de mon neveu jusqu'à ce qu'il soit remis de ses blessures et du traumatisme qu'il a forcément subi.

— C'est surtout cela qui m'inquiète, avoua Lorinda. Il a de terribles cauchemars...

— Quoi détonnant ?

— J'ai déjà eu le temps de découvrir que si je lui raconte une histoire avant qu'il ne s'endorme, il fait moins de mauvais rêves. Mais je peux vous assurer qu'il n'est pas près d'oublier sa belle-mère ! Pendant le voyage, il avait tout le temps peur qu'elle ne le rattrape. Je crois qu'il faudra un certain temps avant qu'il n'oublie ce qui s'est passé et que...

Sa voix se mit à trembler à la pensée qu'elle aussi se trouvait dans la même situation que Simon.

— ... et qu'il se sente enfin en sécurité, termina-t-elle.

Après un silence, lord Seabrook déclara :

— Je vous le répète, je suis très heureux que vous acceptiez de

vous occuper de Simon. Il faut tout d'abord lui redonner confiance en lui, et aussi lui apprendre que tous les êtres humains ne sont pas des bourreaux !

— C'est exactement ce que j'essaie de faire.

— J'étais persuadé d'agir pour le mieux en le laissant à cette femme. Comment aurais-je jamais pu imaginer qu'elle était capable de le maltraiter ?

— Selon Simon, elle le haïssait. Peut-être tout simplement parce qu'il n'était pas son fils et qu'elle aurait voulu avoir des enfants de votre frère ? D'après ce que j'ai lu, une telle réaction serait assez classique...

Lord Seabrook hocha la tête.

— J'ai lu moi aussi des articles à ce sujet. Donc, nous sommes bien d'accord ? A partir de maintenant, vous êtes engagée comme gouvernante.

— Je vous en remercie.

Avec chaleur, la jeune fille ajouta :

— Je ne puis vous dire combien vous me rendez service en me permettant de rester ici avec Simon !

Sous le regard inquisiteur de lord Seabrook, elle se sentit rougir.

« Je n'aurais pas dû parler aussi franchement ! » pensa-t-elle.

Maintenant, le châtelain risquait de se poser des questions à son sujet ! Mal à l'aise, Lorinda se détourna en toussotant.

L'arrivée de Simon mit fin à une situation embarrassante.

— Voici un chocolat pour vous, Loli. Ils sont délicieux et j'en ai déjà mangé trois.

Il tendit à la jeune fille un chocolat enveloppé de papier doré.

— Merci, c'est très gentil d'avoir pensé à moi, dit-elle en le mettant dans sa poche. Je le mangerai quand j'aurai faim.

— Moi, j'ai faim ! déclara Simon. Barty a dit que le déjeuner serait bientôt servi et il m'a montré un cabinet de toilette où j'ai pu me laver les mains.

Lord Seabrook se leva.

— Je suis sûr que Mme Bell aimerait elle aussi se laver les mains. Je vais demander à Barty de la conduire auprès de Mme Shepherd, la femme de charge.

Il sonna et, pendant qu'il donnait ses instructions au majordome, Simon glissa sa main dans celle de Lorinda.

— C'est immense ici ! Il y a des armures alignées dans un couloir... Il faut que vous voyiez cela, on dirait de vrais soldats !

Barty se tourna vers la jeune fille.

— Si vous voulez bien me suivre, madame.

— En attendant le retour de ta gouvernante, je vais te montrer quelques-uns des trésors de la famille, dit lord Seabrook à son neveu.

L'enfant ouvrit de grands yeux.

— Des trésors?

Sans se faire prier, il emboîta le pas à son oncle tandis que Lorinda montait l'escalier avec le majordome.

— Voici Mme Shepherd, dit celui-ci.

Celle-ci les attendait sur le palier. C'était une femme d'un certain âge au visage austère, vêtue selon la tradition d'une robe en soie noire ornée d'une châtelaine d'argent au bout de laquelle cliquetait un énorme trousseau de clés.

— Je vais vous montrer où vous pourrez vous laver les mains, dit-elle à la jeune fille. J'ai déjà envoyé des domestiques préparer la salle d'étude, la salle de jeux, la chambre de M. Simon et la vôtre. Ce ne sera pas bien long car, la semaine dernière, j'avais justement demandé que l'on fasse le ménage en grand dans ces pièces. C'est d'autant plus étrange qu'on n'y avait pas touché depuis des années... J'ai dû avoir un pressentiment!

Elle emmena Lorinda dans l'une des somptueuses chambres réservées aux hôtes de marque. Au milieu de la pièce trônait un lit à baldaquin en bois sculpté et doré à l'or fin.

« Quel magnifique château ! » se dit la jeune fille en admirant le tapis d'Aubusson.

Une femme de chambre arriva en courant avec un broc d'eau chaude qu'elle plaça sur la table de toilette. La jeune fille ôta son chapeau et, pour se vieillir davantage, tira encore un peu plus en arrière ses boucles blondes avant de se laver les mains.

— Et maintenant, je vais rejoindre milord et Simon, dit-elle à la femme de charge. C'est que je ne voudrais pas les faire attendre...

— Après déjeuner, votre chambre sera faite et je vous ferai visiter les pièces réservées aux enfants.

— Je vous en remercie.

Lorinda s'empressa de descendre. Elle trouva Simon en compagnie de son oncle au bout d'un couloir. L'enfant inspectait une armure avec beaucoup de curiosité et posait mille questions auxquelles lord Seabrook répondait avec patience.

En voyant apparaître sa gouvernante, le petit garçon se précipita.

— Quel beau château! J'ai l'impression de vivre l'une de vos histoires, Loli. Il va falloir que j'explore toutes les tours pour voir s'il y a des prisonnières et des dragons...

Lord Seabrook esquissa un sourire.

— Je n'en ai encore jamais vu au château de Seabrook !

— Mais avez-vous bien cherché, oncle James ?

— Quand j'avais ton âge, oui.

— Plus maintenant?

— Maintenant, j'avoue que le temps me manque pour traquer les

dragons.

Tout en parlant, lord Seabrook s'était dirigé vers le hall, suivi par son neveu et Lorinda.

— Il serait temps que nous allions déjeuner. Mon invitée doit s'impatientser...

Il ouvrit la porte d'un salon plus grand que celui dans lequel le majordome avait introduit Lorinda et Simon à leur arrivée.

Une femme en élégante robe de satin d'un rose très vif était assise près de la cheminée. Avec ses cheveux noirs comme l'ébène, ses yeux sombres et sa peau très blanche, elle était d'une surprenante beauté. Mais il aurait été difficile de lui donner un âge. Elle pouvait avoir vingt-cinq ans comme trente... ou plus!

— Je commençais à me dire que vous m'aviez oubliée, James! murmura-t-elle en battant des cils et en faisant la moue.

— Vous oublier? Chère amie, comment serait-ce possible? répondit-il en s'inclinant pour lui baiser galamment la main. J'ai été retardé par l'arrivée d'un visiteur inattendu.

— Un visiteur?

— Mon neveu, le fils de mon frère cadet Ruppert.

Il posa la main sur l'épaule de l'enfant et sourit.

— Je suis très heureux de l'avoir avec moi! Chère amie, permettez-moi de vous présenter Simon Seabrook. Simon, voici l'une des plus jolies femmes du monde, lady Cressington.

Simon s'inclina poliment en serrant la main de l'invitée de son oncle.

— Bonjour, madame. Je suis très heureux de faire votre connaissance.

—Oh! Quel charmant petit garçon! s'écria-t-elle avec affectation. Comme il vous ressemble, James !

Lorinda avait l'intuition que l'invitée de lord Seabrook ne pensait pas un mot de ce qu'elle disait... De plus, elle devinait que cette femme n'était pas contente du tout de l'arrivée d'un autre visiteur.

« Elle préférerait être seule avec lord Seabrook et je la crois furieuse de notre intrusion », pensa la jeune fille.

—Permettez-moi également de vous présenter la gouvernante de Simon, Mme Bell, poursuivit James.

Lady Cressington adressa à Lorinda un signe de tête distant.

« Je ne dois pas oublier que je ne suis plus qu'une gouvernante ! » se dit Lorinda. « Autant dire un meuble... »

Lady Cressington avait tout d'abord à peine regardé la jeune fille. Puis son regard se fit soudain perçant tandis qu'elle la détaillait des pieds à la tête. Probablement jalouse de sa beauté et de sa fraîcheur, elle pinça les lèvres.

— Une gouvernante?

Une lueur qui ne disait rien de bon passa dans ses grands yeux noirs.

— Votre neveu a l'âge d'avoir un précepteur !

— Pour l'instant, Simon est très heureux avec sa gouvernante. Puisque je vais désormais m'occuper de lui, j'engagerai peut-être plus tard un précepteur. Mais rien ne presse !

Le majordome fit son entrée.

— Le déjeuner est servi, milord.

Lady Cressington tendit la main à lord Seabrook qui l'aida à se lever. Elle était mince, très affectée, et ses mouvements onduleux rappelaient ceux d'un serpent.

« Elle porte beaucoup trop de bijoux pour la campagne... et pour cette heure de la journée! » pensa Lorinda.

D'autorité, lady Cressington prit le bras du châtelain et se dirigea vers la salle à manger en tournant le dos à Simon et à Lorinda.

Comme s'il devinait que l'invitée de son oncle méprisait sa gouvernante, l'enfant la prit par la main.

— Vous savez, le château est plein de trésors, Loli !

— Nous irons les explorer ensemble.

Ils traversaient un large couloir décoré de toute une collection d'épées, de boucliers et de fusils anciens. Lorinda comprenait que tout cela puisse fasciner un petit garçon...

« Je pourrai lui apprendre l'histoire sans mal ! » pensa-t-elle.

Ils arrivèrent dans une immense salle à manger qui, plusieurs siècles auparavant, avait dû être une salle de banquet. Elle avait été modernisée au fil des ans... Cette monumentale cheminée en marbre de Carrare, par exemple, avait certainement été sculptée par l'un des meilleurs artistes du XVIII^e siècle. Quant à ces magnifiques lustres en cristal suspendus au plafond, ils venaient probablement de Venise.

Lady Cressington, continuant à ignorer Simon et celle qu'elle prenait pour une gouvernante, flirtait outrageusement avec le maître de maison... Lorinda avait vu dans les salons londoniens des femmes mariées se conduire de la même façon.

« Je devrais y être habituée, pensa-t-elle. Et pourtant cela continue à me choquer! »

Mais cette fois, cela l'amusait aussi car lady Cressington forçait tellement son jeu qu'on aurait pu se croire au théâtre.

« Elle est très artificielle... Je me demande si lord Seabrook s'en rend compte. »

Ce dernier riait de bon cœur aux mots d'esprit de son invitée, à ses phrases à double sens... Souvent, tous deux parlaient en français, persuadés que Lorinda ne pouvait rien comprendre.

Avant même la fin du repas, la jeune fille avait pris conscience de ce que serait sa position au château en tant que gouvernante. Elle

avait l'impression d'être devenue aussi transparente que si elle n'existait pas. Une ou deux fois, lord Seabrook lui avait courtoisement adressé la parole, mais lady Cressington s'était aussitôt empressée de répondre à la place de Lorinda, sans même laisser à celle-ci le temps d'ouvrir la bouche.

Ils terminaient le dessert quand Barty s'approcha de lord Seabrook.

— Excusez-moi de vous déranger, milord. Mais M. Winter souhaite vous parler au sujet de votre yacht.

— Winter, vraiment ? Je lui avais pourtant dit où je souhaitais qu'il soit mis à l'ancre.

— Apparemment, il a eu quelques petits problèmes mineurs, milord.

— Je vais voir cela avec lui dans un instant.

— Qu'est-ce qu'un yacht ? demanda Simon.

— Un bateau.

— Un... un bateau ? répéta l'enfant, émerveillé. Oncle James, vous auriez donc un bateau sur le lac d'Ouille... d'Ullswater ?

— On me l'a amené ce matin. Et dès qu'il sera prêt à naviguer, je t'emmènerai faire une promenade.

— Cela me ferait très plaisir. Je ne suis jamais allé en bateau et j'en rêve... Pourrais-je monter sur le pont pour vous aider à le diriger ?

Lord Seabrook éclata de rire.

— Tu pourras toujours essayer. A condition de ne pas le faire échouer sur le rivage ou les récifs !

— Je ferai très attention. Plus tard, quand je serai grand, j'irai en mer à bord d'un gros bateau.

— Pour le moment, tu devras te contenter de naviguer sur le lac.

— Mon père m'avait dit que le lac de... d'Ullswater était très grand et très beau. Mais je ne m'attendais pas à ce qu'il soit aussi grand ni aussi beau ! Le château lui aussi est très grand et très beau.

— Il y a un autre lac non loin de celui d'Ullswater. Un jour, nous ferons un petit voyage pour aller le voir...

Comme James regardait Lorinda en ajoutant ces derniers mots, elle eut l'impression qu'il attendait un commentaire.

— Ces voyages de découverte feront partie de l'éducation de Simon, déclara-t-elle.

— Vous avez raison. On n'étudie pas seulement en se penchant sur des livres...

Sur ces mots, lord Seabrook se leva. Arrivé à la porte, il se retourna.

— Il faut que je donne quelques instructions. Je vous retrouverai au salon — à moins que vous ne préfériez aller vous promener dans le parc ?

S'était-il adressé à lady Cressington ou à Lorinda ? Ce n'était pas

très évident.

Après son départ, Simon lança :

— Allons voir le lac de près !

— C'est une bonne idée, dit Lorinda. Mais nous devrions peut-être attendre le retour de ton oncle? Il est possible qu'il veuille t'y emmener lui-même.

— Je vais le lui demander.

L'enfant se précipita à la poursuite de son oncle sans que Lorinda ait le temps de le retenir.

La jeune fille se retrouva donc seule en compagnie de lady Cressington. Cette dernière se leva et la toisa sans aucune aménité.

— Vous devriez savoir, madame Bell, que lorsqu'une gouvernante se trouve à la table de ceux qui l'emploient — ce qui peut arriver à midi mais en aucun cas, jamais pour le dîner —, elle n'est pas censée prendre la parole.

Après un silence, elle ajouta d'un ton très dur qui ne ressemblait guère à celui qu'elle employait pour s'adresser à lord Seabrook :

— Par ailleurs, j'estime que Simon est bien assez grand pour aller en pension.

— Je ne suis pas de votre avis. Simon a vécu une très pénible expérience et c'est pour cela que je l'ai amené chez son oncle, riposta Lorinda. Il est essentiel qu'il soit entouré d'affection jusqu'à ce qu'il retrouve son équilibre et oublie ce qui lui est arrivé.

Lady Cressington laissa échapper un ricanement.

— Il est évident que vous ne pouvez pas avoir d'autre opinion! Vous tenez à garder votre travail... Mais premièrement vous êtes beaucoup trop jeune pour être gouvernante, et deuxièmement, la place de Simon est au collège, au milieu d'enfants de son âge.

Sur ces paroles catégoriques, elle quitta la pièce, laissant Lorinda effondrée, car elle devinait que lady Cressington devait avoir beaucoup d'influence sur lord Seabrook.

« Si elle le pousse à envoyer Simon en pension, il suivra certainement son avis. Mais ce serait trop cruel d'envoyer un petit garçon dans l'un de ces collèges où le régime est si dur ! Il vient à peine d'échapper à une terrible belle-mère... Il est encore très traumatisé et je ne le crois pas en état de faire face à de sévères surveillants ! »

Lorinda avait déjà deviné que le but de lady Cressington était de se faire épouser par lord Seabrook.

« Elle n'aime pas les enfants, c'est évident. Elle va s'empresse de se débarrasser de Simon... Et si par hasard lord Seabrook insistait pour le garder avec lui, il est à craindre que le pauvre enfant ne refasse connaissance avec les coups de fouet ou de cravache! Je ne peux pas permettre cela... »

La jeune fille se souvenait avoir rencontré une fois lady Cressington dans les salons londoniens. Mais elle n'avait pas à craindre que cette dernière la reconnaisse ! Les élégantes de son genre, très sûres de leur beauté et de leur pouvoir de séduction, n'adressaient pas un seul regard aux timides débutantes...

« Je me souviens maintenant qu'on me l'a montrée de loin en me disant que c'était l'une des beautés les plus en vogue de l'époque... Elle était entourée par toute une cour de messieurs. »

Lady Cressington était très belle, certes. Mais la manière sirupeuse dont elle s'adressait à celui qu'elle espérait épouser était plus que révélatrice, surtout si on la comparait au ton cinglant qu'elle adoptait pour faire quelques remarques à celle qu'elle prenait pour une domestique !

« Son but est de devenir châtelaine et de se débarrasser le plus vite possible des deux importuns qui sont venus troubler son tête-à-tête avec lord Seabrook. »

Sur ces entrefaites, Simon la rejoignit.

— Comme mon oncle ne sait pas combien de temps il sera retenu, il a demandé que vous m'emmeniez me promener jusqu'au lac, Loli. Cela ne vous ennuie pas ?

— Bien au contraire. Je serais moi-même très heureuse de pouvoir admirer ce superbe plan d'eau.

Ils partirent main dans la main. Il faisait un temps magnifique, le soleil brillait et la jeune fille respirait à pleins poumons l'air tiède. Elle n'avait pas estimé nécessaire de remettre son chapeau et la brise faisait voler ses cheveux.

Simon admirait tout ce qu'il voyait. Les arbres, les Heurs, les oiseaux qui filaient comme un trait, les libellules... et bien entendu les bateaux !

Il était tellement surexcité en arrivant au bord du lac que la jeune fille lui permit d'ôter ses chaussures et ses chaussettes pour patauger. Mais lorsqu'il commença à jeter des cailloux dans l'eau en essayant de faire des ricochets, elle le mit en garde.

— Attention ! Ne te mouille pas trop ! N'oublie pas que tu n'as pas d'autres vêtements.

En plaisantant, elle ajouta :

— Si tu te salis, tu seras obligé de rester au lit.

— Bah, il doit bien y avoir quelques vieilles vestes et quelques vieux pantalons dans les malles des greniers.

— Mme Shepherd a peut-être gardé les vêtements de ton oncle et de ton père, mais ils ne doivent plus être à la mode.

— Cela ne me dérange pas du tout. De toute manière, comme mon oncle est très riche, il m'achètera des vêtements neufs.

Choqué par la suggestion que sa gouvernante lui avait faite en

riant, il s'écria :

— Je ne vais certainement pas rester au lit quand il y a tant de choses à voir et tant de choses à faire ici ! Mon père disait que les écuries du château étaient les plus belles qu'il ait jamais vues. Et il s'y connaissait en chevaux, croyez-moi ! Il devait m'apprendre à monter un poney...

Son petit visage se crispa.

— Et puis il est mort !

— Si nous allions voir les écuries ? suggéra la jeune fille.

L'enfant n'avait visiblement aucune envie de quitter les bords du lac... Il aurait volontiers passé tout l'après-midi à patauger et à lancer des cailloux dans l'eau, mais Lorinda réussit à le faire se rechausser et à l'entraîner à travers les pelouses.

Ils ne tardèrent pas à arriver aux écuries et Simon, qui avait déjà oublié le lac, ouvrit de grands yeux en voyant les dizaines de chevaux qui passaient la tête à la porte de leur box.

— On dirait qu'ils nous disent bonjour !

Lorinda présenta l'enfant au responsable des écuries. Celui-ci, un homme d'un certain âge, s'exclama :

— Le fils de M. Ruppert !

— Vous avez connu mon père ? demanda Simon.

— Oh, oui ! Vous lui ressemblez beaucoup, monsieur Simon...

— Il montait très bien à cheval, n'est-ce pas ? demanda le petit garçon.

— C'était un véritable centaure.

Simon se tourna vers sa gouvernante.

— Qu'est-ce que c'est, un centaure, Loli ?

— C'est un être fabuleux de la mythologie grecque, mi-homme, mi-cheval.

— J'aimerais bien être un centaure !

Le responsable des écuries fit asseoir le petit garçon sur un grand étalon noir.

— Alors ? Comment voit-on le monde de là-haut, monsieur Simon ? demanda-t-il en riant.

— Je peux aller me promener sur ce cheval ?

— Plus tard, monsieur Simon. Avec vos petits bras, vous auriez bien du mal à le retenir... Il faudrait vous trouver une monture à votre taille. On m'a justement parlé d'un poney à vendre. Il paraît qu'il a l'habitude des enfants et qu'il est très doux... J'en toucherai un mot à milord !

— C'est une bonne idée, dit Lorinda. Je suis sûre que Simon deviendra un bon cavalier.

— Comme son père et comme milord !

— Mon père était un vrai centaure ! s'écria le petit garçon.

— Quant à votre oncle, monsieur Simon, on dirait qu'il est né à cheval.

Lorsque Lorinda et son protégé regagnèrent le château, lord Seabrook vint à leur rencontre.

— Je me demandais où vous étiez passés! Je suis allé jusqu'au lac et il n'y avait personne...

Il sourit.

— Je commençais à me dire que vous vous étiez fait manger par les poissons !

— J'ai mis mes pieds dans l'eau, dit Simon. Mais Loli avait peur que je n'abîme mes vêtements parce que je n'en ai pas d'autres. Elle disait que si je me salissais, je serais obligé de rester au lit... Pour que je ne me mouille pas, elle m'a emmenée aux écuries.

— Quelle bonne idée !

James se tourna vers la jeune fille.

— Est-ce vrai qu'il n'a pas d'autres vêtements ?

— Il n'a que ce qu'il a sur le dos et une chemise que je lui ai achetée.

— En attendant que l'on commande des vêtements neufs, il faut demander à Mme Shepherd de regarder ce qu'elle a dans ses réserves. Je suis sûr qu'elle y trouvera quelque chose à la taille de Simon. Elle garde tant de choses !

— C'est l'avantage de vivre dans un château et d'avoir de l'espace.

— Et vous? demanda lord Seabrook. Avez-vous apporté assez de vêtements ? Il paraît que vous n'aviez qu'une seule valise.

— J'espère que cela me suffira pour le moment. Tout au moins tant qu'il fera beau...

— Cela dépend de ce que vous avez l'intention de faire... Par exemple, si votre élève monte à cheval, vous aurez peut-être envie de l'accompagner en promenade.

— Pourquoi dites-vous cela ? demanda Lorinda avec curiosité.

— Je ne sais pas... Êtes-vous capable de monter à cheval !

— Quand on m'a mise sur un poney pour la première fois, je savais à peine marcher. J'avoue que si j'avais la permission de prendre un cheval pour me promener avec Simon, je serais ravie...

— Vous pourrez monter tant que vous voudrez !

— Je vous remercie. Vous êtes très bon... Dans la voiture qui m'amenait ici avec Simon, je me demandais comment nous serions reçus. Je priais pour que vous fassiez preuve de gentillesse et de compréhension... Mes prières ont été exaucées au-delà de toute espérance !

Elle avait parlé avec une totale sincérité, sans se rendre compte que James Seabrook se posait mille questions à son sujet.

« J'aimerais bien en savoir davantage sur cette soi-disant

gouvernante! se dit-il. Elle est ravissante, élégante, charmante... Bref, c'est certainement une femme de la haute société. Et on a peine à imaginer une femme de la haute société faisant le voyage de Londres à Ullswater parce que son chemin a croisé par hasard celui d'un petit inconnu couvert de coups par une méchante marâtre! »

Mme Bell prétendait être veuve et portait une alliance. Pourtant elle semblait aussi candide qu'une très jeune fille...

« Il y a un mystère derrière tout cela. Je me demande bien ce quelle a à cacher... Mais si je le lui demandais, elle se déroberait, c'est certain. Bah! Avec un peu de patience, j'arriverai peut-être à en savoir davantage!” Tout cela reste à éclaircir ! »

Ils passèrent tout l'après-midi à visiter le château. Au début, lord Seabrook leur avait servi de guide, puis il les avait laissés poursuivre leur exploration seuls car il avait rendez-vous avec son intendant.

« Je n'ai jamais vu un aussi beau château ! » se répétait Lorinda.

A vrai dire, elle n'avait jusqu'à présent pas eu l'occasion d'en voir beaucoup...

Elle prit le thé avec Simon dans la salle de jeux, une grande pièce ensoleillée où il faisait bon vivre. Sur les étagères s'alignaient des armées de soldats de plomb ayant appartenu au père et à l'oncle de Simon. Certains étaient très anciens et Lorinda se dit que le grand-père de l'enfant avait peut-être joué avec...

Mme Shepherd avait fait visiter à la jeune fille la chambre qui serait la sienne. C'était une pièce charmante avec son ameublement en merisier et ses rideaux de plumetis blanc... Rien à voir, cependant, avec la décoration somptueuse de la chambre du premier étage où la jeune fille était allée se laver les mains.

En fin d'après-midi, un valet se présenta à la porte de la salle de jeux.

— Milord demande que monsieur Simon vienne lui dire bonsoir.

Restée seule, Lorinda alla jeter un coup d'œil aux livres de la salle d'étude.

« Tout cela est fort intéressant, mais plus guère au goût du jour, » dit-elle. Les méthodes d'enseignement ont beaucoup évolué et il faudra que je prépare une liste pour commander des ouvrages récents. »

A côté de la salle d'étude se trouvait une petite salle à manger. La jeune fille savait déjà que ce serait là quelle prendrait la plupart de ses repas avec son petit élève. Les gouvernantes ne descendaient en effet qu'à l'heure du déjeuner, le seul repas que les enfants partageaient en général avec leurs parents.

Simon ne tarda pas à revenir, plus surexcité que jamais.

— Oncle James dit qu'on amènera demain un poney pour moi ! Je vais apprendre à monter à cheval ! Comme je suis content !

Lorinda n'avait pas oublié que lord Seabrook lui avait donné la permission de monter, elle aussi. Mais elle n'avait pas mis d'amazone

dans sa petite valise...

Voyant que les yeux de l'enfant se fermaient déjà, elle sourit.

— Tu commences à être fatigué ! Ce qui n'a rien de surprenant après une pareille journée.

— Oui, quelle journée... fit-il d'une voix ensommeillée. Je peux vous le dire maintenant, Loli, mais je craignais un peu que mon oncle James ne veuille pas de moi...

Le cœur de la jeune fille se serra.

« Si je redoutais que lord Seabrook ne nous dise de retourner d'où nous venions... jamais cependant je n'aurais pensé que Simon se faisait lui aussi du souci ! »

Elle prit l'enfant dans ses bras.

— Tu vois, tout s'est arrangé. Tu vas mener une vie passionnante au château !

— Avec vous, Loli ! murmura-t-il, à moitié endormi.

— Avec moi, bien sûr...

Après avoir appliqué de l'onguent sur les blessures du petit garçon, Lorinda le mit au lit.

— Racontez-moi une histoire, s'il vous plaît, Loli.

En souriant, la jeune fille s'exécuta. Mais à peine avait-elle commencé que Simon sombra dans le sommeil.

Lorinda se retira sur la pointe des pieds et alla trouver Mme Shepherd.

— Milord m'a dit que vous auriez certainement quelques vêtements pour Simon en attendant qu'on lui commande un trousseau à sa taille. Il n'a absolument rien à se mettre, à part ce qu'il a sur le dos... et une chemise neuve que je lui ai achetée en route car la sienne était tachée de sang.

— Pauvre petit ! Milord a raconté à Barty que sa belle-mère le battait. On se demande comment il est possible de maltraiter ainsi un enfant !

— Je ne le comprends pas plus que vous. C'est vraiment horrible ! Voilà pourquoi je m'efforce de distraire Simon, il faut lui faire oublier les terribles épreuves qu'il a vécues.

— C'est bien agréable d'avoir un enfant de cet âge au château.

D'un ton plein de ressentiment, la femme de charge ajouta à mi-voix :

— Si la présence de son neveu pouvait faire oublier à milord cette femme qui a l'air de vouloir s'installer ici pour toujours !

Lorinda trouva cette remarque assez étrange mais jugea préférable de ne pas faire de commentaire.

— Milord a eu la gentillesse de me permettre de monter à cheval avec Simon, dit-elle. Mais comme j'ai quitté Londres en grande hâte, je n'ai pas pensé à emporter d'amazone.

Mme Shepherd éclata de rire.

— Oh, ce ne sont pas les tenues d'équitation qui manquent ! Et vous êtes si mince que je n'aurai aucun mal à en trouver une à votre taille.

— Ce serait très gentil.

— Comme milord voudra peut-être que vous montiez avec lui demain matin, je vais vous en chercher une tout de suite.

Lorinda pensa qu'il serait fort étonnant que le châtelain propose à une gouvernante de l'accompagner dans sa promenade matinale !

— Suivez-moi, madame Bell, lui dit la femme de charge.

La jeune fille l'accompagna jusqu'au troisième étage, où l'on avait transformé plusieurs chambres en placards géants. Des vêtements parfaitement entretenus, de toutes sortes et de toutes les époques, y étaient suspendus avec beaucoup d'ordre.

— Voyons... Les amazones devraient être par ici, dit Mme Shepherd.

— Quelle organisation ! s'exclama Lorinda.

— N'est-ce pas ? fit la femme de charge, assez satisfaite d'elle-même.

— C'est incroyable, ces vêtements sont comme neufs !

— Ah, mais c'est qu'ils sont brossés régulièrement ! On ne manque jamais de mettre de l'antimite et les pièces sont aérées au moins une fois par semaine. Tout cela, ma foi, représente un patrimoine qu'il faut entretenir.

La jeune fille laissa échapper un petit soupir.

« Un patrimoine... » se dit-elle avec nostalgie.

Elle pensait au prieuré des Walcott-Vernon qu'elle n'avait jamais connu car ses parents avaient dû le vendre avant sa naissance.

— Si tu savais combien ton père était triste quand il lui a fallu quitter pour toujours la demeure familiale ! lui avait raconté sa mère.

— Vous étiez vraiment obligés de la vendre ?

— Oui, car nous n'avions pas d'argent... Et un aussi vaste domaine demande beaucoup d'entretien.

Elle avait laissé échapper un petit soupir avant d'ajouter :

— Ton grand-père avait contracté beaucoup de dettes qu'il fallait bien payer !

Pendant que Lorinda laissait son esprit vagabonder, Mme Shepherd avait posé sur des chaises les vêtements qui pourraient convenir à Simon, ainsi que des chaussures et des bottes d'équitation.

— Voilà ! Je demanderai à un valet de vous apporter tout cela.

— C'est beaucoup trop !

— Peut-être... mais est-ce à la taille de M. Simon ? Il faudra que vous lui fassiez tout essayer pour en être sûre. Bon, maintenant, nous allons chercher une tenue d'équitation pour vous.

A la suite de la femme de charge, Lorinda traversa des pièces où l'on pouvait voir de merveilleuses toilettes datant du siècle dernier, des robes de mariée anciennes en soie ivoire ornées de précieuses dentelles, des robes de bal...

Mme Shepherd ouvrit une autre porte et Lorinda ouvrit de grands yeux en voyant des dizaines d'amazones de toutes les tailles et de toutes les couleurs.

— Il faut dire que la plupart sont un peu démodées, remarqua la femme de charge.

— Pas celle-ci, dit la jeune fille qui, dès le premier coup d'œil, avait remarqué une tenue bleu foncé.

— Vous pouvez toujours essayer la veste pour voir si elle est à votre taille.

Lorinda ne se fit pas prier.

— On dirait quelle tombe assez bien... murmura-t-elle.

— Elle semble avoir été faite pour vous !

— Et elle a l'air toute neuve.

— Cela ne me surprend pas. Elle appartenait à la mère de milord qui ne l'a pratiquement jamais portée. Milady, qui était très élégante, commandait tout le temps des vêtements chez les meilleurs couturiers, elle les mettait une ou deux fois et s'en lassait...

— Est-ce son portrait que j'ai vu au-dessus de la cheminée du petit salon bleu ?

Sur la réponse affirmative de la femme de charge, Lorinda murmura d'un air rêveur :

— Elle devait être très jolie...

— Elle était aussi bonne que jolie. Quant à son mari — le père de milord —, c'était un très bel homme. Ses deux fils lui ressemblent...

— Simon est lui-même un beau petit garçon.

— C'est tout le portrait de son père et de son oncle au même âge ! Cela m'a frappée quand je l'ai vu...

Mme Shepherd parut soudain soucieuse.

— Ce que je crains, c'est qu'il ne s'ennuie un peu ici.

— Pour le moment, il est enchanté d'être au château !

— Oui, mais cela va lui manquer de ne pas avoir d'amis de son âge...

« Ma parole, mais tout le monde veut expédier ce pauvre Simon en pension ! » se dit la jeune fille.

Tout haut, elle déclara :

— Pour le moment, il a surtout besoin de se remettre... Je pense que ce serait une erreur de l'envoyer trop tôt au collège.

— Je suis bien de votre avis ! s'exclama la femme de charge. Pauvre petit, après tout ce qu'il a subi ! Ce serait trop cruel de le mettre en pension maintenant. Mais il faudrait qu'il puisse jouer avec

d'autres enfants... et il n'y en a guère aux environs.

— Lorsque milord se mariera, il en aura lui-même, fit Lorinda d'un ton léger.

Mme Shepherd laissa échapper une exclamation horrifiée.

— Ah, ne parlez pas de malheur! L'autre jour, sachez que je suis allée mettre un cierge à l'église pour qu'il ne se laisse pas embobiner par la personne qui est venue s'installer ici comme chez elle !

— Lady Cressington ?

— Évidemment! Elle est arrivée sans même avoir été invitée ! Et comme milord est bien trop poli pour la renvoyer... eh bien, elle s'éternise!

— Peut-être est-il content d'avoir de la compagnie.

— C'est ce qui me fait peur!

Mme Shepherd paraissait furieuse.

— Il va s'habituer à elle! reprit-elle avec colère. Et un beau jour...

Elle s'interrompit brusquement. Gênée de s'être montrée trop bavarde, elle décrocha la jupe de l'amazone d'un geste brusque.

— Nous allons descendre cela pour que vous l'essayez.

— Merci beaucoup.

— Oh, je vous en prie! Et si elle ne convient pas, nous reviendrons en chercher une autre. Ah! Il vous faudra aussi des bottes...

Lorinda en trouva une paire à sa pointure avant de regagner sa chambre. Dans la pièce voisine, Simon dormait toujours à poings fermés et un sourire heureux jouait sur ses lèvres...

La jeune fille le regarda avec attendrissement.

« J'espère qu'il ne va pas faire de cauchemars cette nuit, se dit-elle. Mais par prudence, je laisserai toutes les portes ouvertes pour pouvoir l'entendre s'il crie. »

Elle ne put résister au plaisir d'essayer immédiatement la tenue d'amazone.

« Mme Shepherd avait bien raison, se dit-elle en contemplant son reflet dans la glace de l'armoire. Elle me va comme un gant ! »

Un peu plus tard, en se mettant entre des draps frais qui fleuraient bon la lavande, Lorinda se dit qu'elle avait eu beaucoup de chance de croiser le chemin du neveu de lord Seabrook.

« Sinon, où serai-je ? se demanda-t-elle avec un petit frisson. Quant à lui, le pauvre enfant, il aurait sûrement été bien vite rattrapé par sa belle-mère... et les coups pleuvraient de plus belle ! »

Elle s'était enfuie en grande hâte, sans trop réfléchir. Pour la première fois, elle comprenait combien elle avait été imprudente en agissant ainsi... Car les jeunes filles livrées à elles-mêmes couraient mille dangers, surtout lorsqu'elles étaient un tant soit peu jolies.

Si elle s'était présentée dans une agence de placement en quête d'un poste de gouvernante, on lui aurait demandé des références

qu'elle ne possédait pas...

« Et on m'aurait certainement dit que j'étais beaucoup trop jeune ! Oui, j'ai beaucoup de chance d'avoir été accueillie au château de Seabrook ! »

Elle ne tarda pas à s'endormir à son tour. En souriant, comme Simon...

Lorsque Lorinda ouvrit les yeux, le lendemain matin, un rai de soleil pénétrait dans sa chambre entre deux rideaux mal joints.

Elle courut à la fenêtre et contempla le lac étincelant de mille paillettes dorées. Une journée magnifique s'annonçait...

« Il faut que j'emmène Simon se promener, se dit la jeune fille. Par un si beau temps, ce serait un véritable crime de rester enfermé ! »

A ce moment-là, on frappa à la porte donnant sur le palier. Lorinda alla ouvrir et trouva une femme de chambre sur le seuil.

— Bonjour, madame. Milord demande si vous voulez monter à cheval avec lui ce matin.

— Main... maintenant?

— Dans vingt minutes. Et il y a un poney pour M. Simon.

— Oh ! s'exclama Lorinda, ravie. Dites à milord que M. Simon et moi arrivons tout de suite!

Elle courut dans la chambre de l'enfant mais n'eut pas besoin de le réveiller : il était déjà debout devant la fenêtre.

— Bonjour, Simon.

— Bonjour, Loli. Il n'y a pas un seul bateau sur le lac!

Il paraissait très déçu.

— C'est parce qu'il est encore trop tôt. Écoute, ton oncle nous attend en bas... Il a déjà acheté un poney pour toi !

Les yeux du petit garçon se mirent à briller.

— Un poney !

Et il se mit à sauter de joie.

— Quand le verrai-je ?

— Dès que tu seras habillé. Je vais me préparer, puis je viendrai t'aider. Nous n'avons pas de temps à perdre : il faut que nous soyons en bas dans vingt minutes.

Elle était en train de mettre la tenue d'amazone quand Jane, la femme de chambre que Mme Shepherd avait mise à sa disposition, arriva dans la salle d'étude.

— Que dois-je faire ce matin, madame Bell?

— Puis-je vous demander d'aider M. Simon à s'habiller, s'il vous plaît?

La jeune fille fut très vite prête. Non seulement l'amazone lui allait à merveille, mais les souples bottines d'équitation que l'on portait autrefois étaient exactement à sa pointure — juste un peu trop larges,

ce qui ne la gênait guère. Le fait qu'elles étaient passées de mode ne la gênait pas davantage. Maintenant, les femmes qui montaient à Hyde Park portaient des bottes aussi hautes que celles des hommes.

« Mes bottines sont démodées ? Je m'en moque parfaitement ! se dit-elle tout en coiffant le petit feutre assorti à son amazone. L'important n'est-il pas de pouvoir monter à cheval ? »

Simon était presque prêt quand elle le rejoignit.

— J'ai hâte de voir mon poney ! Un poney à moi, vous imaginez cela, Lori ?

— Il faudra que tu remercies chaleureusement ton oncle.

— Vous pensez bien que je ne vais pas oublier, Lori ! Mon oncle est vraiment très gentil.

Main dans la main, ils descendirent l'escalier d'honneur. Lord Seabrook, qui attendait dans le hall, haussa les sourcils en les voyant arriver.

— Vous êtes très ponctuels ! remarqua-t-il. Vous êtes même en avance...

— Mon oncle, Lori m'a appris qu'il y avait un poney pour moi. Je vous remercie de tout mon cœur ! Rien ne pouvait me faire davantage plaisir.

James sourit.

— Attends de voir ton poney avant de me dire merci. Et s'il ne te plaisait pas ?

— Je suis sûr que je vais beaucoup l'aimer. J'ai toujours rêvé d'avoir un poney à moi... Mon père avait promis de m'en offrir un et de m'apprendre à le monter.

Son petit visage s'assombrit.

— Mais il est mort avant.

Lord Seabrook posa la main sur l'épaule du petit garçon.

— Viens voir ton poney, dit-il doucement.

L'enfant leva vers lui un regard confiant.

Tous trois sortirent au moment où trois palefreniers arrivaient devant le château, amenant le grand étalon sur lequel le responsable des écuries avait juché Simon la veille, ainsi qu'une jolie jument grise et un poney pie vers lequel le petit garçon se précipita en poussant un cri de joie.

— Mon poney ! Comment s'appelle-t-il ?

— Paddy.

— Comment avez-vous réussi à en trouver un aussi vite ? demanda Lorinda avec étonnement.

— Le hasard a voulu que son propriétaire l'ait proposé au responsable des écuries hier.

— Il est solide, bien proportionné...

— Et très doux — paraît-il !

— Je vous avoue que rien ne pouvait faire davantage plaisir à Simon ! dit la jeune fille. Son poney va occuper toutes ses pensées... et il oubliera plus vite ce qu'il a vécu.

— Vous avez raison. J'ai l'intention de lui offrir également un chien. Cela lui donnera le sens des responsabilités...

— Quelle excellente idée ! Vous ne pouvez savoir à quel point je vous suis reconnaissante de tout ce que vous faites pour Simon.

James esquissa un sourire.

— Vous parlez de lui comme s'il s'agissait de votre fils.

— Je voudrais bien qu'il le soit. J'espère avoir un jour un enfant à moi, un enfant aussi beau et aussi gentil que Simon.

Une petite lueur passa dans les prunelles de lord Seabrook. Sans demander à Lorinda si elle lui en donnait l'autorisation, il la souleva sans effort — comme si elle n'avait pas pesé plus qu'une plume —, et la mit en selle.

La jeune fille s'était sentie étrangement troublée lorsqu'il l'avait prise par la taille, mais cela n'avait rien à voir avec la réaction de dégoût qu'elle avait éprouvée lorsque Murdock Tanner l'avait touchée...

Simon était déjà à califourchon sur son poney qu'un garçon d'écurie tenait en longe. L'enfant ne paraissait pas du tout avoir peur.

— Il a l'air très à l'aise en selle, remarqua Lorinda.

— J'ai donné des instructions au garçon d'écurie pour qu'il ne lâche pas la longe.

— Simon voudra sûrement mettre son poney au trot ou au galop...

— N'ayez crainte, le garçon d'écurie suivra le rythme ! Il est très sportif.

Lord Seabrook en tête, ils contournèrent le parc et arrivèrent devant un grand pré.

De l'autre côté, on voyait d'autres prés et des chemins creux bordés d'arbres et de haies vives.

— Comme c'est joli ! s'exclama Lorinda.

L'étalon de James commençait à montrer des signes d'impatience.

— Je suggère, madame Bell, que nous partions au galop, dit lord Seabrook.

La jeune fille adressa au petit cavalier un coup d'œil inquiet.

— Croyez-vous que ce soit prudent de laisser Simon seul avec Paddy ?

— Et Ben ! J'ai toute confiance en lui.

Cela suffit à rassurer Lorinda qui rassembla ses rênes.

— Je vais quand même expliquer à Simon que nous allons faire un petit tour de galop pour qu'il ne s'inquiète pas.

— Il serait capable de s'imaginer que nous partons pour toujours en nous voyant nous éloigner à vive allure ?

— Tout est possible. J'ai remarqué qu'il paraissait anxieux dès que j'étais hors de vue. Les mauvais traitements de sa belle-mère ont laissé dans son subconscient des marques qui seront bien longues à guérir!

La jeune fille alla trouver Simon.

— Ton oncle et moi allons faire galoper nos chevaux qui commencent à s'impatiser. Puis nous reviendrons près de toi...

— Je voudrais aller avec vous.

— Quand tu seras plus sûr de toi, tu pourras nous suivre. Aujourd'hui, il vaut mieux aller doucement...

— Mais j'ai envie d'aller vite, très vite !

— Plus tard. Il faut d'abord que tu fasses la connaissance de Paddy... et qu'il fasse la tienne!

— Je l'aime beaucoup, vous savez, Loli. Tout comme je sens qu'il m'aime, lui aussi!

— Caresse-le, parle-lui gentiment.... Il faut qu'il apprenne à reconnaître le son de ta voix. Il faut également qu'il sache que tu es son ami. A tout de suite...

Sur ces mots, elle rejoignit lord Seabrook. Ce dernier, qui l'avait entendue, déclara :

— Vous semblez bien connaître les chevaux... et encore plus les petits garçons !

— Parce que j'aime les chevaux... et encore plus les enfants, fit-elle en écho.

Après un instant, elle demanda :

— Avez-vous noté que Simon, qui monte pour la première fois, a déjà une excellente position à cheval ? Il deviendra lui aussi un bon cavalier!

— Je l'espère. Et maintenant... êtes-vous prête à piquer un petit galop ?

Lorinda ne put résister au plaisir de lancer un défi :

— On fait la course ?

Il éclata de rire avant d'éperonner son cheval. Dès les premières foulées, la jeune fille sut qu'il allait gagner : son étalon était beaucoup plus puissant que sa jument. Elle poussa cependant celle-ci au maximum... et arriva au bout du chemin creux tout juste derrière lui.

— Je ne m'étais pas trompé! s'exclama-t-il en arrêtant son cheval.

— Comment cela ?

—Non seulement vous montez exceptionnellement bien, mais de plus, vous êtes exceptionnellement jolie quand le vent de la course vous rosit les joues...

Interloquée, Lorinda ne sut que répondre sur l'instant.

—Vous êtes trop aimable, murmura-t-elle enfin.

Après un instant de réflexion, elle enchaîna :

—Et je vous remercie vivement de faire preuve d'une aussi

chaleureuse hospitalité envers une simple gouvernante.

— Permettez-moi de vous dire que vous n'êtes pas une gouvernante comme les autres.

La jeune fille se sentit rougir.

— Mais... mais si ! balbutia-t-elle.

— Mais non ! Je n'ai pas encore vu de gouvernante si belle, ni capable de monter si bien à cheval.

D'un ton léger, Lorinda demanda :

— Connaissez-vous beaucoup de gouvernantes ? J'en doute, étant donné que vous n'avez pas d'enfants...

— Quand j'en aurai, j'espère qu'ils seront comme Simon. C'est un enfant charmant.

— Je suis de votre avis.

Le visage de la jeune fille s'assombrit.

— J'avais très peur, en arrivant au château, que vous ne compreniez pas la situation...

— Et maintenant ?

Elle lui adressa un délicieux sourire.

— Maintenant, je suis rassurée. Et, je vous le répète, très reconnaissante. Jamais je n'aurais pensé que vous me permettriez de monter une bonne jument comme celle-ci.

Quand elle se pencha pour caresser l'encolure de sa monture, James, comme hypnotisé, suivit chacun de ses mouvements. Des mouvements à la fois pleins de grâce et de retenue.

« Cette soi-disant Mme Bell ? Une *vraie* gouvernante ? se demanda-t-il. Je n'en crois pas un mot ! Qui est-elle ? Que cherche-t-elle ? Il y a un mystère derrière tout cela... Un mystère que je serais bien curieux d'élucider ! »

En même temps, il se rendait compte que ce serait une erreur de la presser de questions dès le lendemain de son arrivée. Cela n'aurait pas d'autre effet que d'éveiller sa méfiance et de la faire se renfermer sur elle.

Il parla donc de tout autre chose que du sujet qui l'aurait intéressé.

— J'aime beaucoup monter le matin avant le petit ; déjeuner. Il fait encore frais, la nature est magnifique, j et l'on sent quelque chose de magique dans l'air...

— Ici, tout est magique ! Hier, quand j'ai vu le lac pour la première fois, je l'ai trouvé si beau que j'ai eu l'impression de faire un rêve. Un rêve merveilleux...

— Vous ne pouvez savoir à quel point je suis reconnaissant à mes ancêtres d'avoir choisi ce superbe site pour construire le château.

— Ils n'auraient pas pu trouver de plus bel endroit.

Après un instant d'hésitation, Lorinda suggéra :

— Maintenant que nos chevaux sont détendus, nous pourrions aller

rejoindre Simon pour voir comment il s'entend avec Paddy?

— Allons-y! dit James en mettant son étalon au grand trot.

Ce fut par un autre chemin qu'ils revinrent vers l'endroit où ils avaient laissé le petit garçon.

— Quel est ce château que l'on aperçoit dans le lointain? interrogea la jeune fille.

Lord Seabrook remit sa monture au pas.

— C'est le prieuré de Walcott-Vernon, expliqua-t-il. Il est encore plus ancien que le château de Seabrook.

Lorinda retint sa respiration.

— Oh ! fit-elle seulement.

Après un petit silence, elle déclara :

— On doit avoir une vue merveilleuse de là-haut !

— La vue est aussi belle que celle qu'on a du château de Seabrook., tout en étant un peu différente. Pendant plusieurs siècles, le prieuré a abrité une petite communauté de moines bénédictins.

— Qui l'habite maintenant?

— Il est devenu — au XVI siècle, je crois —, la propriété des comtes de Walcott-Vernon. Le dernier comte est mort sans laisser d'héritier mâle et je ne sais à qui est allé le titre. Quant au prieuré, le comte s'est trouvé forcé de le vendre car il avait de grosses difficultés matérielles.

— Qui l'a acheté ?

— Un homme d'affaires qui avait gagné beaucoup d'argent en important du coton.

— C'est donc lui qui l'habite maintenant ?

— Non. Il y a séjourné pendant seulement quelques mois. Puis, estimant que cette demeure était beaucoup trop grande pour lui, il est retourné vivre à Londres.

— Il n'y a donc personne au prieuré de...

Ce fut d'une voix mal assurée que Lorinda prononça ce nom qui était le sien :

— ... de... de Walcott-Vernon?

— Personne, à part un gardien.

— Ce... ce serait intéressant de le visiter — si du moins c'est possible, dit-elle d'un ton volontairement neutre. Je pourrais parler à Simon des moines...

— Voilà une excellente idée !

— L'histoire m'a toujours fascinée.

— Moi aussi.

Ils chevauchèrent pendant quelques instants sans mot dire, chacun perdu dans ses pensées. Puis, sans autre préambule, lord Seabrook demanda :

— Êtes-vous déjà allée à l'étranger?

— Naturellement. Je connais la France, l'Italie, la Grèce... et un peu l'Allemagne.

Elle évita de dire qu'elle ne connaissait guère de ce pays que la ville de Baden-Baden, une station thermale réputée pour ses casinos.

Ses parents adoraient les voyages et, dès qu'ils avaient un peu d'argent, ils s'empressaient de partir — en emmenant Lorinda avec eux, naturellement !

Lorsqu'ils voulaient sortir le soir, ils trouvaient toujours quelqu'un pour garder l'enfant dans l'une des modestes pensions où ils séjournaient.

Pendant la journée, Lorinda jouait sur la plage, à moins qu'elle n'aille avec ses parents visiter des cathédrales, des monuments ou des musées.

— Parlez-vous des langues étrangères?

— Mon français est assez bon, tout comme mon italien. En revanche, mon allemand est plutôt moyen. Et j'avoue que lorsque j'étais en Grèce, je préférais admirer les monuments plutôt que d'apprendre la langue...

James se mit à rire.

— Voici une réponse franche! La plupart des gouvernantes auraient proclamé tout savoir — et parfaitement!

— Les menteurs ne devraient pas avoir le droit de s'occuper d'enfants.

Une petite lueur amusée passa de nouveau dans les prunelles de lord Seabrook.

« Si elle était vraiment une gouvernante, elle n'aurait pas eu l'occasion de quitter l'Angleterre. Comme je ne pense pas qu'elle ait plus de dix-huit ans, c'est donc étant enfant qu'elle a vu tous ces pays... en accompagnant ses parents, forcément! Et il fallait que ceux-ci soient assez fortunés pour s'offrir de tels voyages ! »

Tout cela ne lui en apprenait pas davantage au sujet de Mme Bell. Cette dernière était très habile : elle réussissait à répondre à ses questions sans trop en dire...

« Cependant, malgré son excessive prudence, elle a commis quelques erreurs. Par exemple, si elle était une véritable gouvernante, jamais elle ne s'adresserait à moi comme si j'étais son égal ! Elle oublie toujours de me donner du *milord* — ce que n'omettrait pas de faire une employée ! »

La jeune fille n'était pas timide et s'entretenait avec le châtelain exactement comme elle se serait entretenue avec un jeune homme qu'on lui aurait présenté au cours d'une réception.

Ils retrouvèrent Simon dans le pré où ils l'avaient laissé.

— Paddy a fait plusieurs tours de trot ! s'exclama-t-il fièrement. Et on a même réussi à le mettre au galop !

En éclatant de rire, il ajouta :

— Cela m'a secoué très fort !

Ils ne tardèrent pas à ramener les chevaux aux écuries et revinrent à pied au château, suivis de Simon qui ne cessait de parler de son poney.

En entrant dans le hall, lord Seabrook déclara :

— Nous allons prendre le petit déjeuner ensemble, J'espère que cela a été prévu, Barty?

—Oui, milord. Je me suis dit que, puisque vous montiez avec M. Simon, vous l'emmèneriez ensuite prendre le petit déjeuner avec vous et j'ai donné des ordres en conséquence aux cuisines.

Sans réfléchir, Lorinda ôta son chapeau et le posa avec ses gants sur un chaise. Elle avait tiré ses cheveux pour paraître plus âgée, mais le vent de la course les avaient décoiffés et, sans qu'elle en soit consciente, une forêt mousseuse de boucles dorées encadrait son ravissant visage.

« Dieu, qu'elle est jolie ! se redit James une fois de plus. On dirait... Diane chasseresse! »

Simon continuait à parler de son poney avec enthousiasme.

— Pourrai-je le monter cet après-midi, oncle James ?

— Ce n'est pas à moi de décider. Il faut que tu demandes à Mme Bell quels sont ses projets pour la journée. Peut-être a-t-elle décidé de te donner quelques leçons ?

Simon sourit.

— Loli ne va pas m'obliger à rester enfermé dans la salle d'étude quand il fait si beau ! Pour les leçons, on peut attendre la pluie !

Après un instant de réflexion, il enchaîna :

— De toute manière, jamais je ne pourrai m'ennuyer avec Loli. Même s'il faut rester à l'intérieur, elle trouvera mille histoires passionnantes à me raconter. Hier, déjà, elle me parlait des batailles qui ont été livrées dans la région. C'était très intéressant.

— Comme quoi on peut apprendre en s'amusant, fit lord Seabrook.

Lorinda ne sut comment interpréter son sourire. Était-il ironique ou incrédule ?

— Si Mme Bell est d'accord, j'ai une autre idée pour cet après-midi, reprit-il.

Simon parut tout de suite intéressé.

— Laquelle, mon oncle ? Dites vite !

— Aimerais-tu voir mon yacht?

L'enfant retint sa respiration.

— Un... un bateau! Vous allez m'emmener en bateau sur le lac, mon oncle ?

Taquin, James lui demanda :

— Que préfères-tu ? Monter à cheval ou te promener en bateau?

— Je ne sais pas...

Simon adressa un sourire désarmant à son oncle.

— J'aime tout ! Je veux tout faire !

— Nous pourrions traverser le lac pour voir l'autre rive. Que dirais-tu de cela ?

— Oh, oui !

Lord Seabrook se tourna vers Lorinda qui le regardait, pleine d'espoir, en se demandant si elle aussi serait conviée à la promenade...

— Que pensez-vous de ce projet, madame Bell ? Vous nous accompagnerez, bien sûr.

— Je pense... euh, je pense que c'est une excellente idée. Depuis qu'il a vu le lac, Simon ne rêve que de bateaux. Ce matin, au réveil, il s'est précipité à la fenêtre pour compter tous ceux qu'il y avait sur l'eau...

— Et je n'en ai pas vu un seul ! s'exclama l'enfant.

— Eh bien, la décision est prise, conclut lord Seabrook. Nous irons tous nous promener à bord de mon yacht cet après-midi...

Il parut seulement se souvenir de l'existence de son invitée.

— J'espère que lady Cressington voudra bien se joindre à nous.

« Moi, j'espère qu'elle refusera », pensa Lorinda sans beaucoup de charité.

Apparemment, lady Cressington détestait les bateaux. Elle fit la grimace quand, à l'heure du déjeuner, lord Seabrook lui fit part de leurs projets pour l'après-midi.

— Bien, je vous accompagnerai ! fit-elle comme si elle accordait à son hôte une insigne faveur.

Simon était si heureux qu'il ne cessa de babiller du début à la fin du repas, accaparant l'attention de son oncle, ce qui paraissait profondément déplaire à lady Cressington.

Quant à Lorinda, sachant désormais ce qui était attendu d'elle — lady Cressington le lui avait dit sans ambages la veille —, elle garda le silence, se contentant seulement de répondre lorsqu'on lui adressait la parole.

En voyant le regard possessif de lady Cressington posé sur lord Seabrook, la jeune fille se sentait un peu inquiète.

« Cette femme est prête à tout pour arriver à ses fins, pensa-t-elle. Elle veut devenir lady Seabrook, c'est évident ! Et la présence de Simon n'arrange pas ses projets, car celui sur lequel elle a jeté son dévolu ne lui accorde plus une attention exclusive. Elle est si rouée que je la crois capable de trouver un moyen pour reléguer Simon dans l'ombre afin de reprendre la place qu'elle estime lui revenir de droit : au premier plan... »

A la fin du repas, chacun monta dans sa chambre afin de se préparer pour l'excursion.

En gravissant l'escalier, Lorinda entendit lady Cressington déclarer :

— Je pense, James, que c'est un grand tort d'inviter à la table des adultes des enfants qui pourraient très bien prendre leurs repas dans la salle d'étude. Votre neveu n'a cessé d'accaparer la conversation !

— Il s'exprimait d'une manière aussi intelligente qu'intéressante.

— Je trouve les enfants de cet âge horriblement ennuyeux. Du moins ceux qui ne sont pas les miens...

Elle coula un regard entendu à lord Seabrook avant d'ajouter à mi-voix :

— Le jour où j'en aurai à moi, ce sera différent, naturellement !

Le grand yacht avançait majestueusement sur les eaux calmes du lac. Émerveillés, Lorinda et Simon contemplaient le magnifique paysage qui se déployait devant leurs yeux.

Lady Cressington avait pris le bras de lord Seabrook dans un geste possessif et ne le lâchait pas...

Jugeant préférable de se tenir à l'écart, Lorinda suivait Simon qui courait d'un pont à l'autre et dans les coursives. L'équipage semblait ravi d'avoir des passagers à bord, et quand le capitaine comprit que l'enthousiasme du neveu de lord Seabrook et de sa gouvernante n'était pas feint, il leur fit visiter le yacht de fond en comble.

Après avoir admiré un vaste salon aux parois d'acajou, meublé de fauteuils tapissés de satin à rayures jaune pâle et bleu marine, ils passèrent dans des cabines toutes plus joliment décorées les unes que les autres.

— Je vois quelles sont suffisamment vastes pour que, même au cours d'une longue traversée, l'on ne s'y sente pas confiné, remarqua Lorinda.

— En effet. Milord a conçu les plans du bateau avec un architecte naval.

La cabine de lord Seabrook était bien entendu la plus grande et la plus belle. Une salle de bains très moderne y faisait suite.

— Quel confort! s'exclama la jeune fille. Je n'ai encore jamais eu l'occasion de voir une aussi belle salle de bains à bord d'un bateau !

— Milord a tenu à avoir ce qui se faisait de mieux, dit le capitaine.

A la grande déception de Simon, ils revinrent à quai de bonne heure, car lady Cressington prétendait être fatiguée.

Une fois de retour au château, lord Seabrook, qui avait promis de montrer à son neveu des tableaux représentant des bateaux, l'emmena dans son bureau.

— Madame Bell ! appela lady Cressington au moment où là jeune fille montait au second étage.

Lorinda se retourna et vit l'invitée du châtelain lui faire un signe impératif pour lui intimer de la rejoindre sur le palier du premier

étage. C'était la première fois que lady Cressington lui adressait la parole de la journée et elle se demandait ce qu'elle pouvait bien avoir à lui dire.

« Certainement quelque chose de désagréable ! » pensa-t-elle avec un petit soupir.

Lorsqu'elle arriva près de lady Cressington, celle-ci lui dit d'un ton très dur — bien différent de celui qu'elle adoptait lorsqu'elle s'adressait à lord Seabrook :

— Je trouve tout à fait inutile, madame Bell, que vous nous accompagniez partout où nous allons. Vous devriez avoir assez de tact pour comprendre que milord et moi-même souhaitons être seuls. Si, malgré tout, il souhaite que son neveu l'accompagne, celui-ci peut venir sans garde du corps. A l'avenir, je vous prierai de rester à votre place, c'est-à-dire dans la salle d'étude.

Que répondre à cela sans risquer de passer pour une insolente ? Lorinda préféra garder le silence. Après lui avoir tourné le dos, lady Cressington rentra dans sa chambre.

Encore interloquée par ce déplaisant discours, la jeune fille demeura clouée sur place pendant quelques instants. Mme Shepherd, qui se trouvait au bout d'un couloir et avait dû tout entendre, la rejoignit à ce moment-là.

— Ne faites pas attention à ce que milady vous a dit, madame Bell. Elle est jalouse de tous ceux qui adressent la parole à milord... Ah ! Vivement qu'elle s'en aille d'ici ! Le jour où elle partira, ce sera un soulagement pour tout le monde, je vous assure !

Tout en montant avec la femme de charge au deuxième étage, Lorinda demanda :

— Je suppose que... qu'elle désire épouser milord ?

— Elle est prête à tout pour cela ! Et ce sera bien triste pour le personnel — et aussi pour M. Simon — si elle réussit à arriver à ses fins.

— Pourquoi dites-vous « et aussi pour M. Simon » ?

— M. Barty m'a raconté qu'hier soir, pendant le dîner, elle n'a pas cessé de dire à milord combien les petits garçons étaient heureux en pension. Elle lui a même recommandé plusieurs endroits où il pourrait envoyer M. Simon avant qu'il n'aille à Eton.

La jeune fille ne cacha pas son anxiété.

— Je pensais que, lorsque leur famille pouvait se le permettre, les enfants étudiaient sous les directives d'un précepteur privé jusqu'à ce qu'ils atteignent l'âge de douze ans pour être admis à Eton.

— C'était le cas pour milord et le père de M. Simon, que leurs parents tenaient à garder près d'eux le plus longtemps possible. Hélas, tous les parents ne sont pas aussi attentionnés ! Certains n'ont qu'une hâte : se débarrasser de leur progéniture. Ceux-là trouvent fort naturel

de mettre leurs enfants en pension à huit ans — et même moins !

Lorinda, qui savait combien le régime des internats britanniques était sévère, ne put s'empêcher de s'exclamer avec émotion :

— Pauvres petits !

— Pauvres petits, oui... Si vous voulez mon avis, M. Simon est bien trop jeune pour quitter ceux qu'il aime.

— Je ne le crois pas capable de s'adapter à la pension, murmura Lorinda. Il faudrait tout d'abord qu'il se remette de ce qu'il a subi aux mains de sa belle-mère. Je sais qu'il a vécu un véritable enfer. Et cet enfer restera longtemps présent dans sa mémoire.

Mme Shepherd crispa les poings sur sa robe en soie noire.

— Comment cette femme a-t-elle pu se montrer aussi cruelle envers un enfant sans défense ?

— On a peine à le croire. Et pourtant, les cicatrices sont toujours là pour témoigner de sa barbarie.

Mme Shepherd baissa la voix.

— Si par malheur milady réussissait à se faire épouser, je peux vous dire que M. Simon aurait une tante par alliance aussi méchante que sa belle-mère.

Lorinda tressaillit.

— Pourquoi ? demanda-t-elle avec angoisse.

— Il suffit de voir comment elle traite les domestiques !

Toutes deux entrèrent dans la salle d'étude et Mme Shepherd alla s'asseoir dans l'un des fauteuils qui encadraient la cheminée.

— Elle est si désagréable avec sa femme de chambre que je me demande où celle-ci trouve le courage de rester. Si par malheur elle devenait la tante de M. Simon, elle n'hésiterait pas à le battre pour la moindre peccadille.

— Ce serait terrible ! s'écria Lorinda, les larmes aux yeux. Il faut empêcher cela à tout prix !

— Ne vous mettez pas dans un état pareil, madame Bell. Rien n'est encore fait ! Avec un peu de chance, milord retrouvera ses esprits avant qu'il ne soit trop tard. Mais il est évident que cette femme est après lui... Si jamais elle arrive à ses fins, ce sera la porte pour la plupart d'entre nous, et la pension pour ce pauvre petit garçon !

Là-dessus, après avoir jeté un coup d'œil sur la pendule qui ornait la cheminée, Mme Shepherd laissa échapper une exclamation.

— Il faut que j'aie vu ce qui se passe en bas ! On ne peut pas faire confiance à ces jeunes femmes de chambre... Ce qu'on leur dit entre par une oreille et sort par l'autre.

Après son départ, Lorinda alla s'accouder à la fenêtre et contempla d'un air pensif les nuages qui s'amoncelaient à l'horizon.

« Je n'aurais donc évité à Simon un calvaire que pour mieux le précipiter dans un autre ? se demanda-t-elle. Je ne peux pas le livrer à

une seconde marâtre ! Il faut que je le sauve... Mais comment, mon Dieu? Comment? »

Elle en était là de ses pensées quand un souvenir qu'elle avait cru enfoui à jamais dans sa mémoire se fit jour...

Lorinda se revoyait à cette garden-party organisée par lady Wainwright, qui avait été l'une des meilleures amies de la comtesse de Walcott-Vernon. Toutes deux étaient en train d'évoquer le souvenir de la disparue quand la porte du salon où elles s'étaient installées pour deviser tranquillement s'était brusquement ouverte.

Lady Wainwright avait souri en voyant son fils.

— Te voilà, Harry ? Je ne t'attendais pas si tôt. As-tu déjeuné ?

— Oui, je vous remercie. Je viens de demander à un domestique de m'apporter quelque chose à boire.

Sa mère avait haussé les sourcils tandis qu'il ajoutait :

— Quelque chose de fort !

— Harry...

— J'en ai besoin, mère, croyez-moi ! Je suis tellement furieux...

— Pourquoi ? Que s'est-il donc passé ?

— Vous aurez peine à le croire. Et j'avoue que je n'en suis pas encore revenu moi-même !

— Assieds-toi, calme-toi, et raconte-moi posément ce qui t'arrive.

Le jeune homme obéit.

— Vous souvenez-vous du capitaine Michael Duncan ? Nous étions dans le même régiment.

— Mais oui, je me souviens parfaitement de lui. C'est un jeune homme charmant que j'ai toujours été heureuse de recevoir.

— Eh bien, je ne vous en avais rien dit, car il m'avait demandé la plus grande discrétion, mais Michael était secrètement fiancé avec Catherine Cressington.

En entendant ce nom, lady Wainwright pinça les lèvres et Lorinda en conclut qu'elle n'approuvait pas la personne dont il était question.

— Je suppose que tu veux parler de cette femme qui flirte outrageusement avec tous les messieurs, Harry ?

— C'est cela. Comme elle adore les bijoux, elle a supplié Michael de lui prêter un magnifique pendentif que son père, le général Duncan, avait rapporté des Indes. Le général y tenait énormément...

Lady Wainwright ne cacha pas son étonnement.

— Le général Duncan tenait à un bijou ? lança-t-elle avec un petit rire. Tu me surprends, Harry...

— Il faut que vous sachiez, mère, que non seulement ce pendentif est une merveille, mais aussi qu'il a une histoire. C'est un maharadjah qui l'a offert au général Duncan pour le remercier de lui avoir sauvé la vie.

Lady Wainwright hocha la tête.

— Il me semble maintenant avoir entendu parler de cette fabuleuse pièce de joaillerie.

— Cela ne m'étonne pas car il s'agit de la plus étonnante parure qui soit. Elle est composée d'énormes pierres précieuses. Des émeraudes, des rubis, des saphirs, des diamants de toute beauté...

— Un véritable collier des mille et une nuits ! fit lady Wainwright en souriant.

— Et qui vaut une fortune incalculable !

— Je suppose qu'il appartiendra à Michael un jour?

— Il lui aurait appartenu... s'il n'avait pas disparu!

Lady Wainwright sursauta.

— Comment cela?

— Michael a été incapable de résister aux prières de Catherine à qui il a prêté le pendentif pour une soirée — en cachette de son père qui aurait certainement refusé. Et figurez-vous qu'après le bal, alors qu'il la ramenait chez elle en calèche, elle lui a annoncé qu'elle ne voulait plus l'épouser... Vous pouvez imaginer son accablement. Il était bien loin de s'attendre à une rupture!

— Je m'en doute... Pauvre Michael! Je sais que c'est un homme sensible et délicat sous des dehors un peu froids. Cette femme a dû lui briser le cœur!

— Il était bouleversé à un point tel qu'il a oublié de réclamer le pendentif qu'elle avait toujours autour du cou.

— Bah, je suppose qu'il a pu le récupérer le lendemain !

— Hélas, non! Car le lendemain, Catherine Cressington avait disparu... tout comme le pendentif.

— Mon Dieu! Elle l'aurait donc emporté avec elle par mégarde ?

— Vous pouvez même dire qu'elle l'a volé. Le général est absolument furieux et Michael ne peut rien faire car il n'a aucune idée de l'endroit où Catherine s'est réfugiée avec son... son butin, oui, on peut le dire!

— J'ai peine à croire qu'une femme à ce point consciente de sa beauté — ne vit-elle pas pour paraître ? — ait pu quitter Londres et ses fêtes !

— Elle a pu se rendre à Paris, où l'on s'amuse encore plus !

— Tu n'as pas tort!

— Mais Michael a une autre théorie. Selon lui, elle a rencontré un autre homme plus riche et plus important que lui. Un homme ayant un beau titre, de préférence... Elle a osé dire une fois à Michael qu'elle

trouvait le général Duncan en trop bonne santé. « Vous risquez de devoir attendre votre titre et votre héritage bien longtemps », lui a-t-elle dit sans la moindre vergogne.

— Seigneur! Comment peut-on oser parler ainsi? C'est honteux !

Après un instant de silence, lady Wainwright déclara :

— Je crois que Michael s'est affolé trop vite. Elle va certainement lui renvoyer ce pendentif.

— Cela m'étonnerait beaucoup ! Elle va attendre que le scandale se soit apaisé pour réapparaître comme si de rien n'était.

— Et le pendentif?

— Il restera entre ses mains. A mon avis, elle avait tout calculé.

— Mais il s'agit d'un vol !

Le hasard avait voulu que Lorinda découvre où Catherine Cressington était venue se cacher, après avoir fait main basse sur un bijou d'une valeur incalculable.

« Je ne pense pas que ce soit seulement à cause du pendentif qu'elle a quitté Londres, pensa la jeune fille. Elle a dû faire à peu près au même moment la connaissance de lord Seabrook... et a décidé de devenir sa femme. »

Pour cela, lady Cressington n'avait pas lésiné sur les moyens. Elle était tout simplement venue s'installer chez celui qu'elle voulait séduire !

« Elle a bien calculé son coup ! Car en épousant lord Seabrook, elle fera un bien plus beau mariage qu'en devenant la femme d'un simple capitaine ! Même si le père de ce dernier est général et baronnet ! »

Lorinda était bien décidée à sauver lord Seabrook des griffes de cette femme.

« Ainsi, je ferai d'une pierre deux coups, se dit-elle. Car si j'arrive à empêcher leur mariage, Simon n'ira pas en pension... et n'aura pas à subir de nouvelles brutalités ! »

La jeune fille se mit à réfléchir.

— Premièrement, le capitaine Michael Duncan voudrait retrouver lady Cressington mais ne sait dans quelle direction la chercher. Deuxièmement, je sais qu'il est membre du White's Club...

Le père de Lorinda faisait lui aussi partie de ce club très select. Même lorsqu'il avait de grosses difficultés financières, le comte de Walcott-Vernon s'était toujours arrangé pour régler ses cotisations.

Sans hésiter davantage, Lorinda se rendit dans sa chambre, prit une feuille de papier blanc et écrivit :

Le pendentif qui vous a été subtilisé se trouve au château de Seabrook, près du lac d'Ullswater.

Elle laissa sa plume en suspens.

— Je ne peux pas signer Lorinda de Walcott-Vernon! Pas plus

que... « veuve Bell » !

Elle traça enfin ces deux mots : « *un ami* ». Puis elle glissa cette lettre anonyme dans une enveloppe dont elle rédigea ainsi la suscription :

Capitaine Michael Duncan aux bons soins du White's Club.

Londres

Après avoir scellé l'enveloppe, elle alla la cacher sous toutes celles qui étaient à expédier et qui se trouvaient dans l'entrée, sur un plateau d'argent. Elle savait déjà que le secrétaire de lord Seabrook envoyait, deux fois par jour, un valet porter tout cela à la poste.

Sa tâche accomplie, la jeune fille remonta dans la salle d'étude.

« Maintenant, il ne reste plus qu'à attendre... ce qui risque de prendre plusieurs jours. Il faut d'abord que ma lettre arrive à Londres, qu'elle soit remise à Michael Duncan... et que celui-ci décide des suites à y donner. Tout ce que j'espère, c'est qu'il la prenne au sérieux ! »

Plusieurs jours s'écoulèrent. Tous les matins, Lorinda allait se promener à cheval avec lord Seabrook et Simon. Maintenant, l'enfant dirigeait seul son poney, et le garçon d'écurie l'accompagnait sur un vieux cheval tranquille.

Simon était toujours aussi enthousiaste.

— C'est extraordinaire, Paddy comprend tout ce que je lui demande ! s'exclama-t-il.

Lorinda lui sourit.

— Cela prouve que tu t'entends très bien avec lui. Bravo !

— Quand j'aurai un cheval aussi grand que vous, Loli, nous ferons la course !

— Nous ferons la course tous les trois ! dit James.

Lorinda ne put s'empêcher de sourire.

« Ah ! Comme la vie serait belle si lady Cressington n'était pas là ! » se dit-elle pour la centième fois peut-être.

Hélas, lady Cressington ne parlait pas de départ. Au contraire, elle semblait s'être installée au château pour de bon et cherchait par tous les moyens à se débarrasser de Simon, qu'elle considérait comme un intrus.

Il était visible qu'elle ne pouvait pas supporter la présence de l'enfant à table — et encore moins celle de sa gouvernante ! Et pourtant elle ne les voyait qu'à l'heure du déjeuner...

Quand la femme de chambre de lady Cressington lui apprit que Lorinda accompagnait quotidiennement lord Seabrook dans sa promenade à cheval, elle se mit dans une rage folle.

Profitant du fait que Simon était avec son oncle dans la bibliothèque, elle alla trouver la jeune fille.

— Il paraît, madame Bell, que vous montez à cheval tous les

matins? Vous, une gouvernante? Mais pour qui vous prenez-vous?

Comme Lorinda demeurerait silencieuse, elle poursuivit d'une voix cassante :

— Étant donné que le neveu de milord est accompagné par un garçon d'écurie, il n'y a aucune raison pour que vous alliez vous promener vous aussi. A l'avenir, vous resterez dans la salle d'étude où vous attendrez le retour de votre élève.

— Est-ce un ordre de milord ?

— L'ordre vient de moi !

— Mais...

— Taisez-vous ! Il est évident que vous ne savez pas rester à votre place. A vrai dire, cela n'a rien d'étonnant, car vous êtes beaucoup trop jeune pour être gouvernante. C'est pour cela que vous prenez des libertés choquantes.

Lorinda comprit qu'il valait mieux ne pas répliquer et lady Cressington sortit en claquant la porte.

« Je suis sûre qu'elle va essayer de me faire renvoyer, pensa la jeune fille. Si elle y réussit, j'emmènerai Simon avec moi et nous nous cacherons dans un endroit où personne ne pourra nous trouver! »

Mais elle se rendait compte que le peu d'argent qu'elle avait ne la mènerait pas loin... Quelques jours auparavant, lord Seabrook avait demandé à son secrétaire de lui rembourser ses frais de voyage.

Elle avait établi la liste de tout ce qu'elle avait dépensé pour conduire Simon au château, tant en voitures de louage qu'en frais d'auberge. Puis elle avait demandé à l'enfant de faire l'addition.

Tout en comptant sur ses doigts, Simon s'était exécuté tant bien que mal.

— Cela me semble juste, avait dit Lorinda après avoir vérifié le total. Maintenant tu vas porter cela au secrétaire de ton oncle. Tu compteras la somme qu'il te remettra afin de vérifier si elle correspond à ton addition.

Très fier d'être chargé d'une telle responsabilité, le petit garçon descendit trouver le secrétaire. Il revint un quart d'heure plus tard avec une enveloppe remplie de pièces et de billets.

— C'est juste, Loli. Le secrétaire ne s'est pas trompé... Mon oncle a dit que j'étais très fort en calcul et m'a donné dix shillings pour ma peine.

Il montra la pièce à Lorinda.

— Maintenant, je peux vous offrir un cadeau ! Dites-moi ce qui vous ferait plaisir !

Comprenant qu'il serait très déçu si elle répondait qu'elle n'avait besoin de rien, la jeune fille l'emmena au village distant d'environ un kilomètre, et ils choisirent ensemble un presse-papiers représentant le château.

— Merci ! dit Lorinda. Merci beaucoup... Je garderai toujours ce presse-papiers, il me fera penser à toi.

Simon la regarda avec inquiétude.

— Mais vous me garderez toujours avec vous, moi aussi ?

Elle le serra contre lui.

— Je l'espère.

Déjà rassuré, il l'entraîna sur le chemin du retour.

— Nous allons monter encore une fois tout en haut du donjon. Cela ne vous ennuie pas, Loli ?

— Pas du tout, au contraire.

La jeune fille profitait des moments où ils se trouvaient au sommet du donjon pour parler à l'enfant des guerres moyenâgeuses. Partant de là, elle lui faisait un petit cours d'histoire...

Lord Seabrook les rejoignit au moment où elle évoquait la guerre de Cent Ans.

— C'était très généreux de votre part d'avoir dépensé autant d'argent pour m'amener Simon, dit-il. Il m'a montré la note de frais de voyage en m'expliquant fièrement qu'il l'avait comptée et recomptée.

Gênée de parler d'argent, Lorinda eut un sourire quelque peu embarrassé.

— Il s'agissait en fait d'une leçon d'arithmétique. Je lui avais demandé de vérifier si la somme que lui remettrait votre secrétaire correspondait à son addition.

— Vous êtes pleine de ressources ! Comment parvenez-vous à vous adapter si bien aux enfants ?

Après un instant de réflexion, il enchaîna :

— Peut-être parce que vous en êtes encore une vous-même...

— Je pense comme eux... et je désire les mêmes choses.

— Qui sont ?

— Le bonheur, la sécurité... Simon et moi sommes très heureux ici avec vous.

Et si lady Cressington n'était pas là, tout serait parfait! faillit-elle ajouter. Mais elle jugea préférable de se taire pour ne pas passer pour une impertinente.

— Je trouve que les leçons que vous donnez à Simon sont extrêmement bien faites, dit James. Même si elles ne sont pas dispensées de la manière la plus orthodoxe...

— Avec le temps, elles deviendront plus sérieuses. Pour le moment, je l'instruis en l'amusant... J'aimerais beaucoup l'emmener au prieuré de Walcott-Vernon pour lui parler des moines qui vivaient là, tout comme d'autres ont vécu à Norfolk et à Canterbury.

— Vous savez beaucoup de choses, madame Bell.

— J'ai toujours aimé lire.

— Et monter à cheval !

— C'est vrai, répondit-elle en souriant.

— Vous aimez aussi beaucoup les enfants. Et les hommes ?

Surprise par cette question, la jeune fille se raidit. Puis elle chercha une échappatoire.

— Je me demande où est passé Simon !

— Il ne doit pas être bien loin !

— Il a dû descendre au jardin pour jouer avec le chien que vous lui avez donné. Il l'adore mais ne sait pas encore très bien s'en occuper. Il faut que j'aille voir ce qu'il fait...

Et sans attendre la réponse de James, elle s'éclipsa.

Ce dernier secoua la tête.

« Décidément, cette jeune femme m'intrigue de plus en plus ! »

Lorinda trouva Simon dans le jardin avec le chiot que lui avait donné son oncle.

— Il serait temps de lui trouver un nom, dit-elle.

— Avez-vous une idée, Loli ?

— Comme c'est ton chien, c'est à toi de le baptiser. Tu devrais écrire une liste de noms qui te plaisent.

— Je vais tout de suite m'occuper de cela !

Au pas de course, il monta dans la salle d'étude. La jeune fille le suivit sans hâte. Au passage, elle prit même le temps de s'arrêter dans la bibliothèque. Celle-ci, très complète, comprenait d'une part des ouvrages anciens dignes de musées et, de l'autre, des livres très récents.

Lorinda choisit trois albums ornés de jolies gravures qui devraient intéresser son élève. Avant de quitter la bibliothèque, elle jeta un coup d'œil aux quotidiens du matin qui s'empilaient sur un tabouret. Comme elle n'avait pas eu le temps ni l'occasion de lire les journaux depuis son arrivée au château, elle emprunta *The Morning Post* et l'emporta dans la salle d'étude.

Pendant que Simon ajoutait des noms à sa liste, elle s'assit dans un fauteuil près de la cheminée et commença à feuilleter le journal.

« Rien de bien nouveau... » pensa-t-elle en lisant les gros titres.

Elle allait tourner la page quand un nom attira son attention : *Ralph Piran...*

En retenant sa respiration, elle se pencha pour déchiffrer ces quelques lignes :

Mme Ralph Piran est décédée hier soir à la suite d'une longue maladie...

Avec des yeux brouillés de larmes, Lorinda lut le bref article qui rappelait que Mme Piran avait été comtesse de Walcott-Vernon et s'était remariée en secondes noces avec Ralph Piran. On précisait même quelle avait eu une fille de son premier mariage, Lorinda Walcott-Vernon, qui se trouvait actuellement à l'étranger...

— Vous pleurez, Loli! s'écria Simon.

Il courut nouer ses petits bras autour du cou de la jeune fille.

— Je vous en prie, ne pleurez pas ! Qui vous a fait de la peine ?

— Je... je viens tout juste d'apprendre que... que ma mère est maintenant près du bon Dieu. Elle... elle était très malade...

— Vous m'avez dit que mes parents eux aussi étaient près du bon Dieu.

— Certainement.

— J'ai beaucoup pleuré quand maman est morte. Mais maintenant, je vous ai trouvée, Loli... Vous êtes comme une maman pour moi, je vous aime beaucoup et je pleurerai si vous deviez mourir.

— Je ne vais pas mourir, Simon. Et n'oublie pas que même si ta maman est au ciel, elle pense à toi. Je ne serais pas du tout étonnée d'apprendre que c'est elle qui m'a envoyée auprès de toi.

— Elle a eu joliment raison de s'arranger pour que nous nous rencontrions ! Si vous ne m'aviez pas trouvé dans la rue, ma belle-mère m'aurait rattrapé...

Il se mit à trembler.

— Et elle m'aurait battu encore plus pour me punir de m'être sauvé...

Lorinda serra l'enfant contre lui.

— Ne pense plus à cela, Simon. N'es-tu pas heureux au château?

— Si, mais je veux que vous soyez heureuse aussi. Je ne veux pas que vous pleuriez...

Son petit visage se crispa tandis qu'il ajoutait :

— ... sinon je vais me mettre à pleurer aussi !

La jeune fille s'essuya les yeux.

— Tu ne vas pas toi aussi te transformer en fontaine! fit-elle en s'efforçant de sourire. Tu ne penses pas qu'une seule suffit?

Longtemps, elle le garda serré contre elle. Puis elle se rendit dans sa chambre et se lava le visage à l'eau fraîche.

Elle avait reçu un choc en apprenant que sa mère était morte et que jamais elle ne la reverrait.

« Je me demande si mon beau-père va se remarier... Avec toute sa fortune, je suis sûre qu'il n'aura que l'embarras du choix! »

Mais elle était cependant inquiète. Ralph Piran ne pourrait pas continuer indéfiniment à prétendre que sa belle-fille était toujours à l'étranger.

« Les gens risquent de lui poser des questions, de lui demander de mes nouvelles... et cela l'amènera à intensifier les recherches pour me retrouver. »

En soupirant, Lorinda retourna près de son petit élève et lui montra les images des livres qu'elle avait choisis pour lui dans la bibliothèque.

Lord Seabrook les découvrit blottis comme deux oisillons au creux du même fauteuil.

— Ah, vous êtes là ! Je vous cherchais partout. Même Barty ignorait où vous étiez passés...

En s'efforçant de paraître naturelle, Lorinda referma l'album.

— Étant donné que lady Cressington a la migraine et est allée se reposer, reprit James, j'ai pensé que vous aimeriez peut-être prendre le thé avec moi.

Simon se leva.

— Volontiers, oncle James. Mais il faudra être très gentil avec Loli parce qu'elle est triste.

— Triste ? Pourquoi ?

Lord Seabrook s'approcha de Lorinda et ne put manquer de voir que ses yeux étaient gonflés.

— Vous avez pleuré !

La jeune fille se détourna tandis que Simon renchérisait :

— Oui, elle a beaucoup pleuré !

— Qu'est-il arrivé ? demanda lord Seabrook.

— Ce... ce n'est rien, balbutia la jeune fille.

— La mère de Loli est morte, oncle James. Et Loli a autant de peine que moi le jour où on a emmené maman dans une grande boîte noire.

— Je suis désolé d'apprendre cela, dit lord Seabrook. C'est bien triste... Je vous croyais orpheline car vous ne parliez jamais de vos parents.

— Ma mère était déjà très mal quand j'ai quitté Londres. Elle était dans le coma depuis longtemps... Je savais qu'elle était bien soignée, sinon jamais je ne l'aurais quittée.

— Venez prendre le thé avec moi et vous me parlerez de votre famille.

— Je n'ai plus de famille maintenant que ma mère est morte, déclara Lorinda d'un ton coupant court à toute autre question.

James comprit qu'il valait mieux ne pas insister. Mais cela ne l'empêchait pas d'être encore plus intrigué par la jolie gouvernante qui lui avait un beau jour amené son neveu.

En dépit de l'interdiction de lady Cressington, Lorinda continuait à monter à cheval chaque matin avant le petit déjeuner. Ensuite, lord Seabrook l'emmenait avec Simon à bord d'un petit voilier qu'il manœuvrait lui-même.

La jeune fille pleurait tous les soirs avant de s'endormir. Tant que sa mère vivait, elle conservait un peu d'espoir. Elle se disait que, malgré les discours pessimistes des médecins, la malade reprendrait un jour conscience...

« Maintenant, je suis vraiment seule au monde », pensait-elle avec désespoir.

L'avenir lui faisait peur. Elle ne possédait rien d'autre que les quelques vêtements que contenait sa petite valise, la bague de sa mère et les deux cents livres quelle avait prises dans le coffre-fort de son beau-père.

Souvent, le découragement l'envahissait.

« Je ne pourrais pas aller bien loin avec cela ! » soupirait-elle.

Certes, tout ce que sa mère possédait devait lui revenir. Mais pour recevoir son dû, il lui faudrait prendre contact avec son beau-père, ce qu'elle souhaitait éviter à tout prix.

Un jour — elle espérait que ce jour-là était loin, tout en sachant qu'il arriverait forcément —, Simon irait au collège. Et que deviendrait-elle alors ?

« Si son oncle attend qu'il ait douze ans pour le mettre à Eton, j'aurai quelques années de répit. Mais si par malheur lady Cressington arrivait à ses fins... »

Lorinda ne se faisait pas d'illusions. Elle savait que dans ce cas elle serait immédiatement mise à la porte.

Il y avait déjà une semaine que la jeune fille avait écrit à Michael Duncan.

« Et jusqu'à présent... rien ! Mais a-t-il seulement reçu ma lettre ? » se demandait-elle.

Ce jour-là, quand ils regagnèrent le château après leur sortie en bateau, il était plus de midi et Barty leur annonça que le déjeuner était servi. Comme lady Cressington ne semblait pas être descendue, ils allèrent s'installer dans la salle à manger sans l'attendre.

Simon racontait pour la dixième fois au moins qu'il avait bien failli attraper un poisson par la queue...

— Tu as seulement failli tomber à l'eau, dit Lorinda.

Ils riaient tous les trois de bon cœur quand lady Cressington fit son entrée, vêtue d'une robe trop habillée pour la journée — et pour un simple déjeuner !

« Elle porte aussi beaucoup trop de bijoux », pensa la jeune fille.

Courtoisement, lord Seabrook s'était levé pour accueillir son invitée.

— Vous m'aviez oubliée ? demanda-t-elle d'un ton plein de reproche.

En voyant l'expression de lord Seabrook, Lorinda se dit que, pendant l'espace d'une matinée tout au moins, il avait dû en effet oublier la présence de lady Cressington sous son toit.

— Je croyais que vous aviez toujours la migraine et que vous alliez prendre votre repas dans votre chambre, répondit-il enfin.

— Ma femme de chambre m'a dit que vous faisiez du voilier, si bien que je ne me suis pas pressée. Cet après-midi, j'espère que nous trouverons quelque chose de plus intéressant à faire que de tourner en rond sur l'eau...

Elle battit des cils en se tournant vers James. Mais quand elle s'aperçut que ce n'était pas elle que ce dernier regardait, mais le petit Simon, elle déclara d'une voix acide :

— Toutes ces promenades, c'est bien joli ! Je crains cependant que votre cher neveu n'ait pas le temps d'apprendre grand-chose ! Quand il ira en pension, on le coiffera du bonnet d'âne !

— Je ne veux pas aller en pension et je ne veux pas d'un bonnet d'âne ! s'écria Simon.

— C'est pourtant ce qui risque d'arriver si votre gouvernante vous emmène en promenade au lieu de vous donner des devoirs à faire.

— Je suis très impressionné par tout ce que Simon a déjà appris, déclara James. Il connaît beaucoup mieux l'histoire et l'arithmétique que moi à son âge.

— Cela m'étonnerait, mon ami ! D'autant plus que vous deviez être un enfant exceptionnellement intelligent.

En disant cela, lady Cressington posa le bout de ses doigts aux ongles vernis de rose sur le bras de lord Seabrook. Elle s'attendait visiblement à ce qu'il lui prenne la main pour la porter à ses lèvres. Au lieu de cela, il se dégagea avec une certaine brusquerie.

Simon, qui avait pris le discours de lady Cressington pour une attaque contre sa gouvernante, déclara avec fougue :

— Grâce à Loli, je sais plein de choses ! Elle dit que je serai un jour aussi savant que mon père et mon oncle !

— Je n'en doute pas, fit lady Cressington d'un air mielleux. Mais vous avez besoin d'un précepteur sérieux avant d'aller en pension.

Simon fronça les sourcils avant de déclarer d'un ton plein de défi :

— Je ne veux pas de précepteur, je préfère Loli.

Lady Cressington laissa échapper un petit rire moqueur.

— C'est bien de soutenir sa gouvernante. Mais très vite vous comprendrez que votre Loli est beaucoup trop jeune pour savoir toutes les choses qu'un grand garçon comme vous doit apprendre.

Pour empêcher Simon de répliquer vertement, Lorinda posa la main sur son épaule.

— Chut, murmura-t-elle.

— C'est vous que... commença-t-il.

Il n'eut pas le temps d'en dire plus : Barty venait d'apparaître à la porte.

— Le capitaine Michael Duncan, milord ! annonça-t-il.

Et il s'effaça pour laisser entrer un jeune homme au visage ouvert et au regard franc.

« Il a donc reçu ma lettre ! pensa Lorinda. Dieu soit loué ! »

Lord Seabrook alla au-devant du nouveau venu, la main tendue.

— Quelle bonne surprise, Michael. J'ignorais que vous vous trouviez dans la région...

— Je suis certes très heureux de vous voir, James. Mais mon voyage a un but bien précis.

— C'est-à-dire ?

Le capitaine se tourna vers lady Cressington.

— Je suis venu chercher le pendentif qui appartient à mon père, et que vous avez emporté en quittant Londres.

Elle parut très choquée.

— Comment osez-vous me réclamer un bijou que vous m'aviez offert ?

Michael Duncan faillit s'étrangler.

— Je vous l'avais offert ? Mais c'est faux ! Totalelement faux !

A l'adresse de lord Seabrook, il expliqua :

— Nous étions secrètement fiancés. J'ai prêté ce pendentif à Catherine qui voulait absolument le porter pour le bal de la duchesse de Fultown. Quand je lui ai demandé de me le rendre, elle m'a annoncé la rupture de nos fiançailles... J'étais loin de m'attendre à cela, et j'étais dans un tel état que j'en ai oublié le pendentif. Le lendemain, j'ai voulu aller le lui réclamer... mais elle avait disparu !

Le regard vif de lord Seabrook allait de Michael Duncan à lady Cressington.

— Que signifie cette histoire ? s'écria-t-il enfin.

— Je suis navré de causer une telle scène chez vous, James, dit le capitaine. Mais vous avez dû entendre parler — peut-être même avez-vous vu —, le magnifique collier qui avait été offert à mon père par le maharadjah de Jovnelos.

Lord Seabrook hocha la tête.

— Si mes souvenirs sont exacts, le général Duncan avait sauvé la vie du maharadjah.

— C'est cela ! Mon père avait décidé que cette merveilleuse pièce de joaillerie dont la valeur est incalculable ferait désormais partie du patrimoine de la famille. Or, voilà que milady a cru bon de se l'approprier ! termina-t-il avant de s'incliner moqueusement devant lady Cressington.

Lorinda se dit que si la rupture avait fait beaucoup de mal au jeune capitaine, il semblait maintenant tout à fait remis.

— Vous me l'aviez donné ! s'écria lady Cressington. C'était un cadeau ! Et c'est en tant que cadeau que je l'ai accepté !

— Vous mentez. Vous savez parfaitement qu'il s'agissait d'un prêt pour une seule soirée. Sachez que mon père a déjà porté plainte et que la police recherche le voleur.

Lady Cressington était devenue très pâle. Personne n'osait plus rien dire et un silence de plomb pesait dans la pièce... Ce fut lord Seabrook qui le rompit le premier.

— Barty, envoyez un valet chercher le coffret à bijoux de milady dans sa chambre, s'il vous plaît. Puis vous offrirez un verre de sherry au capitaine Duncan.

— J'en ai bien besoin ! s'exclama ce dernier.

— Asseyez-vous, je vous en prie, Michael.

Ce dernier prit place sur le siège que lui indiquait lord Seabrook.

— Merci...

Il laissa échapper un petit soupir.

— Quand mon père a appris que j'avais prêté ce bijou, il était déjà très mécontent. Vous imaginez quelle a été sa colère quand j'ai dû lui avouer que le collier avait disparu ? Quant à moi, j'étais bouleversé ! Quoi, celle à qui j'avais offert mon cœur et mon nom était capable de se conduire d'une manière aussi abjecte ?

Lady Cressington lui adressa un regard meurtrier. Elle était sur le point de se lever et de sortir mais lord Seabrook l'en empêcha.

— Attendez ! ordonna-t-il d'un ton dur.

Puis il se tourna vers son visiteur et, sur le ton de la conversation la plus banale, lui demanda :

— Comment êtes-vous venu ici ?

— J'ai été informé où se trouvait le pendentif par un ami qui, je le suppose, doit se trouver au château car sa lettre était postée d'Ullswater. J'ai sauté dans le premier train en partance pour Penrith et, de là, j'ai pris une chaise de poste.

— Ainsi, il y avait ici quelqu'un qui savait où se trouvait le collier... fit James d'un ton pensif.

— J'ai beaucoup de chance d'avoir un pareil ami et je lui suis très reconnaissant de m'avoir prévenu. Cela évitera le terrible scandale qui n'aurait pas manqué d'éclater si la police avait retrouvé la voleuse.

Lady Cressington faillit de nouveau se lever.

— Je vous ai dit d'attendre ! lança lord Seabrook.

— James, il faut me croire ! s'écria-t-elle d'un air implorant. Je vous assure qu'il me l'a donné ! C'est à moi !

Lord Seabrook haussa les épaules.

— De toute manière, il est d'usage, lorsque les fiançailles sont rompues, que la fiancée rende toutes les lettres et tous les cadeaux qu'elle a reçus.

Cette fois, lady Cressington ne trouva rien à répondre...

Le valet que Barty avait envoyé chercher le coffret à bijoux revint avec une mallette en cuir rouge aux initiales de lady Cressington. Il s'apprêtait à la remettre à cette dernière, mais le capitaine Duncan s'en empara d'autorité et l'ouvrit.

Celle-ci contenait de nombreux écrins qu'il laissa de côté jusqu'à ce qu'il découvre, tout au fond, un coffret en velours cramoisi brodé de perles minuscules et de petits diamants.

Il le posa sur la table et fit jouer le fermoir.

Simon laissa échapper une exclamation de stupeur, tandis que Lorinda ouvrait des yeux éblouis en voyant le plus merveilleux des colliers reposer sur le velours blanc qui tapissait le coffret.

Le pendentif représentait un cœur dont un énorme diamant était le centre. Ce diamant était entouré de rubis, d'émeraudes, de saphirs et de plus petits diamants. Quant à la chaîne, elle était formée de toute une série d'émeraudes dont la taille allait en augmentant au fur et à mesure qu'elle se rapprochaient du cœur en pierres précieuses.

« Je comprends la fureur du général ! » pensa la jeune fille.

Elle savait que le maharadja de Jovnelos possédait des mines de pierres précieuses. Il avait dû choisir les plus belles des pierres pour la réalisation de cette œuvre d'art. Et ensuite il avait fallu au plus habile des artisans des mois, peut-être des années de travail pour créer un semblable joyau.

Michael Duncan laissa échapper un soupir de soulagement.

— Merci de m'avoir aidé à récupérer le bien de mon père, James.

— Je suis sûr que lady Cressington avait l'intention de vous le rendre, déclara lord Seabrook. Elle doit justement nous quitter et repartir pour Londres cet après-midi. Une voiture l'emmènera à Carlisle où elle prendra l'express du soir. Quant à vous, j'espère que vous allez me faire le plaisir de séjourner quelque temps au château.

— J'en serais ma foi ravi.

— Il vous suffira d'envoyer un télégramme à votre père pour lui annoncer que vous avez retrouvé son pendentif.

— Et que tout est bien qui finit bien !

Lady Cressington se leva. Dans son visage très pâle, ses yeux étincelaient de rage. En quelques secondes, elle avait tout perdu... Le magnifique pendentif sur lequel elle avait fait main basse et l'homme qu'elle voulait épouser. Et de plus, elle se voyait ignominieusement chassée du château !

Elle quitta la pièce sans un mot, sans un seul regard en arrière. Barty n'eut pas besoin d'attendre d'ordres pour la suivre.

Un valet servit un verre de sherry au capitaine Duncan. Un autre mit un couvert devant lui.

Tout cela s'était passé en silence... Puis Simon sauta en bas de sa chaise et courut près de son oncle.

— Je voudrais voir le grand collier de tout près, oncle James, s'il vous plaît. Il brille comme s'il y avait des bougies dedans...

Lord Seabrook éclata de rire. Si les pierres du pendentif étincelaient de mille feux, c'était parce qu'un rayon de soleil les

frappait...

— Au moins, vous avez trouvé ce que vous cherchiez, Michael. Je comprends la colère du général Duncan! Ce joyau est magnifique...

— De plus, il a une histoire et mon père souhaite le voir rester dans la famille en souvenir de toutes les années qu'il a passées aux Indes. Ce pendentif fait partie du patrimoine des Duncan...

Avec un sourire, il ajouta :

— Vous aussi, vous souhaitez que votre château soit transmis de génération en génération.

James se remit à rire.

— Ne soyez pas si pressé ! Je n'ai pas envie de mourir trop vite... Il me reste mille choses à accomplir avant de quitter ce monde.

— Je pourrais en dire autant ! En tout cas, je suis sûr d'une chose ! Je ne suis pas près de songer à me marier avant bien longtemps... Quand on a été mordu une fois, on se méfie, comme disait ma Nanny.

— Qui vous a mordu? demanda Simon au capitaine.

— Une... hum, un horrible serpent. J'espère que cela ne t'arrivera jamais.

— Cela vous a fait mal ?

— Beaucoup, mais dorénavant, je serai sur mes gardes et cela ne risque pas de se reproduire! Je n'ai aucune envie de souffrir comme j'ai souffert.

— Moi non plus, dit Simon. Ma belle-mère me battait et cela me faisait très, très mal. Je pleurais, je criais mais elle n'arrêtait pas.

Le capitaine adressa un coup d'œil stupéfait à lord Seabrook.

— Que raconte-t-il là?

— Il évoque de mauvais souvenirs qu'il faut oublier...

James serra l'enfant contre lui.

— Maintenant, tu es heureux ici et Loli s'occupe très bien de toi.... Je voudrais que tu me fasses une promesse.

— Laquelle, oncle James ?

— Ne pense plus à ta belle-mère. Oublie-la. Tout comme le capitaine va oublier qu'un jour on lui a pris ce beau collier... Maintenant qu'il l'a retrouvé, il va toujours le garder avec lui.

Simon regarda son oncle avec anxiété.

— Me garderez-vous toujours avec vous ?

— Oui, répondit James d'un ton grave. Tu es tout à fait en sécurité au château.

L'enfant posa la joue contre l'épaule de son oncle.

— J'aime bien être ici avec vous, oncle James.

— Et moi, j'aime bien que tu sois là.

Lorinda eut soudain envie de pleurer, tant la tension de ces dernières minutes avait été forte.

Sa lettre avait eu le résultat escompté. Jamais cependant elle

n'aurait imaginé que le capitaine Duncan allait arriver aussi vite !

« Après avoir vu le pendentif, je me rends compte pourquoi son père tenait tant à le récupérer! »

Et maintenant que lady Cressington avait été chassée, elle se savait elle aussi en sécurité au château, car ce ne serait pas avant de longues années que lord Seabrook enverrait Simon à Eton.

« Merci, mon Dieu ! fit-elle dans son for intérieur. Merci... »

Le lendemain matin, Lorinda se réveilla de bonne heure. Elle s'apprêtait à mettre sa tenue d'amazone quand une femme de chambre vint lui apprendre qu'elle n'avait pas besoin de se hâter.

— Milord est parti, madame Bell.

— Parti ? répéta la jeune fille avec stupeur.

— Oui, il est allé avec son ami le capitaine Duncan à Penrith. Milord a des amis là-bas et, d'après M. Barty, le capitaine et lui vont passer quelques jours avec eux.

Le premier instant de surprise passé, Lorinda murmura :

— Je suppose que cela ne m'empêche pas d'aller monter avec M. Simon...

— Certainement pas ! Ce que je voulais dire, madame Bell, c'est que vous avez tout votre temps pour vous préparer. Personne ne vous attend en bas.

— Merci, Jane...

Restée seule, la jeune fille alla s'asseoir devant la petite coiffeuse et contempla son reflet dans la glace ovale.

« Je devrais être contente parce que lady Cressington a quitté le château... Alors pourquoi ai-je le cœur si lourd ? » se demanda-t-elle.

Après quelques instants de réflexion, elle crut comprendre pourquoi lord Seabrook tenait à quitter le château pendant quelque temps.

« Il devait beaucoup tenir à lady Cressington... Mais après la désagréable scène qui a eu lieu hier dans la salle à manger devant de nombreux témoins, il a été obligé de lui dire de partir. Et maintenant, il cherche à s'étourdir pour l'oublier. »

Oui, lord Seabrook cherchait à s'étourdir, Lorinda ne s'y était pas trompée... Mais ce qu'elle ignorait, c'était qu'il avait une autre raison pour s'éloigner.

Au lieu de regretter le départ de lady Cressington, comme le croyait Lorinda, il s'en réjouissait. Il en était arrivé à ne plus pouvoir supporter ses sourires pleins de sous-entendus, ses moues, ses battements de cils... De plus, il s'était parfaitement rendu compte que la belle Catherine, tout en feignant de s'intéresser à Simon, ne

supportait pas sa présence — et encore moins celle de sa gouvernante.

Or James s'était immédiatement pris d'affection pour son neveu, et cela l'agaçait beaucoup d'entendre son invitée se permettre de lui donner des conseils d'éducation. Lorsque lady Cressington parlait de ces pensions où, selon elle, les petits garçons étaient si heureux, il n'était pas dupe !

« Elle veut tout simplement que je me débarrasse de lui et que je renvoie Mme Bell ! »

James avait découvert à sa grande stupeur qu'il pensait beaucoup trop à la gouvernante de son neveu. Le jour, la nuit, l'image de la jolie Loli s'imposait à lui. Jamais une femme ne l'avait attiré à ce point... et il s'en voulait.

« C'est ridicule d'éprouver de tels sentiments pour une employée ! » se répétait-il.

C'était surtout pour tenter de remettre les choses en perspective qu'il avait proposé à Michael Duncan de l'accompagner chez ses amis à Penrith.

« A mon retour, j'espère bien découvrir que ce grotesque engouement aura disparu. Si j'avais dix-huit ans, je serais encore excusable. Mais quelqu'un de mon âge et de ma condition ne s'amourache pas d'une simple gouvernante ! »

Après avoir fait une courte promenade à cheval avec Simon, qui se tenait chaque jour un peu mieux sur Paddy, Lorinda décida qu'il faisait assez beau pour donner à l'enfant sa première leçon de natation.

— Nous allons aller nous baigner. Tous les garçons doivent savoir nager !

— Mon père m'a raconté qu'il plongeait dans le lac !

— Tu en seras très vite capable, toi aussi — si du moins Mme Shepherd nous trouve des costumes de bain.

La femme de charge découvrit tout de suite ce qu'il fallait dans ses réserves. Le costume de bain qu'elle avait choisi pour Lorinda était assez désuet.

— Bah, le principal, c'est qu'il soit à ma taille ! dit la jeune fille qui s'empressa de l'essayer.

Elle fut assez surprise de constater que cet ensemble rayé de bleu et de blanc composé d'une culotte bouffante et d'une sorte de veste à petites manches était très seyant.

— Cela vous va très bien ! assura Mme Shepherd.

Lorinda sourit.

— J'ai l'air d'une gravure de mode vieille d'au moins un quart de siècle.

Mais elle se sentait à son avantage et regretta que lord Seabrook ne

puisse pas la voir. A cette pensée, elle devint toute rouge et se gourmanda intérieurement.

« Comment puis-je avoir de pareilles idées ? Je devrais avoir honte ! »

Elle savait que, pour certains, l'apprentissage de la natation représentait une pénible épreuve. Mais elle réussit à si bien mettre Simon en confiance qu'en trois jours, il sut nager à peu près correctement. L'enfant n'en revenait pas lui-même.

— Eh bien, quand je dirai cela à oncle James ! ne cessait-il de répéter.

— Il faudra aussi que tu lui montres que tu sais maintenant te faire obéir de Bracken, ton petit chien.

— Oui, il arrive en courant quand je l'appelle !

— C'est très bien. Cela prouve qu'il a confiance en toi.

— J'ai hâte que revienne mon oncle !

« Moi aussi ! pensa Lorinda. La vie au château paraît bien morne sans lui... »

— J'ai encore demandé tout à l'heure à Barty s'il avait des nouvelles, mais il n'en a toujours pas ! s'exclama Simon d'un air dépité.

Un matin, alors que Lorinda et son élève revenaient du lac où ils étaient allés se baigner, ils virent l'attelage de lord Seabrook remonter l'allée.

Avec un cri de joie, Simon se précipita vers le perron pour être le premier à accueillir le voyageur.

Tout en resserrant autour d'elle les pans du long peignoir qu'elle enfilait tout de suite en sortant de l'eau, la jeune fille le suivit.

Quand elle arriva, ce fut pour entendre Simon raconter à son oncle les mille et une choses qu'il avait faites pendant son absence.

— Bracken m'obéit... Je sais compter jusqu'à mille... J'ai sauté un obstacle avec Paddy... Et j'ai appris à nager !

— Qui a été ton professeur ? demanda lord Seabrook en se tournant vers Lorinda qui venait de les rejoindre.

La jeune fille se sentit très troublée par le regard insistant de lord Seabrook, tandis que son cœur battait la chamade.

— Bon... bonjour, milord, balbutia-t-elle. Il... il faut que j'aille me changer et... et Simon aussi.

— Vous êtes très bien comme cela. Il y a des années que je n'ai pas nagé mais, s'il fait beau demain, j'ai bien envie de vous accompagner.

— Pourquoi pas cet après-midi ? demanda Simon.

— Parce que j'ai déjà une autre idée pour cet après-midi. Nous irons visiter le prieuré de Walcott-Vernon. A moins que vous n'y soyez allés pendant mon absence ?

— J'y ai pensé, répondit Lorinda. Mais j'ai craint que le gardien ne veuille pas nous laisser entrer.

Dans son for intérieur, elle ajouta :

« Et pourtant, puisque je suis moi-même une Walcott-Vernon, j'aurais plus que quiconque le droit de visiter la demeure de mes ancêtres ! »

Ils déjeunèrent tous les trois dans la salle à manger du château. Les jours précédents, Lorinda n'avait eu guère d'appétit... Cette fois, elle découvrit qu'elle mourait de faim et que le repas était délicieux. Il suffisait que lord Seabrook soit là pour qu'elle trouve que les aliments aient plus de goût, que les couleurs aient plus d'éclat, que l'air soit plus limpide et le soleil plus brillant...

En début d'après-midi, ils partirent dans une calèche découverte tirée par deux magnifiques alezans. James menait l'attelage lui-même avec maestria.

— Comme j'aimerais conduire une voiture ! s'exclama Simon avec envie.

Son oncle sourit.

— Tu apprendras, je te le promets. Mais chaque chose en son temps.

Lorinda fut très émue en voyant l'impressionnante demeure où son père était né et où ses parents avaient vécu.

Lord Seabrook lui avait appris que le nouveau propriétaire avait dépensé une véritable fortune en frais de restauration.

— Le prieuré devait être en triste état, fit la jeune fille en s'efforçant de ne pas montrer qu'elle était au bord des larmes.

— Il a toujours été très beau. Certes, il avait besoin de réparations... Malheureusement le comte de Walcott-Vernon était ruiné et ne pouvait rien entreprendre.

« A qui le dites-vous ! » eut envie de rétorquer Lorinda avec amertume.

Le gardien, très flatté de la visite du châtelain, le laissa se promener à sa guise dans le prieuré.

— Mes rhumatismes me font souffrir et je ne vous accompagnerai pas. Je sais que je peux vous faire confiance, milord ! Mais je vous assure que je ne laisserais personne d'autre entrer chez les Walcott-Vernon.

Lorinda comprenait maintenant pourquoi, après l'avoir vendue, son père était allé vivre si loin de la demeure familiale. Cela avait dû lui briser le cœur de la quitter... S'il était resté dans les environs, cela lui aurait fait trop mal de la savoir si proche... et en même temps inaccessible.

Lorsque la jeune fille avait appris que, plusieurs siècles auparavant, une communauté de près de cent moines avait vécu ici, elle avait eu peine à le croire. Maintenant, cela ne l'étonnait plus, car elle se

rendait compte qu'il y aurait eu de la place pour une communauté beaucoup plus importante encore.

Le prieuré avait été ensuite acheté par le premier comte de Walcott-Vernon. Il l'avait transformé, tout en gardant le réfectoire des moines et leur grande cheminée moyenâgeuse.

En parcourant les luxueux salons, la jeune fille s'étonna d'y trouver des bibelots de famille et des portraits de ses ancêtres. Puis elle se souvint que l'acquéreur avait insisté pour acheter le prieuré complètement meublé. Comme son père avait désespérément besoin d'argent pour payer les dettes du défunt comte et verser une pension aux vieux domestiques, il a bien été obligé d'accepter les exigences du seul acheteur à s'être présenté.

Le cœur lourd, la jeune fille arpentait les salons, le boudoir de sa grand-mère dont son père lui avait si souvent parlé, les chambres avec leurs lits à baldaquin... La plupart des cheminées, ajoutées après la construction du prieuré, avaient été sculptées par les plus grands maîtres italiens

Chacun des portraits des comtes de Walcott-Vernon, de leur femme et de leurs enfants était signé des meilleurs peintres de chaque époque.

« Et tout cela appartient maintenant à un commerçant enrichi qui préfère vivre à Londres ! se dit Lorinda avec tristesse. Jusqu'à ce qu'il revende la propriété à un autre homme riche qui n'attachera pas davantage d'importance à ces souvenirs si précieux pour moi ! »

Comme elle regrettait que ses parents ne soient plus là ! Elle aurait aimé leur poser tant de questions au sujet de cette demeure chargée d'histoire !

Lord Seabrook l'observait pendant qu'elle allait de pièce en pièce.

« Pourquoi est-elle si triste ? » ne cessait-il de se demander.

S'il s'était écouté, il l'aurait prise dans ses bras pour la réconforter. Mais il ne pouvait pas se permettre un tel geste...

« Je ne dois pas oublier *qui* je suis et *qui* elle est. Chacun doit rester à sa place... Que peut-il y avoir de sérieux entre le chef de la famille Seabrook et une jeune femme obligée de travailler pour gagner sa vie ? Rien. »

Il laissa échapper un petit soupir.

« Ah, quand je pense que je me croyais guéri quand j'étais à Penrith ! Comme je me trompais ! C'est qu'elle m'émeut toujours autant ! »

Ils se rendirent ensuite dans la chapelle gothique qui avait été bâtie par les moines. Les vitraux aux teintes chaudes étaient aussi beaux que ceux d'une cathédrale et, sur l'autel en marbre blanc, on voyait une croix en or sertie de pierres précieuses.

Dès son entrée au prieuré, Lorinda avait eu l'étrange impression que son père l'accompagnait dans cette visite. Mais dans la chapelle, il lui sembla que sa mère se tenait aussi à ses côtés...

Oubliant qu'elle se trouvait avec lord Seabrook et Simon, elle s'agenouilla sur l'un des prie-Dieu tapissés de velours rouge du premier rang. Joignant les mains, les yeux clos, elle se mit à prier.

Simon alla s'agenouiller près d'elle. Quant à lord Seabrook, il était plus ému que jamais.

« Depuis combien de temps n'ai-je pas vu une femme prier avec une telle ferveur ? » se demanda-t-il.

Ce fut à ce moment-là qu'il se dit qu'il ne pourrait pas supporter d'être séparé de Mme Bell.

« Il faut que je trouve le moyen de la garder au château... même si elle veut partir. »

Dans la voiture qui les ramenait, la jeune fille demeurait étrangement silencieuse tandis que Simon ne cessait de babiller. Il s'intéressait beaucoup plus à son poney, à son chien qu'aux splendeurs architecturales et aux tableaux du prieuré !

— Demain matin, j'irai nager ! déclara-t-il lorsque la voiture passa la grille du parc. Il faudra que vous veniez me voir, oncle James.

— J'irai peut-être me baigner, moi aussi. Mais pour le moment, nous allons prendre le thé. Puis il me faudra écrire quelques lettres urgentes et, pendant ce temps, Mme Bell te parlera des moines qui vivaient au prieuré.

— Il faut d'abord que j'emmène Bracken en promenade, fit l'enfant d'un air important. Il a sûrement été très sage pendant mon absence, mais il a dû s'ennuyer de moi !

— Certainement, dit James. Emmène-le faire le tour du jardin au pas de course avant de venir nous retrouver.

Tout en parlant à Simon, il ne quittait pas Lorinda du regard.

« Pourquoi a-t-elle été bouleversée à un tel point en voyant ces tableaux ? Son père était peut-être un artiste ? »

Sachant qu'elle refusait de parler des siens, il n'osait lui poser aucune question.

— Venez prendre le thé avec moi, dit-il. Simon nous rejoindra dans cinq minutes.

La jeune fille ne put faire autrement que d'obtempérer, tandis que l'enfant emmenait son chien courir sur les pelouses.

— Vous êtes bien silencieuse, déclara lord Seabrook.

— Je réfléchissais, murmura-t-elle.

— Cela se voyait !

Simon arriva à ce moment-là avec Bracken auquel il offrit un biscuit.

— A quoi pensiez-vous donc ? insista lord Seabrook.

Lorinda hésita.

— Vous allez trouver que... que je me mêle de ce qui ne me regarde pas.

— Dites toujours !

— Je me demandais pourquoi vous n'achetiez pas le prieuré. Il jouxte votre domaine et, quand Simon se mariera, il faudra bien qu'il aille vivre quelque part.

Lord Seabrook la regarda avec stupeur.

— Je n'ai jamais pensé à cela, dit-il enfin. Et pourtant vous avez tout à fait raison ! Les terres du prieuré sont en effet limitrophes des miennes... En ce moment, elles sont en friche, mais je suis sûr que mes fermiers seraient ravis d'avoir des hectares en plus !

— Ce serait tellement dommage de voir cette demeure passer entre les mains d'une personne qui ne saura pas plus l'apprécier que son propriétaire actuel !

Après une pause, elle ajouta :

— Quant aux tableaux, ils sont superbes !

— Je suis tout à fait de votre avis. Je vais réfléchir à votre suggestion... Elle tombe d'autant mieux que le prieuré est à vendre depuis un certain temps déjà. Comme les acheteurs se font attendre, je pourrais peut-être l'acquérir pour un prix intéressant.

Il se leva et alla jusqu'à la fenêtre. Mais il ne voyait pas vraiment la roseaie... Il pensait au prieuré et à la suggestion de la gouvernante de Simon.

« Cette femme est surprenante... » se dit-il une fois de plus.

Il imaginait sans peine la réaction de Catherine Cressington ou d'une autre jolie femme du monde qu'il aurait emmenée visiter le prieuré. Elle se serait un peu ennuyée... puis en voyant les œuvres d'art, elle se serait animée et aurait suggéré à mots couverts qu'elle aimerait se voir offrir un tableau de maître...

Mme Bell avait seulement pensé à son intérêt à lui — et à celui de Simon...

Après avoir fait dîner son petit élève, Lorinda le mit au lit. Si l'enfant avait fait honneur à son repas, elle n'avait pas touché au plateau qu'on lui avait apporté.

Elle avait été bouleversée à un point tel par sa visite au prieuré quelle se sentait incapable d'avalier quoi que ce soit.

« Je me demande si lord Seabrook, maintenant qu'il est seul, va me proposer de dîner avec lui... » se demanda-t-elle soudain.

A peine avait-elle formulé cette pensée qu'elle la repoussa en haussant les épaules.

« Ce serait très incorrect ! Même s'il se sent seul, un châtelain ne va

pas dîner avec une gouvernante... »

La jeune fille s'était retirée dans sa chambre et lisait l'un des ouvrages de la bibliothèque du château quand on frappa à sa porte.

Elle alla ouvrir et trouva le majordome sur le seuil.

— Milord demande si vous voulez bien dîner avec lui ce soir, madame. Il voudrait parler avec vous du prieuré...

Lorinda eut l'impression que son cœur faisait un petit bond dans sa poitrine. Ce fut cependant d'une voix très calme qu'elle répondit :

— Dites à milord que je le remercie de son invitation que j'accepte avec le plus grand plaisir.

Après avoir refermé la porte, elle courut ouvrir les portes de son armoire. Comme elle regrettait de ne pas avoir apporté les merveilleuses robes du soir qu'elle avait à Londres! Pour ne pas attirer l'attention, elle avait seulement pris ses toilettes les plus discrètes.

Elle choisit une robe blanche en mousseline. Une robe de débutante qui allait très bien avec son petit collier de perles fines... Et, bien entendu, elle portait toujours la bague de fiançailles de sa mère, dont elle dissimulait les diamants au creux de sa main.

Lorsque Barty la fit entrer dans le salon où l'attendait lord Seabrook, ce dernier retint sa respiration.

« Dieu, qu'elle est belle ! pensa-t-il, ébloui. D'une beauté surnaturelle... On dirait une déesse, une sirène, une nymphe... que sais-je? C'est bien simple : elle n'a pas l'air réelle »

Lorinda sentit de nouveau les battements de son cœur s'accélérer quand elle vit le châtelain vêtu de cet habit du soir sombre qui lui donnait encore plus de distinction.

« Comme je serais très fière si j'entraais dans un élégant salon londonien à son bras ! » se dit-elle.

A peine avait-elle formulé une telle pensée qu'elle s'efforça de la repousser.

A cause des domestiques, James évita de mentionner pendant le dîner l'achat éventuel du prieuré. Il se contenta de parler de son ameublement ainsi que de tous les tableaux qu'ils avaient pu admirer au cours de leur visite.

— Je n'arrive pas à comprendre comment le comte de Walcott-Vernon a pu se séparer de tout cela.

— Je suppose qu'il avait besoin d'argent...

— Il aurait pu vendre la propriété et garder les objets précieux. Jamais je ne pourrais permettre qu'un étranger ait en sa possession les portraits de mes ancêtres.

Le visage de la jeune fille se ferma.

— Il ne faut pas juger sans savoir.

— Certes, mais j'avoue que je ne comprends pas l'attitude de cet

homme.

Elle lui coupa la parole en citant un proverbe bien connu :

— Nécessité fait loi !

— Vous le défendez avec beaucoup d'ardeur ! remarqua lord Seabrook en souriant.

Comme la jeune fille gardait le silence, il ajouta :

— Je crois que le comte est mort sans laisser de fils. Mais il avait une fille... Cela me surprend que celle-ci ne cherche pas à racheter au moins quelques-uns des portraits représentant ses parents et ses ancêtres les plus proches...

— Il s'agit d'œuvres de valeur. Peut-être n'a-t-elle pas assez d'argent pour pouvoir se les offrir.

De nouveau, James sourit.

— Vous avez réponse à tout !

Adroitement, la jeune fille réussit à orienter la conversation sur un autre sujet. Mais après le dîner, lorsqu'ils retournèrent au salon, lord Seabrook en revint tout de suite au prieuré.

— Dois-je l'acheter ou pas ? J'avoue que je suis tenté...

— Vous pourriez l'offrir à Simon quand il se mariera. Mais à ce moment-là, vous aurez peut-être un fils à vous. Et il faudra bien qu'il aille vivre quelque part si vous êtes encore vivant !

— Ce que j'espère bien ! s'écria James. Il y a cependant un petit problème...

— Lequel ? demanda Lorinda avec candeur.

— Pour avoir un fils, il faudrait tout d'abord que je me marie.

A sa grande surprise, la jeune fille se leva.

— Excusez-moi, mais je vais me retirer. Il est déjà tard et je me sens un peu fatiguée. De plus, si demain nous devons monter à cheval et nager, j'ai besoin de prendre des forces !

Lord Seabrook se mit debout à son tour.

— Vous avez entièrement raison. Je vous souhaite une bonne nuit et je vous remercie de m'avoir tenu compagnie ce soir.

Après le départ de celle qu'il prenait toujours pour une gouvernante, lord Seabrook alla à la fenêtre et contempla le lac dans lequel la lune se reflétait comme une coulée d'argent.

— Cela ne peut plus durer... murmura-t-il. Je la désire comme un fou !

Ce n'était pas parce qu'elle se sentait fatiguée que Lorinda était montée dans sa chambre. C'était parce qu'elle avait été bien près de se confier à lord Seabrook.

Elle avait eu envie de lui expliquer pourquoi elle avait été si émue en visitant le prieuré. Mais pour cela, elle aurait dû lui dévoiler sa véritable identité...

La jeune fille écrasa une larme.

« Tout ce que contient cette demeure représente tant pour moi. Comment pourrais-je supporter que ces meubles, ces bibelots et ces tableaux tombent entre les mains d'un inconnu? Un nouveau riche sans culture, incapable de comprendre l'intérêt de ces œuvres d'art exceptionnelles. »

Elle avait le sentiment que ce qu'elle avait vu aujourd'hui lui appartenait de plein droit et devait lui revenir...

— C'est impossible, hélas ! fit-elle à mi-voix.

Lorinda se mit au lit, mais se sachant trop énervée pour dormir, elle prit un livre.

Simon ne faisait plus de cauchemars depuis quelques jours déjà, mais par mesure de prudence, elle laissait toujours la porte de sa chambre entrouverte pour pouvoir accourir près de lui s'il criait dans son sommeil.

Soudain la porte tourna sur ses gonds... S'attendant à voir Simon, la jeune fille leva la tête. Elle laissa échapper une brève exclamation en voyant apparaître lord Seabrook.

— Mon Dieu! Que s'est-il passé? s'écria-t-elle. Où est Simon? Je n'ai rien entendu...

— Simon dort profondément.

— Dans ce cas, je... je ne...

— J'ai à vous parler, coupa James.

— Vous... vous voulez me parler? répéta-t-elle avec stupeur. Mais... à quel sujet? Et pourquoi... ici?

— Vous êtes partie sans me laisser le temps de vous dire ce que j'avais à vous dire. Voilà plusieurs nuits que je n'arrive pas à dormir à cause de vous.

La jeune fille ouvrit démesurément ses yeux couleur saphir. Elle était ravissante dans la douce lumière des bougies, avec son visage en forme de cœur encadré de boucles blondes un peu en désordre.

Lorsque lord Seabrook lui sourit, elle crut qu'elle allait défaillir... Jamais elle n'avait ressenti un tel trouble de sa vie.

— Je... je ne comprends pas, balbutia-t-elle.

— C'est pourtant simple! Même si vous demeurez très mystérieuse, j'ai l'impression que vous vous sentez aussi seule que je le suis. Si nous partagions notre solitude, nous pourrions être très heureux...

— Je... je ne comprends pas, répéta Lorinda.

— Je suis sûr que nous pourrions être très heureux ensemble, insista James.

Il s'assit au bord du lit et prit les mains de la jeune fille.

— Vous êtes si jolie... Vous me rendez fou et vous n'avez qu'un mot à dire pour que je vous offre tout ce que vous voulez. Dites-moi ce qui vous ferait plaisir!

La jeune fille se dégagea brusquement.

— Non!

— Ne dites pas non avant de savoir ce que j'ai à vous proposer, fit James. Tout d'abord, sachez que vous n'aurez plus besoin de travailler pour gagner votre subsistance. Je veillerai sur vous, je vous protégerai, je vous couvrirai de cadeaux... et je saurai me montrer très généreux dans l'avenir si par hasard nous décidions de nous séparer. Vous aurez toujours largement de quoi vivre et, jusqu'à la fin de vos jours, vous pourrez être assurée de ne jamais avoir de soucis d'argent.

Quand il voulut la prendre dans ses bras, elle se réfugia à l'extrême bout du lit.

— Non...

— Ne dites pas non, Lori ! Je ne veux que votre bonheur... Laissez-moi vous embrasser, laissez-moi vous aimer...

Comprenant enfin où il voulait en venir, elle se raidit et le regarda avec horreur.

— Vous... vous voulez que je devienne votre maîtresse !

— Le mot est mal choisi. Car je vous aime, Lori. Je vous aime vraiment mais je ne peux pas, dans ma position, vous proposer de devenir ma femme. Vous êtes assez intelligente pour vous en rendre compte.

— Lai... laissez-moi!

— Je vous aime, Lori ! répéta-t-il. Et je sais que je ne vous suis pas indifférent...

— A... allez-vous-en !

— Mais je veux seulement vous rendre heureuse !

Il réussit à la prendre dans ses bras. Leurs lèvres allaient se toucher quand la jeune fille le repoussa de toutes ses forces.

— Laissez-moi, répéta-t-elle d'une voix tremblante. Je vous en supplie, n'insistez pas !

— Je vous aime, Lori, redit-il encore. Je vous aime comme je n'ai jamais aimé une autre femme.

— Et parce que vous prétendez m'aimer, vous me demandez de devenir votre maîtresse! dit-elle avec amertume. Jamais!

Elle se prit la tête entre les mains et se mit à sangloter.

— Mon Dieu! Comment pouvez-vous me proposer une chose pareille ? Que dirait ma mère si elle pouvait vous entendre? Elle serait choquée, horrifiée... Laissez-moi !

Elle leva les mains, s'apprêtant à le repousser de nouveau. Lord Seabrook vit alors, dans sa paume ouverte, étinceler les diamants dans la lumière des bougies.

— Ce n'est pas une alliance que vous portez! s'exclama-t-il avec stupeur. Vous n'avez jamais été mariée !

Il se leva et se mit à faire les cent pas avec agitation tandis que la

jeune fille baissait la tête d'un air plein de confusion.

— J'avais quelques soupçons, reprit-il. Mais il n'y avait aucune raison pour que je ne vous croie pas...

— Lorsque je... je vous ai amené Simon, je me suis dit que... que je paraîtrais plus âgée si... si je prétendais être veuve.

James passa la main dans ses cheveux d'un air égaré.

— Il n'y a jamais eu d'homme dans votre vie! Si j'avais pu imaginer cela, croyez-vous que je serais venu vous trouver comme je viens de le faire ?

Lorinda leva vers lui son ravissant visage baigné de larmes.

— Je vous en prie, laissez-moi. Vous... vous me faites peur et il... il n'y a plus personne pour me protéger maintenant que mes... mes parents sont morts.

—Excusez-moi. Vous êtes bouleversée et je le comprends... Dites-vous qu'il s'agit simplement d'un malentendu. Et maintenant, tâchez de dormir et d'oublier tout ce que je vous ai dit.

Sur ces mots, il disparut. Restée seule, la jeune fille se mit à pleurer désespérément.

« Je l'aime... Je l'aime et j'aurais donné n'importe quoi pour pouvoir me blottir dans ses bras et faire fi de tous les principes que maman m'a inculqués! Mais comment pourrais-je agir ainsi en sachant que, du haut du ciel, mes parents me voient peut-être... et me jugent ? »

A cette pensée, ses larmes redoublèrent. Puis, peu à peu, elle se calma.

— Il ne me reste plus qu'une chose à faire, murmura-t-elle.

Elle alla laver son visage à l'eau fraîche et ensuite, après avoir revêtu son ensemble de voyage bleu, elle prit en haut de son armoire la petite valise avec laquelle elle était venue et mit dedans tout ce qu'elle possédait.

Avec sa valise dans une main et son sac dans l'autre, elle sortit sur la pointe des pieds et descendit l'escalier.

A son grand soulagement, elle ne trouva pas de valet de faction dans le hall éclairé par quelques bougies fichées dans des candélabres d'argent. Quant aux verrous de la porte d'entrée, ils n'étaient même pas fermés... Lorinda n'eut donc aucune peine à ouvrir.

En haut du perron, elle se trouva face à face avec lord Seabrook, qui s'apprêtait à entrer.

Aussi surpris l'un que l'autre, ils se fixèrent pendant quelques instants en silence.

— Où allez-vous ? demanda enfin James d'une voix rauque.

— Je... je m'en vais.

— Où?

— Je... je ne le sais pas. Mais il faut que je parte.

- Pourquoi?
- Parce que je... j'ai peur.
- De moi ?

Leurs yeux se rencontrèrent et, sans réfléchir, elle lui avoua la vérité.

— C'est surtout de moi que j'ai peur. Je... je crains de... d'être trop tentée de... de faire ce...ce que vous m'avez demandé. Et je... j'aurais tellement honte de moi... après.

De nouveau, un silence pesa. Puis lord Seabrook déclara avec force :

— Je vous jure que plus jamais je ne vous demanderai cela de nouveau.

La lueur argentée de la lune éclairait le visage de la jeune fille. Son expression changea, tandis que ses yeux s'emplissaient de lumière.

— Vous êtes tout à fait en sécurité ici. Retournez dans votre chambre, Loli, et ne pensez plus à ce qui s'est passé. J'ai eu tort d'agir comme je l'ai fait et j'espère que vous me le pardonnerez.

Lorinda était très tentée de se laisser convaincre. Où aurait-elle pu aller, en effet, à pied et en pleine nuit ?

— Retournez dans votre chambre, redit James. Je me suis conduit d'une manière stupide...

Plus bas, il ajouta :

— Pensez à Simon, aussi !

Ce dernier argument acheva de faire fléchir la jeune fille. Comment pouvait-elle partir en abandonnant cet enfant qui s'était tellement attaché à elle ?

En imaginant la réaction de désespoir de Simon lorsqu'il découvrirait que sa chère *Loli* avait disparu, elle se sentit vaincue.

— Bien, fit-elle très bas. Je vais rester...

— Merci.

Lorsque lord Seabrook lui prit la valise des mains, elle fit demi-tour et monta l'escalier comme une flèche.

Il prit le temps de fermer les verrous avant de gravir les marches à son tour. Arrivé au deuxième étage, il entrouvrit la porte de la chambre de la jeune fille, déposa la valise sur le seuil et repartit.

Il ne savait pas que Lorinda était debout derrière la porte et quelle écoutait le bruit de ses pas décroître, en luttant contre une folle envie : celle de se précipiter derrière lui et de se jeter dans ses bras.

Lorinda dormait profondément quand une femme de chambre vint la réveiller.

— Quelle heure est-il? demanda-t-elle en s'étirant. J'ai l'impression qu'il est très tôt...

— Oh, non, madame Bell ! Il est déjà huit heures.

La jeune fille sursauta.

— Quoi?

— Vous avez tout votre temps, madame. Milord a demandé que vous le retrouviez aux écuries avec M. Simon à huit heures et demie.

— Ah, bon ! fit seulement Lorinda, un peu surprise car lord Seabrook avait l'habitude de monter beaucoup plus tôt.

Elle trouva Simon assis sur son lit, en train de jouer avec de vieux soldats de plomb aux uniformes chamarrés.

— Bonjour, Loli !

— Bonjour, Simon. Ton oncle a dit que nous monterions à huit heures et demie aujourd'hui.

— Oui, je suis déjà au courant. Je vais lui montrer que j'ai fait beaucoup de progrès pour qu'il me donne un grand cheval...

Après un instant de réflexion, il ajouta :

— Mais j'aime quand même beaucoup Paddy !

— A mon avis, tu ferais mieux de continuer à monter Paddy avec lequel tu commences très bien à t'entendre.

— Vous croyez que Paddy m'aime autant que Bracken?

— A sa façon, oui. Et crois-moi! Il vaut toujours mieux rester avec les gens ou les animaux qu'on aime et qui vous aiment !

Sur ces mots, elle se pencha et embrassa Simon. Sans paraître le moins du monde surpris par cette marque d'affection, il entoura le cou de Lorinda de ses petits bras et lui rendit son baiser.

— Je vous aime beaucoup, Loli.

— Moi aussi, je t'aime beaucoup.

En sortant de la chambre du petit garçon, elle se demanda comment elle avait pu envisager de le quitter.

« Je n'étais pas moi-même ! Je ne pensais qu'à fuir lord Seabrook...

»

Elle aimait ce dernier de tout son cœur et de toute son âme... Où

puiserait-elle assez de courage pour lui résister?

« Il ne faut pas qu'il devine que je suis follement amoureuse de lui », se dit-elle.

Elle le revit se détournant avec dégoût de lady Cressington et se jura que jamais il ne la regarderait de la même manière.

Lord Seabrook attendait son neveu et Lorinda dans la cour des écuries.

— Je vous ai fait seller un cheval que vous n'avez pas encore eu l'occasion de monter, dit-il à la jeune fille. Je vous préviens, il n'est pas facile !

Lui-même se mit en selle sur un grand étalon bai qui ne cessait de ruer.

Lorinda comprit qu'il avait choisi délibérément des chevaux peu commodes.

« Ainsi, nous n'aurons pas le temps de penser... et encore moins celui de parler, si bien que nous ne nous sentirons pas mal à l'aise ! C'est très bien calculé de sa part ! »

Leurs chevaux commencèrent à se calmer après avoir longtemps galopé. Lord Seabrook mit son étalon au pas et attendit que Lorinda le rejoigne.

Les mots qu'il rêvait de lui dire étaient sur ses lèvres... Mais il se tut, jugeant que c'était encore trop tôt — et que le moment était mal choisi.

— Nous devrions retourner voir Simon, déclara-t-il.

— Pourquoi ne lui proposeriez-vous pas une petite course ? suggéra la jeune fille.

— Cela l'enchanterait ! Et vous voulez que je le laisse gagner, bien sûr ?

— Certainement pas !

Elle esquissa un petit sourire avant d'ajouter :

— Il se rendrait compte que vous avez retenu votre cheval pour lui permettre d'arriver en tête.

— Et il n'aimerait pas du tout cela ?

— Pas du tout ! Ce que vous pouvez faire, en revanche, c'est vous arranger pour qu'il arrive tout de suite après vous.

— Quelle excellente idée !

Ils firent une course dans le pré et quand il découvrit qu'il avait terminé une longueur derrière son oncle, Simon laissa échapper un cri de joie.

— J'ai presque gagné !

— Bravo ! s'écria lord Seabrook.

— Bravo ! renchérit Lorinda.

Elle ralentit le pas de son cheval qui était maintenant tout à fait calmé. Le soleil brillait, les oiseaux chantaient, la brise apportait une

bonne odeur d'herbe coupée et de foin...

« Comme je suis heureuse ! pensa la jeune fille. Comment ai-je pu envisager d'abandonner tout cela ? »

Après avoir laissé les montures aux soins des palefreniers, ils regagnèrent le château en coupant au travers des pelouses.

— Je meurs de faim ! s'exclama Simon.

— Comme j'ai très faim moi aussi, dit son oncle, je suggère que nous allions faire honneur au solide petit déjeuner qui nous attend avant de monter nous changer. Qu'en dit Loli ?

— Que c'est une bien mauvaise habitude à prendre...

Avec un petit sourire espiègle, elle termina :

— ... mais qu'une fois n'est pas coutume !

Ils se rendirent tous les trois dans la salle à manger ovale où l'on servait les petits déjeuners. Cette pièce qui donnait sur la roseraie était très agréable, malgré ses dimensions réduites.

Après avoir bu une dernière tasse de thé, lord Seabrook dit :

— Comme il fait vraiment très beau, nous devrions aller nous baigner.

— Oh, oui ! s'écria Simon. Il faut que vous me voyiez nager, oncle James.

— Je dois tout d'abord signer les lettres que mon secrétaire a préparées. Retrouvons-nous au bord du lac dans une demi-heure. Entendu ?

— Mais je serai déjà dans l'eau, oncle James !

Lord Seabrook eut un sourire amusé.

— Je l'espère bien ! Car il y a si longtemps que je n'ai pas nagé que j'ai peut-être oublié... Si je me noie, il faudra que tu viennes à mon secours.

— Ce sera Loli qui vous sauvera.

— Et si elle n'y arrive pas, que se passera-t-il ?

— Ne parlez pas ainsi, oncle James. Je vous aime beaucoup et je suis heureux ici avec vous, Loli, Bracken et Paddy. Soyez très prudent, parce que si vous mouriez comme mon père, Loli et moi ne saurions pas où aller.

— Je te promets d'être très prudent ! fit lord Seabrook avec gravité.

Il se rendit dans son bureau tandis que Lorinda et Simon montaient changer de vêtements.

« Oserai-je me montrer en costume de bain devant *lui* ? » se demanda la jeune fille.

Il ne lui fallut pas longtemps pour décider que ce serait trop embarrassant. Aussi, au lieu de mettre le costume de bain un peu vieillot que lui avait trouvé Mme Shepherd, elle revêtit l'une de ses robes d'été en mousseline couleur pastel. Elle était en train d'en fermer le ruban qui tenait lieu de ceinture quand elle entendit une voiture.

— Une visite ? murmura-t-elle.

Elle jeta un coup d'œil machinal à la fenêtre et vit un superbe attelage de quatre chevaux prendre le dernier tournant de l'allée sablée. Quelques instants plus tard, une confortable berline de voyage s'arrêtait devant le perron.

L'un des valets de lord Seabrook alla ouvrir la portière et le visiteur descendit.

En le reconnaissant, la jeune fille laissa échapper une exclamation terrifiée. Car celui qui venait d'arriver au château de Seabrook n'était autre que Ralph Piran, son beau-père !

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle, toute tremblante.

Elle dévala l'escalier jusqu'au premier étage et courut jusqu'à la chambre de lord Seabrook. Le valet de ce dernier en sortait justement avec les bottes d'équitation de son maître.

Avec une visible stupeur, le domestique vit la gouvernante se précipiter sans même frapper dans la chambre du châtelain.

Celui-ci, qui était en train de nouer sa cravate, se retourna et tressaillit.

— Loli ! Mais...

La jeune fille traversa la pièce en courant et se jeta dans ses bras.

— Je vous en prie, cachez-moi ! Sauvez-moi ! Il ne faut pas qu'il puisse me trouver !

Instinctivement, James l'enlaça.

— Que se passe-t-il ? Pourquoi êtes-vous dans un tel état ?

— C'est mon... mon beau-père ! Il a découvert où j'étais ! Il vient me chercher ! Je ne veux pas aller avec lui ! Oh, je vous en supplie, cachez-moi !

Lord Seabrook resserra son étreinte.

— Personne ne peut vous obliger à partir d'ici contre votre volonté.

— Lui, si ! C'est mon tuteur et, comme je ne suis pas majeure, je suis obligée de lui obéir ! Et il veut me forcer à... à... à épouser un horrible vieillard très riche !

James hocha la tête.

— C'est donc pour cela que vous vous êtes enfuie ! Et vous avez bien fait ! Maintenant, dites-moi quel est votre nom.

La jeune fille prit une profonde inspiration avant d'avouer son secret.

— Je... je m'appelle Lorinda de Walcott-Vernon. Mon père était le... le dernier comte de Walcott-Vernon.

Lord Seabrook laissa échapper une brève exclamation.

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit ?

— Parce que je... je ne voulais pas dévoiler mon identité, de crainte que... que mon beau-père ne découvre où j'étais allée me

réfugier et ne... ne vienne me chercher pour m'emmener à Londres.

Elle se mit à trembler de tous ses membres.

— C'est ce qui va se passer! Et je serai obligée d'épouser cet horrible Murdock Tanner !

— Je ne le laisserai pas faire cela.

— Comment pouvez-vous l'en empêcher? demanda-t-elle en levant vers lui un regard terrifié. Il a tous les droits sur moi, il a dit que si je refusais d'épouser Murdock Tanner, il n'hésiterait pas à me traîner pieds et poings liés jusqu'à l'autel !

— Comment pourrais-je permettre cela? Comment pourrais-je vous perdre ? N'ayez pas peur... Je vous promets que votre beau-père ne vous emmènera pas.

La jeune fille aurait bien voulu le croire, mais elle connaissait assez Ralph Piran pour savoir combien il était déterminé.

— Je vais recevoir votre beau-père et vous entendrez chacun des mots que je lui dirai.

— Je ne veux pas le voir! Dites-lui que je ne suis pas là... Dites-lui que je suis partie et que vous n'avez aucune idée de l'endroit où je me trouve... Dites-lui... dites-lui n'importe quoi pour qu'il me laisse en paix !

— Faites-moi confiance. Je vous promets que votre beau-père repartira seul et que vous resterez ici avec Simon et avec moi.

Lorinda se remit à trembler si fort que ses dents s'entrechoquaient.

— Quand il veut quelque chose, il l'obtient toujours. Il est très puissant parce qu'il est extrêmement riche...

— C'est pour cela que votre mère l'a épousé ?

— Oui. Elle aimait mon père et personne n'a jamais pu prendre la place qu'il occupait dans son cœur. Si elle s'est remariée, c'était surtout pour assurer mon avenir. Elle voulait que je reçoive une bonne éducation et que je fasse mon entrée dans le monde dans les meilleures conditions.

James hocha la tête.

— Je comprends maintenant pourquoi vous étiez si émue au prieuré de Walcott-Vernon! Vous retrouviez le berceau de votre famille...

Il caressa la joue de la jeune fille avec une infinie tendresse avant d'ajouter :

— Je comprends aussi pourquoi vous avez prié avec une telle ferveur dans la chapelle du prieuré! N'ayez crainte, tout va s'arranger.

— Méfiez-vous de mon beau-père! N'oubliez pas qu'il est très puissant et qu'il a la loi de son côté.

Lord Seabrook n'eut pas le temps de répondre car on venait de frapper.

— Entrez!

Le majordome apparut.

— Excusez-moi, milord, mais un gentleman — M. Piran — demande à vous voir au sujet d'une affaire très importante.

— Merci, Barty. Je descends tout de suite... Où l'avez-vous fait entrer? Dans mon bureau, je suppose?

— Oui, milord.

— Offrez-lui quelque chose à boire.

— Bien, milord.

Après le départ du majordome, James prit les mains de Lorinda dans les siennes.

— Faites-moi confiance, répéta-t-il. Je vous promets que vous resterez ici, quoi que dise votre beau-père ou quoi qu'il fasse. Vous avez fait preuve de beaucoup de courage en le fuyant... Encore un peu plus de courage, bientôt tout sera fini et vous n'aurez plus un seul souci au monde.

— Je le voudrais bien, mais j'en doute! Comment pouvez-vous être aussi sûr de vous ?

— Vous allez voir! Ou plutôt, vous allez entendre...

Là-dessus, il entraîna la jeune fille dans le couloir, puis dans l'escalier. Une fois arrivée dans le hall, elle crut qu'il allait l'emmener dans le bureau où attendait Ralph Piran et résista de toutes ses forces.

— C'est comme cela que vous me faites confiance? demanda lord Seabrook avec une tendre ironie.

Au lieu d'ouvrir la porte de son bureau, il fit entrer Lorinda dans une autre pièce dont les murs, au lieu d'être ornés de tableaux, l'étaient de tapisseries très anciennes.

Des panneaux en chêne sculpté encadraient la haute cheminée. Ce fut vers le panneau de droite que se dirigea lord Seabrook. Il posa un doigt sur ses lèvres.

— A partir de maintenant, plus un mot !

Là-dessus, il appuya sur l'une des moulures et le panneau pivota, découvrant une petite cachette dotée d'une espèce de judas permettant de voir et d'entendre tout ce qui se passait dans le bureau. Cette cachette, qui avait dû être aménagée plusieurs siècles auparavant, se trouvait très habilement dissimulée entre les deux cheminées, et le judas était si bien masqué par les moulures que nul ne pouvait se douter de son existence.

Lorinda jeta un coup d'œil dans le bureau et elle eut l'impression que son sang se glaçait dans ses veines quand elle vit son beau-père assis dans un fauteuil.

Comme à l'ordinaire, il paraissait très sûr de lui...

La porte s'ouvrit et, en voyant apparaître lord Seabrook, Ralph Piran se leva. Les deux hommes se serrèrent courtoisement la main.

— Vous avez demandé à me voir, monsieur? demanda James.

— En effet. Il paraît que vous avez chez vous une jeune femme qui se fait appeler Mme Bell. Ce serait la gouvernante de votre neveu.

— J'aimerais savoir qui vous a donné cette information.

Ralph Piran sourit.

— Figurez-vous que je déjeunais avant-hier au White's Club avec lord Watchford, qui fait partie du conseil d'administration de l'une de mes compagnies, quand un jeune homme est venu le saluer. Il s'agissait du capitaine Michael Duncan, que j'ai aussitôt invité à s'asseoir à notre table. Le capitaine nous a appris qu'il venait de séjourner chez vous.

— En effet.

— Il a raconté à lord Watchford que c'était au château de Seabrook qu'il avait retrouvé le pendentif d'une valeur incalculable qui avait été dérobé à son père.

James se contenta de hocher la tête. Il semblait se demander en quoi une telle information pouvait le concerner...

— Lorsque lord Watchford a demandé de vos nouvelles, le capitaine Duncan a répondu que vous alliez à merveille et que vous aviez engagé pour votre neveu la plus jolie gouvernante du monde. La description qu'il en a faite était si précise que je me suis dit : « Cette soi-disant Mme Bell ne peut être que ma belle-fille ! »

— Votre belle-fille!

— Oui, Seabrook, ma propre belle-fille qui s'est enfuie de chez moi très peu de temps auparavant !

— Mais pourquoi se serait-elle enfuie?

— Parce que les jeunes filles ne sont que de petites écervelées! répliqua M.Piran d'un ton sec. Apprenez que votre prétendue gouvernante ne s'appelle pas Mme Bell mais lady Lorinda de Walcott-Vernon. En tant que tuteur légal, je suis responsable d'elle et je viens la chercher pour la ramener à Londres.

Derrière le panneau sculpté, la jeune fille crispa les mains.

« Je suis perdue ! » pensa-t-elle avec désespoir.

Après un silence, lord Seabrook déclara :

— Je crains, monsieur Piran, que ce que vous demandiez ne soit impossible.

— Comment cela, impossible?

Ralph Piran commençait à se fâcher.

— Je veux que ma belle-fille revienne chez moi — c'est-à-dire chez elle. Il faut qu'elle reprenne sa place dans le monde où elle vient tout juste de faire ses débuts après avoir été présentée à Sa Majesté.

— Cela me semble difficile étant donné que lady de Walcott-Vernon vient tout juste de perdre sa mère. Elle est en grand deuil et sera obligée de refuser toutes les invitations.

Ralph Piran haussa les épaules.

— Bon, elle n'ira peut-être pas au bal...

— Ce serait du plus mauvais goût !

— Quoi qu'il en soit, et trêve de discussions, je l'emmène !

Lorinda se mordait la lèvre inférieure au sang et n'osait plus respirer.

— Je suis désolé, monsieur, mais lady de Walcott-Vernon n'a aucune envie de retourner à Londres. Elle souhaite rester à Ullswater.

— Si telle est votre attitude, sachez que je suis prêt à lutter pour faire reconnaître mon bon droit. En sortant d'ici, j'irai trouver l'officier principal de police du district et je lui demanderai de prendre cette affaire en main. Si vous voulez que les autorités se mêlent de cette histoire, à votre guise ! Mais je vous préviens tout de suite que vous avez perdu d'avance.

— Non, monsieur Piran. C'est vous qui avez perdu car vous êtes arrivé trop tard.

— Comment cela, trop tard ? La loi, c'est la loi !

— Vous ne m'apprenez rien. Cependant je doute que l'officier principal de police du district - que je connais très bien -, accepte d'engager une action contre ma femme.

Lorinda porta les mains à son cœur en se demandant si elle avait bien entendu. Quant à Ralph Piran, il se trouva réduit au silence pendant quelques instants.

— Que... qu'avez-vous dit ? Que... que Lorinda est devenue votre femme ?

— Plus exactement, nous devons être unis ce soir par l'évêque de Carlisle, qui est l'un de mes cousins. Bien sûr, monsieur Piran, vous pouvez toujours essayer d'empêcher cette cérémonie d'avoir lieu, mais permettez-moi de vous dire que si cela arrivait, la presse rendrait compte du scandale. De plus, votre attitude vous vaudra de devenir la risée de toute la société.

Ralph Piran se leva et se mit à faire les cent pas avec agitation. Puis il vint se planter devant son hôte.

— Vous avez *vraiment* l'intention d'épouser ma belle-fille ?

— Nous nous aimons, Lorinda et moi, répondit simplement lord Seabrook.

Après un instant de réflexion, il ajouta :

— Je crains que cela ne bouleverse Lorinda de vous voir et d'entendre vos reproches et vos critiques. Aussi, puis-je vous demander de partir sans la voir ?

Comme Ralph Piran n'avait pas répondu, il poursuivit :

— Au retour de notre voyage de noces, Lorinda et moi irons à Londres. Je pense qu'à ce moment-là vous ne tiendrez plus rigueur à votre belle-fille de s'être ainsi enfuie de chez vous. Nous serions alors

très heureux, ma femme et moi, de vous recevoir dans notre hôtel particulier de Hyde Park. Cela vous donnera l'occasion de remettre à Lorinda les objets auxquels sa mère tenait et qui lui reviennent.

Ralph Piran comprit qu'il avait perdu... Au prix d'un visible effort, il marmonna :

— Que puis-je dire? Rien, sinon que je vous présente tous mes vœux de bonheur. Comme vous l'avez suggéré, nous pourrions nous revoir à Londres.

Il soupira.

— J'aurais aimé assister au mariage, mais je crois que vous avez raison... Ce serait trop embarrassant pour Lorinda après ce qui s'est passé! Mieux vaut attendre que les choses se tassent un peu...

— Je vous remercie de votre compréhension, monsieur Piran.

L'armateur laissa échapper un rire bref.

— Bien obligé ! Je me retrouve fait comme un rat !

Ignorant la vulgarité de cette remarque, lord Seabrook déclara :

— Lorinda ne souhaite se brouiller avec personne, je peux vous l'assurer, et j'espère que nous serons bons amis dans le futur.

Soupesant les avantages que lui procurerait l'amitié d'un homme aussi en vue que lord Seabrook, Ralph Piran se radoucît.

— Eh bien, il ne me reste plus qu'à repartir !

— Je vous reconduis.

Lorinda vit les deux hommes sortir. Elle les entendit traverser le hall en devisant courtoisement... puis ce fut le silence.

Elle se décida alors à quitter sa cachette dont le panneau se referma sans bruit.

« Je suis sauvée ! » se dit-elle.

Elle n'avait plus à redouter d'être découverte, ni d'être obligée de revenir à Londres pour y subir les répugnants baisers d'un Murdock Tanner !

Après avoir accompagné Ralph Piran jusqu'à sa voiture, lord Seabrook rejoignit la jeune fille.

Elle se jeta dans les bras qu'il lui tendait.

— Merci ! Oh, merci !

Leurs lèvres se rencontrèrent dans un baiser sans fin. Un baiser tout d'abord très tendre qui se fit de plus en plus passionné... Les yeux clos, Lorinda avait l'impression de fondre contre celui qu'elle aimait de tout son cœur.

James releva enfin la tête.

— Je vous aime.

Tout en la pressant contre lui avec transport, il demanda :

— Comment ai-je pu croire pendant tout ce temps que vous étiez vraiment une gouvernante? Mme Bell n'existe plus... Et ce soir, lady de Walcott-Vernon deviendra lady Seabrook. Ma femme pour toujours

!

La jeune fille ouvrit de grands yeux.

— Vous... vous voulez vraiment m'épouser? Je croyais que vous racontiez cela pour décourager mon beau-père...

— Lorsque je vous ai trouvée sur le seuil du château, votre valise à la main, j'ai eu si peur que j'ai décidé que vous ne me quitteriez plus jamais. Je ne peux pas vivre sans vous, c'est la raison pour laquelle j'ai envoyé ce matin même un message à l'évêque de Carlisle qui est mon cousin en lui demandant de venir célébrer notre mariage dans les plus brefs délais. Ce sera peut-être ce soir, demain soir ou dans trois jours... mais certainement avant la fin de la semaine.

— Vous ne saviez pas encore qui j'étais. Vous étiez donc prêt à épouser une jeune fille qui était peut-être d'origine très modeste?

— Vous auriez pu tuer père et mère ou voler cinquante pendentifs aussi beaux que celui du général Duncan, je ne voulais pas d'autre épouse que vous.

— Est-ce possible?

— Je vous aime, je vous aimerai toute ma vie et rien d'autre ne compte.

Le visage de Lorinda s'assombrit.

— Si l'évêque ne peut pas nous marier ce soir et si mon beau-père l'apprend...

— Il n'en saura rien.

— Il faudra bien passer une annonce dans les journaux!

— Oui, mais étant donné que vous êtes en deuil, il ne peut être question d'organiser une grande réception. Il nous suffira seulement de communiquer aux journaux l'annonce de la cérémonie, en ajoutant qu'elle a été célébrée dans la plus stricte intimité — et nous n'aurons pas besoin d'en préciser la date.

— Comme vous êtes intelligent ! s'exclama Lorinda, admirative. Vous pensez à tout !

Elle laissa échapper un petit soupir.

— J'étais follement, désespérément amoureuse de vous... mais je me disais que jamais vous ne prêteriez la moindre attention à une simple gouvernante.

— Une bien jolie gouvernante !

Éblouie, la jeune fille murmura :

— Je crois rêver... Je vais donc passer le reste de mes jours dans ce magnifique château, avec vous, avec Simon...

— Et avec nos futurs enfants...

— Que j'aimerai autant que j'aime Simon.

— Vous êtes adorable, dit James en effleurant les lèvres de Lorinda d'un baiser.

Il se redressa aussitôt.

— Mais nous allons avoir une journée chargée ! Si, comme je l'espère, mon cousin l'évêque de Carlisle arrive aujourd'hui, il faut que vous demandiez à Mme Shepherd de vous trouver dans ses cavernes pleines de merveilles une robe de mariée et un voile.

Il réfléchit pendant quelques instants avant d'ajouter :

— Je pensais que le mariage aurait lieu dans la chapelle du château. Mais je pense maintenant qu'il vaudrait mieux qu'il soit célébré dans la chapelle du prieuré de Walcott-Vernon. Cela devrait être facile à organiser...

Lorinda joignit les mains.

— Mes... mes parents seraient si heureux s'ils pouvaient voir cela !

— Ils nous verront du haut du ciel, mon amour.

En resserrant son étreinte, James murmura :

— Savez-vous que je passerais bien toute la journée à vous embrasser?

— Moi aussi !

Il laissa échapper un petit rire heureux.

— Lorsque nous partirons en voyage de noces, toutes les journées... et toutes les nuits seront à nous!

Troublée, la jeune fille rougit. Puis elle sursauta.

— Vous voulez m'emmener en voyage ? Ce n'est pas possible !

— Pourquoi, mon amour?

— Et Simon?

— Nous n'aurons qu'à le confier à Mme Shepherd qui l'aime beaucoup. Il pourra aussi faire une petite croisière à bord de mon yacht...

— Il s'ennuiera tout seul.

— Pas du tout ! Le capitaine du yacht a deux fils de son âge, je lui demanderai de les emmener aussi. Je suis sûr qu'ils s'entendront tous les trois comme larrons en foire !

— Décidément, vous pensez à tout! redit Lorinda.

— Je vous laisse mettre Simon au courant de nos projets. Vous pourriez lui proposer de vous conduire à l'autel puisque votre père n'est malheureusement plus de ce monde... et que j'ai demandé à Ralph Piran de partir.

— Oh! Rien ne pourrait faire davantage plaisir à Simon.

— Outre votre petit protégé, seuls Mme Shepherd et Barty assisteront à la cérémonie en qualité de témoins.

— Ce sera le plus beau des mariages, déclara la jeune fille avec ferveur.

Elle était tellement émue qu'elle en avait les larmes aux yeux.

— Vous pleurez, mon amour ? demanda James avec inquiétude.

Elle se blottit contre lui.

— En voyant la voiture de mon beau-père arriver, je me suis crue

perdue. Après avoir sombré au plus profond du désespoir, je plane maintenant au septième ciel. Si je pleure, James, mon amour, c'est de joie...

Fin